

Les caudilistes dangereux

Site_fabuleuse@yahoo.fr

teresinapr@hotmail.com

Ivan Ribeiro Lagos

Préface

D' ailleurs, malgré le vif de ces histoires à précautions nécessaires. L' expression « roman policier » est ici prise dans son sens le plus large, *c'est-à-dire* incluant le récit d' enquête traditionnel où la raison naufrage dans un monde violent et parfois égoïste. Il y aura certainement des têtes vives, montées par ce titre de « *Les caudilistes*

dangereux » qui ne les trouveront pas aussi *caudilistes* qu'ils ont l'air de s'en vanter. Ils s'attendent à des *vices*, à des *crimes*, à des complications, à des recherches, à des raffinements, à tout le tremblement du *mélodrame* moderne, qui se fourre partout, même dans le *roman*. Monstre même à part ils présentent un effectif de bons sentiments et contraste dans la société, car toutes choses sont doubles.

Gerald Spazzio, braqueur de banque dénué de scrupules. Son épouse Julie, Meurtre, dope et plongée dans le mal. Un polar qui défie les lois du genre. La présence probable, lors du crime, d'une très jolie femme, Julie épouse d'Albert braqueur de la banque. Il y rencontre une femme belle, sombre et mystérieuse. Où le conduira ce chassé-croisé amoureux et sensuel? C'est la belle Mary humaine faite de cupidité, de mensonges et de crimes. Femme intelligente et hors du commun, d'une incroyable et redoutable beauté, Sam aime son travail et le fait bien. Pas un jour que Mary, femme bandite surnommée La Rouge, ne plonge

tête baissée dans cette misère. Toujours vêtue de mini-robis. *La Rouge* use de ses charmes pour assouvir une *sexualité* presque sans limite et faire parler les plus récalcitrants. *Mary* est toujours aux trousses du tueur de proxénètes. Elle a été assassinée, meurtre... La peur s'était profondément installée dans ses yeux grands ouverts de *Gerald*. la piste de la cocaïne à travers trois nouvelles saisissantes, non pas reliées par un fil rouge mais par une ligne blanche.... Puis, il va connaître *Valerie*. Des cartels de la drogue en Amérique latine au milieu de la finance italienne, en passant par le monde ouvrier, la jeunesse dorée ou la police, cet or blanc s'insinue partout, dans toutes les strates de la société. C' est un cristal aux multiples facettes qui gangrène le monde et pour lequel nombreux sont prêts à mourir. Quand production, exportation, consommation riment avec corruption et *perdition*, découvrez la *cocaïne* dans tous ses états. On ne peut pas ne pas apprécier les héroïnes du livre, *Valerie* à la recherche permanente de sensations fortes et de rencontres, de *plaisirs* qui l' entraînaient loin,

expérimentent le *sexe*. Son corps et son imaginaire réconcilient les vivants et les morts.

Un

Ces derniers temps, les soirées étaient plutôt monotones, les journées aussi d'ailleurs. Non que le *train-train* nous engourdissait, mais ils n'étaient vraiment pas sur la même longueur d'onde. Il en était arrivé à avoir plus de relations *masculines* qu'avec sa chère et tendre *Julie*. Elle, blonde, était jeune et très belle, la taille fine, mais ayant des formes là où il fallait, deux *seins* pas très gros, mais aux pointes saillantes et haut perchées.

Elle était magnifique, encore plus désirable que dans ses souvenirs. Comme la dernière fois elle s'était maquillée, cette fois avec un rouge à lèvres couleur sang, et avait dessiné le contour de ses yeux d'un trait de crayon sombre. Une touche de fond

de teint sur les joues à peine perceptible. De grands anneaux aux oreilles et un serre cou en cuir noir sur lequel figurait également un petit anneau. Elle portait une robe légère grise à travers laquelle il distinguait la pointe dressée de ses *seins*.

Ils sont *libertins* depuis quelques années et fréquentent des *boîtes échangeistes* de temps en temps. Les *libertins* ont ce point en commun: une très grande tolérance aux pratiques *sexuelles*, et la règle qui s'applique est que l'on se cale sur la moins forte. Pour illustrer, prenons trois pratiques: *côte-à-côtistes, mélangistes, échangeistes*.

- Tu étais où, cette nuit?
- Avec des copines.
- Tu te fous de moi?
- Non mon amour, pas du tout. Pourquoi cette question?
- Lève ta jupe.
- Pardon ?
- Lève ta jupe!
- Bon, bon...

- *Qu'as-tu fait de ta culotte?*
- *Elle est dans mon sac.*
- *Qui t'a baisée cette nuit?*
- *Mais personne. On avait un peu bu, alors on a dormi dans un hôtel avant de rentrer, et je n'avais pas de culotte propre, voilà tout.*
- *Dis-moi la vérité.*
- *Mais c'est la vérité.*
- *On s'est promis de tout se dire. Ça t'amuse de te moquer de moi?*
- *Mais on se dit tout.*
- *Non, chérie. Pas là. Je le sens.*
- *Tu risques de mal le prendre...*
- *Ah, tu vois? Allez, dis-moi tout. Ça permettrait de mettre au clair certaines choses que j'ai vues.*
- *Heu... je ne vois pas de quoi tu parles... C'est Jean Paul.*
- *Quoi, Jean Paul? C'est vrai, j'oubliais cette métamorphose!*
- *J'étais avec lui cette nuit.*
- *Putain, pas avec ce connard, merde!*

- Mais calme-toi, mon amour. Tu as toujours dit que j' étais libre.

- Oui, mais pas de coucher avec ce connard!

- Ah, pardonne-moi, je ne savais pas.

- Tu savais très bien. T' es dégueulasse de me faire ça.

- Désolée.

- Désolée, mon cul ! Tu savais très bien.

- ...

- Ça valait le coup au moins?

- Alors?

- Euhhhh, c' était pas mal, oui.

- Comment ça, « pas mal »?

- Ben, pas mal. je saurai t' en être reconnaissant.

- Il t' a fait jouir?

- ... Oui.

- Oui ! Ça veut dire quoi, « oui »?

- Ben, ça veut dire oui...

- Salope!

- Oui, salope si ça te fait plaisir.

- Nous avons fait l' amour tendrement, doucement, longtemps. J' ai adoré sa salive, sa sueur et son sperme. Il m' a baisée et rebaisée. J' ai été sa salope, cette nuit, et il s' en souviendra. Et franchement, j' ai adoré qu' il me défonce. Il a une très très grosse queue très très dure, et très très endurante. Entre dix-neuf heures hier et ce matin onze heures, on n' a pas arrêté. Dis-moi, mon chéri, tu n' es pas en colère au moins?

- Non, vraiment rien ne me permettait de lui douter de quoi que ce soit!

Maintenant, il faut assumer. Très ouverte, Julie l' était, et surtout très sexy. Il dirait même trop sexy. Très provocatrice, Julie aime allumer. Cet air rebelle, voire sauvageonne. Une tigresse prête à mordre ou à griffer. Alors là, c' est vrai, Albert est atypique, il fantasme depuis longtemps sur Jean Paul... Poussé par une pulsion, Pendant plusieurs jours il avait recherché Jean Paul à la recherche du plaisir partagé. Un rendez-vous qui confirme les intentions réciproques: Ils sont joueurs, coquins à souhait, pas

de *tabous* au-delà de l' inacceptable, sachant que le curseur est dans le cas présent en *libertinage* celui que l' on se fixe; la règle communément reconnue est que tout est possible, rien n'est obligatoire. Les *libertins* ont ce point en commun: une très grande tolérance aux pratiques *sexuelles*, et la règle qui s' applique est que l' on se cale sur la moins forte.

Les hommes sont au mieux des jouets *sexuels* dont elle use parfois à sa manière, en tant que de besoin ou d'envie, comme l' autre matin avec *Jean Paul*. En général, elle considère les hommes comme des individus parfois intelligents, mais grossiers, laids et immanquablement machos, *c'est-à-dire*, imbus d' eux-mêmes, et pas seulement de leur *virilité*. Peu de représentants de la gent masculine échappent à ce jugement sévère.

Le jour arrivant, *Jean Paul* regardait avec dépit la pendule égrener lentement les heures, les minutes, les secondes. Lorsque la journée fut finie, il fut le premier à débaucher pour se précipiter chez lui et préparer la soirée qu' il espérait mémorable.

Julie recherchait un homme *bisexuel* pour assouvir leurs *fantasmes* communs. Il avait bien eu une relation furtive avec un garçon lors de son adolescence, mais pas au point de s' affirmer *bisexuel* confirmé. Julie enfila ses plus beaux vêtements, robes, collants ou bas et chaussures à talons. La voiture est arrêtée, Julie prend la pose, les *fesses* vers la glace passager, en appui sur ses bras. Elle a peur et préfère ne pas regarder à l'extérieur, mais en même temps elle mouille et frémit dans l' attente de ce qui peut arriver. Elle se positionne au plus près de la vitre sous le regard appréciateur de Jean Paul et les coups d'œil furtifs à son épouse. Très provocatrice, elle aime allumer. C'est vrai qu' elle est mimi, avec tout plein de *tatouages* qui lui donnent cet air rebelle, voire *sauvageonne*. Ce doit-être ça qui plaît à Jean Paul.

Elle ne portait presque jamais de *culotte*, tout au plus quelques jours par mois, et ses doigts ne trouvèrent pas d' obstacle en remontant sous sa robe. Elle arriva avec une robe tellement dénudée

dans le dos qu' on pouvait apercevoir la naissance du sillon de ses *fesses* (avec un *string noir*), très courte et échancrée, elle laissait parfois entrevoir cette même couleur du *string* et, comme elle ne mettait pas de *soutien-gorge*, ses *lolos* qui ballottaient au moindre de ses mouvements. Ce spectacle commence à lui donner un début *d'érection* qu' il tente de dissimuler. Il lui faut peu de temps pour que son *plaisir* monte, amplifié par cette situation *glauque*.

- *Bonsoir, je ne suis pas en retard? me dit-elle avec son sourire habituel.*

- *Non, tu es pile à l'heure. Entre.*

- *Assieds-toi, tu veux boire quelque chose?*

- *Un peu, oui! dis-je avec une certaine ironie dans le ton.*

Dois

Devant se trouve une table, à laquelle un homme est assis, le regard fixé sur le feu flamboyant devant lui. Richement vêtu, un collier d'or s'étale sur sa poitrine, son pourpoint s'orne de broderies, des bagues brillent à ses doigts. Parmi elles, celle qui représente son sceau, avec laquelle il cachète ses lettres. Des poils noirs se mêlent à sa barbe, des cernes s'allongent sous ses yeux, ses joues se creusent, des rides plissent son front.

- Jean Paul, se présente-t-il.

- Albert, il répond. Tu as une femme dans ta vie?

- Non, mais... J'espère que tu ne vas pas t'offusquer; je suis bisexuel, et je partage ma vie avec un ami.

- J'en avais envie.

- Moi aussi, Ça te dirait de voir deux mecs faire l'amour? demand-elle.

- Je sais, Julie me parle souvent de vous. Je connais vos plaisirs et c'est pour cela que je voulais vous rencontrer.

- Je pense que tu es prêt pour elle! Et elle?

- Parfaite, juste comme j'aime. Et si j'avais ouvert la boîte de Pandore?

- OK, alors je vous laisse et je vous regarde simplement.

- Viens ! Lui dit-elle.

Julie lui sert un whisky bien tassé, sec et sans glace, comme il aime et retourne s'asseoir

quasiment collée contre lui. Ni une, ni deux, il passe son bras derrière ses hanches, sa main sur la cuisse de *Julie*, et elle se tourne vers lui et l'embrasse. *Albert* bois en restant interloqué, il ne sait même pas si il sent le goût du *whisky*.

Il sait que ça fait partie de ses *fantasmes* et qu'il adore la voir ainsi, mais il aimerait en savoir un peu plus quand même. Mais elle continue et il voit que *Jean Paul* y prend plaisir en lui caressant la cuisse, la serrant contre lui et, comme ils sont de profil, il voit leurs langues s'emmêler et se fouiller. *Albert* sait que ça fait partie de ses *fantasmes* et que il adore la voir ainsi, mais il aimerait en savoir un peu plus quand même. Mais elle continue et il voit que *Jean Paul* y prend *plaisir* en lui caressant la cuisse, la serrant contre lui et, comme ils sont de profil, il voit leurs langues s'emmêler et se fouiller. Il est entre "*bander mou*" et "*du con*". La situation a tout pour le plaire, mais il a été pris de court! Une pointe de jalousie lui taraude aussi. Le *salaud*! Il a dragué sa femme et il se pointe pour faire connaissance du *cocu*. Il se rends compte

que sous l'effet du baiser, ses cuisses se sont légèrement ouvertes et qu'elle s'abandonne complètement à cet homme. Il n'a rien de très séduisant, mais il est bien jeune homme et *Albert* sent qu'il s'entretient; ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il semble directif et entreprenant, ce qu'il aime aussi.

Julie le déshabille, lui enlève son pull, sous lequel il ne porte rien, ouvre son pantalon pour le baisser et lui faire passer les pieds. Il est nu! Comme *Albert*, il ne porte rien dessous. Son sexe est encore à moitié bandé. *Jean Paul* lui fait signe d'approcher et il obtempère. Quand *Albert* est à proximité, il l'attire à lui, alors, que sa femme est toujours à genoux face à son sexe.

- Regardez ! Et je vois ma femme que prend sa verge de la main et l'embouche.

- Elle aime beaucoup me sucer comme ça!

- Tu en as envie aussi? Suce-moi pendant que je m'occupe d'elle, lui dit-il.

Albert se mit à genoux sur le tapis. Il prends sa place et *Julie* se relève. Son *sexe* lui remplit la bouche. Son *gland* est bien dessiné et large; il ne peut s'empêcher d'imaginer et de *désirer* qu'il l'encule. *Albert* l'enfonce progressivement dans sa gorge pour lui faire *plaisir* et il sent sa main qui appuie sur sa tête pour mieux l'enfoncer. Il étouffe un peu, mais, il le sens à lui et il fait ce qu' il aime. Il fait ce qu' il aime aussi: *sucer* et exciter un homme pour qu' il ait envie de lui. Il sent les tressaillements, les mouvements instinctifs de son bassin qui veut *baiser* sa bouche.

- *Tu m' as bien sucé. J' ai très envie de te baiser et que ton mari te voie telle que tu es quand tu as envie et que tu viens chez moi pour te faire enfiler comme une petite salope que tu es.*

- *Oui, je serai totalement à toi et telle que tu aimes. Tu peux tout me demander.*

- *Enlève-lui sa culotte ! Tu as entendu comme elle aime que je la baise? Je sens que tu es comme*

elle. Tu aimes te faire enculer et sentir la queue d'un mâle qui te baise. Tu aimes t'offrir à un homme et surtout à celui qui baise ton épouse. Tu seras ma pute et j'ai envie de te baiser. Avec elle, je n'en mets jamais!

Albert sens comme elle mouille et comme elle a envie. Les conversations s'engagent sur les sphères professionnelles de chacun. Tous les deux voleur de banque.

- Baise-moi! Encule-moi! Je veux sentir ta bite et que tu aies envie de moi.

- J'ai envie de la prendre, lui dit-il, mais je veux que ce soit toi.

- Encule-moi! Fort!

Et il le baise, il l'encule. Ses coups sont longs et forts. Il lui dit qu'il est une bonne salope, un bon petit pédé, un parfait cocu enculé. Albert regarde Julie. Il voit son regard mêlé d'amour et de

perversité à le voir *baisé* par son *amant*. Enfin il se calme. Il tressaille et il sent sa *queue* gonfler dans ses entrailles, dilater son conduit et dans une explosion incroyable, *éjaculer* son *sperme* brûlant et puissant. Il avait la sensation d'une tornade en lui et la réception de ce liquide craché avec force lui trouble et l'enchanté.

Elle se caresse devant lui, la *chatte* à dix centimètres de ses yeux. Elle a les cuisses grandes ouvertes et vient poser sa *chatte* sur sa bouche. Chaque coup de reins pousse sa langue dans son *vagin*, entre ses *fesses*, dans son *cul*.

- *Madame, votre mari est une lopette, il ne vous mérite pas, à vous offrir ainsi au premier venu, il vous faut mieux... Quelqu'un qui vous protège, qui prenne soin de vous... Elle t'a plu cette surprise ? Il y en aura d'autres si tu veux...*

Trois

Albert reverrait *Jean Paul* ici ou chez lui, parfois peut-être avec *Julie*. Il n'y a pas de règle, pas de prévisions, juste une envie de reproduire et de perpétuer l'envie de chacun aux *plaisirs* qu'ils avaient connus ensemble. Chez eux, *Julie* s'éveilla toute émue du *rêve érotique* qui l'avait sortie d'un sommeil bienfaisant. Très vite, les ondes de l'orgasme qui attendaient, tapies au fond de son corps, juste un rien, une petite sollicitation pour l'envahir, la submergèrent délicieusement, libérant aussitôt la tension qui emprisonnait le *plaisir* du *désir* inassouvi au creux de son ventre. Elle ne cria même pas, se contentant d'exhaler un long et profond soupir de bien-être... Lorsque la sensation des turbulences se fut calmée, *Julie* se leva et regarda dehors par le cœur découpé dans l'un des volets de sa chambre. C'était l'aube.

Mary commence à lui demander si c' était vraiment une bonne idée. Ses talons claquent sur le sol. Toujours dans les toilettes femmes, Mary tente de reprendre ses esprits, effrayée et honteuse de ce qu'elle vient de faire. Comment elle, si maîtresse de ses nerfs, a-t-elle pu se laisser aller à faire ça dans un tel endroit, se... Se branler jusqu' à la *jouissance*? Après s' être consciencieusement essuyée la *vulve* avec le papier toilette, elle remonte sa *culotte*. Malheureusement le tissu, trempé de mouille, colle à son entrecuisse. Elle dépose quelques feuilles de papier pour isoler la peau du coton. Bien que perturbée comme jamais par ce qui vient de se produire, elle prend conscience qu'elle se sent bien mieux ; la tension nerveuse qui la nouait a disparue. Elle tente de marcher normalement, avec l'impression que tout le monde la suit du regard. Le rendez-vous est à onze heures. Bien sûr je suis en retard, comme toujours ! J' ai chaud, son cœur s'accélère... Comment *diable* un seul regard peut-il le mettre dans un état pareil? Mary attache vite ses longs cheveux bruns en une épaisse *queue* de

cheval, un petit coup de mascara et elle cours vers la banque. Albert lui demande:

- Ça va ? Vous avez l'air troublée.

- C'est que... Je...

- Vous avez confiance en moi, mademoiselle?

- Oui, entièrement...

Mais lorsqu' il lui parle, un doigt se pose sur ses lèvres et l' incite au silence. Et alors que son cœur avait repris sa marche folle au rythme de tambours *endiablés*, ce doigt posé sur sa bouche a pour effet de l' apaiser et elle se sent plus calme d'un coup. Sa main quitte ses lèvres sèches et remonte le long de son visage. Ses doigts se font légers sur ses joues et c'est avec délicatesse qu' il les passe dans ses cheveux. Elle se surprend à sourire. Elle est sereine. Les rapports hiérarchiques y étaient très stricts. Son supérieur direct était un type assez beau, quarante ans, sympa avec elle, sans doute marié. J' étais curieuse et un peu sous le charme. Il

restait très professionnel et elle, *Mary* n' osait évidemment rien.

Tout est parti de travers dès le *braquage* de la *banque*. Cinq semaines de préparation pour perdre trois membres en moins d' une heure, lui, *Albert Spaggiare*, il appelle ça un fiasco, même si *Jean* a insisté pour qu' il parle juste de "*problème*". *Jean* était un crétin. *Vingt un* à peine, un air de gros dur qui ne trompait personne et une tendance peu convaincante à vouloir se la jouer "*vrai professionnelle*" le "*problème*" comme il aurait sans doute aimé de lui dire lui même, c' est que *Jean* n' est justement plus là pour en parler, puisqu' il est mort. Pas à la *banque*, mais plus jours plus tard, quand a voulu récupérer ceux qu' il avait perdu pendant le *braquage* et que le fiasco c' est transformé en désastre total. Non, il dit connerie, *Jean* les a quitté pendant l' épisode du *fourgon*, c' est *Tim Mayô* qui y est passé devant lui. Voilà qu' il s' embrouille... Il pensait rester calme jusqu' au bout, mais la trappe lui fait le même effet qu' à n' import quelle autre personne qui serait à sa place. Il est à deux doigts

de lui *pisser* dessus. S'il met de l'ordre sur sa tête, ça l'aidera à tenir jusqu'à la fin. Peut-être aussi que ça l'évitera de le regarder l'horloge qui a l'air de se foutre de lui. Il suffit qu'il reste concentré et qu'il reparte bien du début.

Pour la *banque*, ils étaient huit, donc deux nanas qui n'avaient rien à faire là. *Mary* finit vite fait de me doucher. Elle se sèche en vitesse, enfile un ensemble string/soutif noirs. Elle passe une robe. Allez, si elle veut que ce soit efficace, elle ajoute des bas auto-fixant. Un peu de parfum, de gloss sur les lèvres. Elle attrape son sac à main, ses clés de voiture, enfile sa paire de talons et se voilà partie. Elle se dépêche, il ne faudrait pas qu'elle partes maintenant. En dix minutes elle est sur le parking de la *banque*. *Mary*, une brune *incendiaire* aux yeux pas commodes, dont la celle expérience *criminelle* avait été de partir avec la caisse de son *patron* et de se faire pincer, et *Julie*, un petit *ange* blond au ventre rebondi, qui ne payait plus son loyer depuis les lustres et bouffait dans les *poubelles*. Ça lui montrait à quel point *cent millions* peuvent motiver les *braquers* les plus improbables. Elles sont *mortes* elles aussi, à présent. Il est le dernier à y

passer. L'organisation générale du *braquage*, ils l'avaient confiée à *Ives*, un type qui l'a tout de suite été antipathique, mais qui avait de la suite dans les idées, il faut bien le connaître. Disaient que c'était le moins mauvais d'eux, tout pour monter un plan valabre. Merde, voilà que ça le reprend. La banque qu'ils avaient choisie, parmi entre les huit agences *HSBC* de la ville était une petite bâtisse grise, dont la laideur extérieure ne reflétait pas du tout ce qu'elle avait dans le ventre. Ils auraient pu en trouver une plus prestigieuse, mais celle-là était censée être la moins sophistiquée, au niveau surveillance. Enfin, *Albert* avait surtout fait confiance à *Jean Paul* sur ce coup-là vu qu'aucun d'eux ne savaient trop dans quoi il allait mettre les pieds. Par la suite, il d'ailleurs demandé pourquoi il avait accepté de se lancer dans un truc pareil, alors que sa vraie compétence était le vol de voitures et que ça commençait à dater.

Que voulez-vous dire que je vous dise? L'idée l'avait juste semblé bonne sur le moment, comme ça a dû être le cas pour les autres. C'est un peu comme demander à un *neurochirurgien* pourquoi il s'est improvisé *cardiologue* dans un moment de

désepoire. Il a forcément une raison de croire qu'il peut sauter le pas, même si elle vous échappe. Mail il reconnaît qu'il n'avait aucune idée de la tournure que prendraient les événements. Il ne savait surtout pas à quel point il serait mauvais avec un *flingue*. Les armes étaient censées impressionner les âmes sensibles, c'est tout. Il n'était pas du tout prévu qu'ils les utilisent et il n'y avait qu'*Jean* et *Tim* qui semblaient vraiment savoir ce qu'ils devaient en faire. *Tim* avait été champion de tir dans le bled natal et *Jean* avait été *terrorist Islamique* pour ce qu'il en sait. *Jean* était bon lanceur de couteaux, lui. Il faisait de tour pour impressionner les filles, les premiers temps. Enfin tout ça, pour dire que sur le plan des *flingues*, ils étaient mal barrés. Heureusement *Julie* était sacrement douée pour battre de cils quand ça devenait nécessaire et *Mary* était bonne comédienne. *Jean Paul* a donc décidé de les concocter. Il le cite un plan de type *psychologique* plutôt qu'agressif. Quand il pense au résultat il se demanda s'il n'aurait pas mieux valu choisir directement la deuxième option.

Derrière lui, il peut entendre la légère respiration du *Gardien*. Il l'avait presque oublié, celui-la tellement il est discret. Em presque une heure, il ne s'est même pas raclé la gorge une seule fois. Il prend tellement son boulot à coeur qu' il a presque autant de pitié pour les autres. Enfin, il exagère un poil quand même... Pour em revenir au plan l' idée de *Tim* était assez simple. Un chauffeur que l'attendait les autres da la rue, cinq personne dans la *banque* et deux qu' auraient à s' occuper de coup de téléphone extérieur. Évidement tout le monde a commencé à s' engueler pour l' avoir la place au chaud dans la camionnette, ce qui vous montre à quel point ils avaient envie d' y aller. *Jean Paul* a finit par coler une beigne à *Tim*. qui était plus excité, pour qu' il arrête de la ramener et qu' il écoute ce que *Tim* avait à proposer. Le coup a fait tellement de bruit que ça a collectivement réglé la question en un temps record. Les rôles ont doc été distribués rapidement: les filles, *Tim*, *Jean Paul*, *tony* et lui, *Albert* seraient dans la banque. *Tony* accompagnerait *Tim* et *Jean Paul*, ils allaient ensemble, ces deux là, pour le coup de fils. *Tony*

resterait dehors et serait le chauffeur. Il croit que son côté *pyromane* imprevisible fichait les jetons à *Tim*, qui ne voulait pas que son plan échoué à cause d'un feu de poubelle. Et puis, il a dû penser qu'il serait peut être plus convaincant avec un *flingue*, lorsqu'il lui a fallu choisir le cinquième homme entre *Tim* et *Tony*. Sur ce coup là, il aurait pu aussi bien jouer la place à pile ou face, quand on voit comme il a été mauvais. Mais bon *Albert* avait envie d'économiser ses dents et il n'a donc pas voulu contrarié *Jean Paul* lorsque *Tim* l'a confié ce rôle. Et puis ça n'avait pas l'air très compliqué sur le papier. *Tony* l'a répété plusieurs fois

Il était censé prendre un air méchant regarder les clients de la *banque* avec des yeux d'un type que se rase à la machette et sur tout le parler à personne, afin de rester crédible qu'il avait tendance à être trop simple. A priori dans sa bouche ce n'était pas un compliment. *Tim* et *Tony*, les pros du *flingues*, avaient pour mission de donner un peu de réalisme à la scène en agitant les armes d'un air convaincant sous les nez d'eux qui

refusaient de coopérer. Il doit reconnaître qu'ils ont bien joué leur rôle et qu'on aurait pu les prendre pour de vrais *braqueurs* à l'ancienne. Pour sa part, *Albert* croit qu'il l'a réussi à ne pas être trop ridicule. Enfin, jusqu'à ce que les choses partent en vrille. À 14 heures ils sont entrés à la banque. Ils avaient coïncidé lundi, *Tim* ayant passé plusieurs semaines à vérifier les habitudes du directeur. Lundi après-midi, il était toujours de congé. Et *Tim* voulait que ce soit son adjoint qui s'occupe de la demande de *Mary*. Le directeur était célibataire et ne convenait donc pas au plan. Il leur fallait un maillon faible.

Bref, à 14 heures, ils étaient sur place, parmi une petite dizaine de clients. Les filles sont entrées une minute avant les trois, très exactement.

L'été était chaud et très agréable cette année-là. Elle était naturelle comme une enfant et belle comme une *déesse* profitant de chaque instant de liberté et de la chaleur de l'été. Elle réapparut dans une petite robe d'été descendant aux genoux mais faisant la part belle au décolleté puisque se portant sans *soutien-gorge*. Ses jambes étaient

épilées de près, et ne distinguant pas de trace de *culotte* à travers la robe. *Julie*, elle, d'habitude si réservée, prévoyante et soucieuse de l'hygiène, l'a étonné quand il l'a vue arriver avec un regard qu'il ne lui connaissait pas! Sa robe, sans être collante, ne laissait pas apparaître de marque d'élastique, alors que le matin même, si! Le décolleté en avant et les yeux humides, a demandé au guichetier d'appeler le directeur pour une réclamation de la plus haute importance. Pendant qu'elle lui servait son numéro, *Mary* est ce que l'on peut appeler une belle femme. Grande, une poitrine splendide, une belle paire de *fesses*, des cheveux foncés mi-longs et bouclés, des yeux noirs étincelants magnifiques, difficile de rien oublier. En un mot, malgré ses tenues généralement très strictes, elle fait partie de ces femmes qui ne passent que très rarement inaperçue, et même si ma gorge se noue parfois, je suis fier de voir encore aujourd'hui toutes ces têtes masculines se retourner sur son passage. *Mary* faisait semblant de consulter le présentoir que se trouvait au milieu du hall, afin d'avoir l'air occupée. *Jean Paul* se tenait à une borne

automatique, comme pour consulter sa compte. *Tim* simulait une conversation téléphonique à voix basse et *Albert*.. Il avouet qu' il ne sais plus trop comment il a donné le change. Heureusement que l' attente n' a pas été longue, car il devait sûrement avoir l' air suspecte. Quand l' adjoint du directeur a finit par apparaître derrière le comptoir pour parler à *Julie* a lachê sa brochure et est devenue toute pâle, les mains plaquées sur son abdomen bien visible. *Albert* ne sait pas comment elle s' est débrouillée, mais son faux malaise a fait sensation. Elle s' effondré en vrac sur le sol et le seul type de la sécurité qui était présent, et qui semblait terriblement s' emmerder, et venir voir en vitesse ce qui se passait.

Pendant qu' il était penché sur elle et essayait de la relever sans toucher le gros ventre. *Jean Paul* s' est approché par derrière et lui a collé discrètement une décharge électrique dans le bas du dos. C' est lui qu' avait insisté auprès de *Tim* pour qu' il essaiet de limiter les dégâts phisiques et il avait eu gain de cause sur ce point. L' agent s' est donc

retrouvé par terre à son tour sans avoir le temps de moufter.

Quatre

Les essuie-glace arrivaient à peine à faire leur job et les trombes d'eau s'abattaient sur sa vieille *Renault Clio*. De temps à autres, une grosse goutte d'eau froide venait tomber délicatement sur son épaule, conséquence d'un joint à moitié pourri sur sa portière. Mais qu'est-ce qu'il était venu faire dans cette galère? Un *braquage à banque*. Plusse au ciel qu'il y ait encore bien d'autres *Quentin Tarentino* pour le mener droit à l'essentiel. Un brin rebelles et idéalistes, les cinq comparses décident de se lancer dans le grand *banditisme*. Mais évidemment rien ne va se passer comme prévu... Hilarant, frais, déjanté... Comment braquer une

banque sans perdre son dentier nous déroule les aventures de la plus improbable bande de malfrats: cinq *bandits* attachants, lancés à l'*assaut*...

- Ça marche?

- Voilà. Tiens mec. Les gans pour la vaissele.

- Putain, c' est quoi ça? J' aurais pu prendre de gans d' hôpital en latex?

- J' espère que vous savez ce que vous faites.

Entre-temps, *Jean Paul* quitté sa borne et dégainé Tout comme *Albert* avec une carabine à canon scié. Des cris en commençait à se faire entendre, quand *Julie*, elle même s' est redressé, aidée pour *Jean Paul* et a sortit un *pistolet* mminiature de son sac.

- Respire un coup, on va l' ai d' amateurs, dit *Jean Paul*.

De loin, il a vu *Mary* tendre son téléphone au directeur adjoint qui est devenu tout blanc à son tour en quelques secondes.

- C' est quoi ça ? Tu veux vraiment faire ça?

Demande le directeur.

- Oui... Un assaut... On veut le moins de blessés, possible. Alors, déconnez pas. Restez calme, lâchez tout et personne sera blessé.

- Si on tire sur quelqu'un, on va tuer tout le monde, cri *Albert*.

Tim et *Albert* étaient pile-poil dans les temps. Au bout de fil deux types violents, dont un à Qu' il manquait la moitié des dents, se trouvaient dans le salon à des kilomètres de là. *Albert* n' a pas entendu l' échange, mais la méthode à semblé convaincante, car il a rendu l' appareil à *Mary* sans rien dire et s'est tourné *illico* vers son écran tactile. Ses joues étaient trop roses et ses yeux, trop brillants. Elle ouvrit les yeux, l'air coupable et

remarquait, soulagée, que tout le monde la tournait le dos. Ce qui venait d' avoir lieu resterait donc secret. Pendant qu' elle lui dictait quelques chiffres. Il a pu voir qu' il se activait comme un fou et qu' il n' avait pas l' air de vouloir gagner du temps. Jusque là, tout se passait bien. Tim les avait dit que l' effet de surprise jouerait à leur faveur. Il faut dire que c' était le premier braquage de banque, depuis plus quinze ans, si il se trompe. Le précédent date d' avant la reforme globale du système pénal. À une époque où on pouvait encore taper une pomme sur un étalage sans prendre six mois ferme. Aujourd' hui, il faut être fou pour s' en prendre à un épicieret il ne lui parle même pas de banque. Fou ou complètement désespéré, comme ils étaient.

- Mains en l' air... Tout le monde.

- Vous mains en l' air, putain! Du calme...

Arrête de me regarder. \T' es fou, ou le quoi ?

L'avantage pour ce lui qui on a dans le ventre, c' est que la sécurité est devenue une plaisanterie. Un true que sert de décor, qui rappelle ancien temps, rien de plus. Il comptent uniquement sur l' argument de la dissuasion et ça fonctionne parfaitement. Le vol s' est transformé en exception puisque la repression est sans pitié. Qui prendrait le risque de partir immédiatement croupir à l' ombre pour le restant de ses jours. Au siècle dernier il paraît que la loi fonctionnait sur la base d'un truc qu' ils appelaient la présomption d' innocence. Un procès pouvait prendre des années et les accusées avaient des droits. Aujourd'hui, les peines sont appliquées imediatement, grâce à l' efficacité du module que centralise tous les données. Celui que vole le lundi et se faire choper le mardi se retrouver en tôle le mercredi, pour six moi au minimum, mais plus souvent pour vingt ans. Simple, rapide, efficace. Sauf si on parvient à ne pas se faire pincer. Ceux qui essaient sont de moins en moins nombreux et ils se contentent de petits *délits* que limitent la casse. Personne n'est assez *dingue* pour imaginer mettre la main sur *cent mille d'euros*.

Ils avaient été les seuls tarés de la planète à envisager la question sans parler de sauter le pas. Et aujourd'hui? Il ne reste que lui, sur la trappe. Quand il dit que tout s'est bien passé, il parle de transferts d'argent. *Mary* a obtenu les milles en moins de trois minutes et il ne peut rien lui rapprocher. Mais *Jean Paul* a eu envie de jouer au caïde devant les caméras de surveillance, plutôt que de bien faire gaffe aux types qui se trouvaient dans les box derrière le guichet. Il n'a pas vu exactement ce qui s'est passé, mais l'un deux a dû appuyer sur le bon bouton avant que *Tim* ait le temps de repatrier tout le monde dans le hall. Le résultat, c'est que les *flics* du quartier sont arrivés deux minutes trop tôt. Ils avaient besoin que de ses deux minutes pour ressortir, monter dans la *camionnette* et filer. Ce con de *Jean Paul* à vouloir jouer au malin et narguer le système de contrôle plus tôt que de bien faire son boulot, les a privés de cette avance, en franchissant les portes, ils avaient entendu des cris et le *tirs* de sommation, et comprit que ça allait mal se passer, surtout que

Julie ne pouvait courir très vite. Après, il ne le souvient plus de tout.

Jean Paul a crié à *Tim* de ne pas jouer au con et filer rejoindre *Tony*, qui attendait sagement derrière le volant. *Mary* a traversé en spritant et il se rappelle avoir pensé que les braqueurs de l'anciens temps avaient bien du courage. Parce qu'il avait fallu faire la même chose avec des sacs pleins des billets sur le dos, personne n'aurait jamais réussi à attendre le véhicule. Forcément. *Tim* n'a rien écouté et s'arrêté en pleine milieu de l'avenue en guelant « je vous couvre ! » Avec un pauvre flingue contre les impulsions laser, il n'a pas couvrir grande chose. Il se fait découper en un rien de temps, pendant que *Jean Paul* tirait *Mary* par la main pour la faire accélérer. *Albert* quand il a vu les morceaux de *Jean Paul* par terre, il a perdu la tête et commencer à tiré partout en direction des flics tout en continuant de courir, alors que *Tony* démarrait déjà. Il croit avoir touché des vitrines, une voiture et une grosse benne à ordures. Dans la panique, il a aussi faillit se tirer dans le pied. Mais les tirs sont passés à plusieurs mètres de la police, qui a du vite comprendre qu'il est un pauvre

amateur et qui lá bizarrement épargné. Heureusement, *Tim* et *Mary* avançaient dans son dos et il ne les a pas touchés. Mais ils étaient beaucoup trop lents et *Tony* n'a pas voulu les attendre. *Albert* a juste eu le temps de se jeter par la porte latérale, où *Tony* lui tendait les bras, avant que la camionnette se lance en fumant les pneus. En tournant la tête, il a vu derrière lui, *Tim* que les regardait partir, alors que *Julie* se jetait à genoux les mains en l'air pour échapper au laser.

- *Fonce. Prenez à droite et roulez un peu.*

Lorsque la première belle l'a touché à la poitrine, elle avait pensé à sa mère. Elle aime donc à croire que quand les deux balles l'ont transpercé le corps. Elle a dû se mettre à pleurer. Elle avait cligné des paupières. Elle aurait bien levé la main pour se protéger les yeux, mais elle n'avait pas la force d'exécuter ce simple geste. Sa gorge était toujours sèche comme du papier de verre. Deux policiers s'approche :

- *Que s'est-il passé ? a-t-il demandé.*

- *On vous a tiré dessus.*
- *L'une des balles vous a éraflé le crâne.*

La rage et la peur bataillaient contre l'engourdissement dans lequel son cerveau était plongé. La croisée des chemins, tout le monde connaît ça. Des portes qui s'ouvrent, d'autres qui se ferment, les cycles de la vie, les changements de saisons. C' est plus que *surréaliste*.

Du moins, elle voudrait le croire. Car elle avait vite perdu connaissance. Pour être encore plus précis, elle ne se souvient même pas de rien. Elle sait qu' elle avait perdu beaucoup de sang. Elle sait qu' une seconde balle a frôlé sa tête, bien qu' elle a été déjà dû être *HS* à ce moment-là. Il sait que son cœur s' est arrêté de battre. Mais elle aime à croire que, sur le point de mourir, elle avait pensé à sa mère. Pour votre information: Elle n' a vu ni tunnel ni lumière blanche. Ou alors elle ne s' en souvient pas non plus.

- *Dites-moi ce qui est ses amis de crimes?*
- *Elle est morte, a répondu le médecin du Samu.*

Il croit que le vieux a lu sur son visage à quel point il était désolé, mais peut-être qu'il se fait des idées. Les *flics* n'ont même pas cherché à les poursuivre. Ils devaient compter sur *Tim Babon* et *Julie* pour cracher rapidement le morceau à leur sujet. *Mary* a donc eu la bonne idée, d'appeler secours. D'après ce qu'il a entendu *Tim* était méchamment en colère et il l'a fait savoir. Mais il a fini par confirmer l'adresse de remplacement en guelant, avant de lui raccrocher au nez. Lorsqu'ils sont retrouvés là-bas, trente minutes plus tard, ils n'étaient plus que cinq et ils avaient un gros problème sur le bras, s'ils parlaient *Tim* et *Mary* commenceraient par donner la palanque principale, comme cela était convenu. Mais, ils finiraient aussi par donner certaines d'autres adresses, quand les *flics* rentreraient bredouillés et énervés. C'est n'était qu'une question de temps. Il avaient passés une sale à envisager un tas de possibilités. La méthode qu'ils avaient finalement choisie a sans doute été mal appliquée, car le lendemain, ils avaient deux morts de plus au compteur. *Tim*, *Jean Paul* et *Julie*

ont été *assassinés*. Julie a été inhumée au *cimetière*
familial.

Cinq

La rue Mount Auburn est calme. L'épicerie vient de fermer et la nuit est tombée. Dans son rétroviseur, Albert regarde la Première Église Baptiste transformée en appartements. C'est le décor parfait pour les drames modestes, parfait pour l'alcoolisme de celui-ci, la passion du jeu de celui-là, les tromperies, il allume ses phares. Il va repartir quand il aperçoit la silhouette d'une femme qui remonte vers Mount Auburn depuis le bout de la rue Parker. Une femme qui n'est pas de ceux qu'il croise. C'est une belle femme. Ses cheveux sont foncés. Ses yeux clairs. Les traits sont réguliers. Elle est entourée d'une palissade en fer sur laquelle est fixée une pancarte « à vendre ».

- Bonsoir, lanla-t-il.
- Albert ? C'est vous ?
- Et de où venez-vous ?
- De New York, Albert.

- Vous êtes vous en transit?

- Je suis là pour quelques jours.

- Mon Dieu! C' est rare que cela se produise ici, murmure Albert.

- Cela doit bien se produire quelque part.

Ils ont bien entendu les sirènes, tout à l' heure. En s'avançant vers la route, ils distinguent les lumières bleues et rouges des *gyrophares*, plus loin, à quelques blocks, à la hauteur de *Park des princes*. *Banlieue de Paris, novembre 2013*. Un retraité sans histoire *Tony* décadent et *cocainomane*, est retrouvé dans son *pick-up* sauvagement *assassiné*. Il a déjà vu des *cadavres* à *banlieuse*: résidus tragiques de *bagarres* alcoolisées à l'entrée des *bars* ou des *boîtes* denuit, *crimes* crapuleux commis par des *toxicos* en manque ou par des *clandestins* sur le point d' être expulsés; il a aussi eu affaire à des règlements de compte entre bandes de *motards*, et il a même aperçu le corps sans vie du *braqueur de banque*, *Tony Bergame*.

Elle apparut, délicieuse dans la petite robe légère. C' est vrai que comme ça c'était un vrai appel au *viol*. Elle se tient devant lui, mise en

valeur par la minuscule robe qui la découvre autant qu' elle la couvre. De fines bretelles qui laissent les épaules à nu et s' évasent sur les *seins*, le dos nu. Son équilibre est incertain avec ses talons si hauts. Ce qui rend la chose si excitante, c'est la texture du tissu si fin qu' il épouse ses formes.

- *Tu es très belle; tu dois être fière de toi : tu n'as aucune raison de cacher toutes ces belles choses. Tourne-toi, Mary, que je puisse te voir et t'apprécier à ta juste valeur.*

Elle se tourne, et au moment où elle fait face à lui. *Mary, était toxicomane. Et la drogue avait partie liée avec la criminalité .* Jeune femme d' une grande beauté, est férue de liberté, d' égalité (*féministe*). Elle est secrètement amoureuse de *Albert Spaggiare*, maintenant un *mafieux* de renom. Dès la mort de *Julie* qu' il était seul.

- Pour quelle véritable raison êtes-vous revenu ici ?

- Pour faire la paix... pour vivre là où je suis né et où je me sens à ma place.

- Mon Dieu, Mary, comme je suis heureux pour toi! Vous êtes ravissante; je ne vous voyais pas ainsi, mais vous êtes charmante.

- Merci. Vous n'êtes pas mal non plus.

- Habillée comme ça, t'aurais pas préféré un club un peu osé? Je vais faire un peu pute, ici.

- Une très jolie petite pute, il répond.

- Tu es sûr que tu veux que je me conduise comme ça?

- Aucunement. Vous êtes toujours prête à jouer avec moi?

- Oui, je suis là pour ça.

Dans la vie il a plusieurs grandes passions: l'histoire, les voyages, Julie, sexe partouse, les grandes balades à pied, sans oublier les discussions autour d'un verre où l'on peut facilement refaire le monde. Il faut bien sûr y ajouter les femmes, de

tous types, de tous âges, de toutes origines, de toutes professions, de toutes confessions... Pourvu qu'elles soient belles, *sensuelles*. D'une manière générale, il les préfère plutôt quadras, cultivées, décidées, et sur le plan physique avec un peu plus qu'un peu moins.

Mary était comme lui intéressée par les jeux *d' exhibition*, et il avait envie de réaliser celui de dîner au restaurant avec elle. Il avait ainsi aiguisé sa curiosité. Elle se disait prête à satisfaire ses *désirs*, mais l'a demandé une compensation financière qu'il devait définir.

- Alors, que me proposes-tu? demanda-t-elle.

- J' ai eu cette idée: je te propose de t'acheter les vêtements que tu enlèves. 100 euros pour le premier, 200 pour le deuxième, 300 pour le troisième.

- Pourquoi pas? Il nous faut organiser cela, voir selon nos disponibilités et trouver un endroit...

- Oui. Mais si tu es d'accord sur le principe, c'est le principal.

- Oui, je suis tentée... Si tu m'invites au resto, c'est pour me baiser.

- Je... Enfin, c'est pour...

- Oui, dit-elle en riant, tu es comme tous les mecs.

- Voilà. À présent les choses sont claires. Donc, après le restaurant, on va chez moi.

- Tu as une femme dans ta vie ?

- Non, mais... J'espère que tu ne vas pas t'offusquer; je suis bisexuel. Un de mes fantasmes, c'est qu'avec un mec, on fasse un plan à trois avec une de mes copines, juste pour le fun, juste une fois pour s'éclater.

- J'en sais... Tu fais comme tu veux; n'est-ce pas, Gerald.

Six

Mais il continuait d' y aller, conscient que la « *bonne surprise* » pouvait se cacher n' importe où, n' importe quand. Il était seul et cherchait plutôt une femme de profil « *amante* », une relation régulière, discrète, complice. D' être l'homme qui l'aiderait à révéler le potentiel *sexuel* déjà présent en elle, qui l' aiderait à découvrir le *plaisir*, devenait très agréable... Et tentante! Elle était jolie de visage, brune aux cheveux mi-longs, avec des yeux bleu foncé. De taille moyenne, elle avait une poitrine assez importante, des hanches étroites et des jambes plutôt fines aux cuisses et aux mollets bien galbées. *Mary* avait un regard franc et direct, de beaux cheveux ondulés qui lui arrivaient au milieu du dos, plutôt fine, mais il devinait de jolies courbes qu'il qualifierait d' *appétissantes*... Deux longues jambes fines jaillissant d' une courte robe moulante et qui s' épanouissent sur *cul* bien proportionné. Et le nombre de *bijoux*! *Collier*,

bagues, bracelets, broche, boucles d'oreilles, tout y était. « Belle fille, se dit-il », il aimerait bien nouer des relations un peu plus intimes. De son côté Mary estime qu'elle a eu raison de venir ici et surtout la chance de tomber sur un mec aussi sympathique. Albert décidait alors, puisqu' elle avait ouvert les hostilités, d' assumer ce rôle d' accompagnateur sur les chemins du vice et du plaisir. La voiture est arrêtée, Mary prend la pose, les fesses vers la glace passager, en appui sur ses bras. Elle a peur et préfère ne pas regarder à l' extérieur, mais en même temps elle mouille et frémit dans l'attente de ce qui peut arriver. La salle du restaurant résonne du bruit des conversations. Les deux serveuses circulent rapidement entre les tables, les bras chargés de plats. Il a l' intelligence, la courtoisie, la finesse de ne pas te traiter d'homme à femme! De ne pas s' imposer d'emblée la trivialité de sa convoitise. Pourtant tu la devines aux regards appuyés sur le décolleté que il a mis en travers de ses bonnes résolutions. Elle s'amuses de ces distractions qui la rendent attendrissant de vulnérabilité. Il a beau passer la commande, choisir le vin avec autorité et assurance, son ascendant de

contenance se fissure à ce *désir* qu'elle adores lire dans ses yeux. Quelle retrouvaille, quelle réconciliation avec ce corps assez parfait pour avoir grâce à ses yeux. Et quelle libération de n' être pas coupable, de pouvoir *jouir* d' une complicité aveugle, sans peur et sans reproche qui fera écho, tout à l' heure ou demain au *plaisir* qu' elle prend ce soir à être une femme en liberté inconditionnelle. Le romantisme plaide encore coupable en ferveur de ce trouble qui tenaille ton ventre. Une petite mise en scène de manège, respectant les codes, les rituels, met vos patiences à rut épreuve. Mais elle est encore timide d' une telle audace, ce rendez-vous préliminaire respecte encore quelques conventions dont ils sont les complices garants. Leur salade-repas étant terminée depuis plusieurs minutes, leur discussion est interrompue par le serveur qui vient les demander ce qu' ils comptent prendre comme dessert. Il les propose la spécialité maison du jour: des *fraises* de la région accompagnées d' un sorbet citron et d' une pointe de *vodka*.

- C'est agréable de pouvoir manger n'importe quand, on est tranquille et on profite d'une compagnie agréable, lui dit Albert.

- On n'a pas toujours le temps, ou l'envie de rester en tête à tête avec certains clients. Mais... J'adore. T'obéir, c'est aussi excitant que je l'espérais. Et encore, c'est le début. Mais du coup, je sais que tout ce dont je rêvais avec toi va être délicieux. M'offrir à toi. Entièrement.

- Aujourd'hui vous avez le temps et surtout l'envie de me tenir compagnie. Je suis un privilégié.

- Vous êtes beau, sympathique, et me plaire énormément.

Elle avait un goût absolument divin, et il ne put se priver d'un autre jeu rapide. Tout était arrivé si brusquement. Avant de commander le café, Mary lui tend quelque chose dans sa main fermée: sa culotte qu'elle vient d'ôter sans qu'il s'en rende compte! Elle s'est assise près de lui du côté de l'allée, ce qui donne lieu à quelques coups d'œil, des tables voisines ou de clients circulant, sur

ses jambes bien découvertes. Elle apprécie ces regards mais bien sûr, ils sont beaucoup moins excitants que ceux du serveur. Les yeux dans les yeux, elle renverse alors la corbeille à pain et appelle le serveur.

- Et ce que je t' ai dit sur ton désir pour d' autres qui vont me baiser... c' est vrai? Je voudrais que tu me laisses être une vraie femme! Je peux?

- Peut-être bien!... Allez-y. Il faut d' abord que tu vives ton expérience!

- Tu vas voir, je suis sûre que ça va l' exciter et lui plaire.

- Mmmhhh...

- Tu sais que le serveur n' a pas arrêté de mater mes nichons et mon cul?

- Il me semble que ce n' était pas pour te déplaire, qu' il admire ton corps ainsi.

- C' est vrai. C' était même agréable de sentir sur moi un regard d' envie. J' avoue que je suis un peu exhibitionniste. Tu n' en es pas fâché ?

- Pas du tout, ma chérie. J' ai beaucoup aimé ton petit numéro quand tu te baladais en t' exhibant.

- Je crois que nous sommes vraiment faits pour nous entendre, mon **Albert**. Tu aimes tout ce que j' aime.

Elle exprimait tout ça sans émotion apparente. Mais, la passion se matérialisait dans l' attrait qu'elle avait pour lui, attirance physique qui entraînait naturellement le *désir charnel*. Elle était amoureuse de *Gerald Spaggiare*; en aucun cas il ne s' agissait d' une attirance passagère. Il y voyait comme un aveu supplémentaire de son *forfait*. il faut dire que la robe est remontée au ras de l' entrejambe. À voir les yeux qu'il jette sur les jambes d'elle, *Mary* s' assied alors au bord de la table et fait signe à le serveur de venir à elle. Pendant que celui-ci s' accroupit pour ramasser, sans toujours quitter ses yeux il voit *Mary* pivoter légèrement et écarter ses cuisses face au visage du jeune homme! Il doit avoir une vue magnifique sur les cuisses ouvertes, la dentelle des bas et, tout là-haut, le *sexe* deviné. Cuisses

largement écartées pendant que le serveur, perdant toute réserve, se déshabille en un clin d'œil et elle découvre une fort belle verge dans une érection parfaite. Elle voit un petit sourire satisfait s'afficher brièvement sur le visage d' *Albert*. Rouge comme une tomate, le jeune homme se relève au bout de longues secondes et file chercher ses cafés. *Albert* trouvait tout ça un peu surréaliste. Intéressant... Il semblait alors que leur attirance animale devrait durer toujours...

- *J' en étais sûre que ça l' exciterait, de se savoir matée!*

- *Mmmh intéressant tout ça. On dirait, dis-je, aussi rassuré que réjoui.*

- *Ça l' excite ?*

- *Oui. Tu es très belle; je suis heureux de te voir. Tu as envie qu' on continue cette aventure?*

- *Si tu as en as envie aussi, oui.*

- *Tu veux dire que tu feras tout ce que je veux?*

- *Tout à fait.*

Après de longs échanges sur ses *désirs* et ses envies. Il avait fini par avouer son *fantasme* d' être *enculé*.

Sept

Rentrer chez lui fut laborieux. La porte d' entrée... Au moment où elle referme la porte, elle croise le regard de son amis qui paraît totalement dépassé de la voir, alors que tout indique qu'elle est en train de *baiser* avec le serveur *black* à celle de l' escalier qui conduit au sous-sol, petit-Poucet abandonnant sa robe, une chaussure... Résister? Mais pour quoi donc? Par le fenêtre entrouverte, les bruits de la ville pénétrant à l' intérieur du salon et envahissent le silence confiné, étouffant, telle une bouffée d' oxygène pur qu' il faudrait inhaler et que brûlerait les pulmons.

- *Ma verge n' a donc pas cette élégance?*

Dit le black serveur.

- *Ce n' est pas cela. Toi, tu es jeune et tu es bien membré. Tu serais un modèle parfait. Il n' y a pas que ton sexe qui est beau: tout ton corps est admirable. Un vrai corps pour artistes, je comprends pourquoi Mary t' a choisi.*

- *Faites l' amour devant moi.*

Les deux hommes sont mal à l' aise. Ils se concertent du regard. Il est temps qu'elle s'occupe de lui. Le black se déshabille face à elle. Il veut qu'elle voie son corps de jeune homme éclatant de vigueur. Il lui présente sa queue. Mary la prend en main et commence à la branler. Il lui demande de la sucer, elle hésite un court instant, puis dépose sur le gland quelques baisers avant de prendre la verge en bouche. Mary sent son sexe gonfler sous l'effet de sa fellation. Alors qu'elle s'applique à aller et venir sur sa hampe, il parcourt son corps de caresses et de baisers, jusqu'à plonger la tête dans la forêt vierge des poils de sa chatte. Il atteint son sexe qu' il ouvre délicatement pour y découvrir des lèvres humides

et un *clitoris*.. Elle se réveillai soudain, le *sexe* bandé: ce n'était qu'un rêve. Maintenant, *Mary* ferme les yeux et se laisse aller au *plaisir* qui l'envahit. *Albert* la regarde se donner entièrement à le *sexe* du *black*. Cherchant à le faire pénétrer profondément en elle. Quel homme peut rester insensible à ces mots que la femme qu' il *baise* lui prodigue?

- *J' aimerais te voir le sucer, me glisse-t-elle à l'oreille, ça m'excite!*

L' atmosphère évolue lentement plus vers la rigolade que vers *l'érotisme* torride. Une douce odeur de *sexe* de mâle vient envahir ses narines. *Albert* branle délicatement cette *bite* si dure. Sans hésiter, il l'engloutit. Il pousse un petit soupir d'aise et chuchote un « *Oui, vas-y!* » de contentement. Il mouille sa *queue* de la salive pour la rendre glissante. Sa langue passe sur son *gland* turgescent et chaud et court tout le long de son bâton de *plaisir*. À nouveau il l' enfourne dans sa bouche accueillante. Il se sent être une vraie *femelle sensuelle* tout en éprouvant un *plaisir*

intérieur indéfinissable. Il sent que son intimité lui exprime un chaleureux message de bienvenue en s'ouvrant lentement, en quémandant plus d'intrusion encore.

- Hum! Tu sucés bien! Tu es une véritable salope toi aussi.

- Que je lui demande de... Enfin, de me sodomiser. Que on vous me prenez par mon petit cul étroit.

- Oui, c'est cela.

- Salaud ! Tu veux prise par derrière? Lui reprocha-t-elle.

- Je ne demande jamais à une femme l'autorisation de me sodomiser. Oui, c'est cela. Je vous choque?

- Non, non, pas du tout.

- Qu'est qu'il y a?

- C'est magnifique. Chérie, tu es magnifique comme cela. C'est super érotique. Attends, je vais compléter avec le truc.

Sa cadence devient *infernale*. Il avait fermé les yeux. Lorsqu' il les ai rouverts, le *black* se trouvait à cheval au-dessus de lui. Il n' a pas pu résister. Son *sexe* était trempé de mouille et il sentait l'humidité couler le long de ses *fesses*. Il ne voulait plus rien lui interdire, s'ouvrir totalement sans *tabou*.

- Ne t' inquiète pas, je vais y aller tout doucement, à ton rythme, dit le serveur *black*.

- Ne bouge pas trop vite, que je te sente bien. Laisse-moi m' habituer, tu es gros comme un âne!

Très doucement, alors que ses mains caressent le bas de mon dos, Le *black* entame un *va-et-vient* mesuré, ne reculant que de cinq centimètres à peine. Il aime beaucoup partir du fond et ensuite revenir, plutôt que de rentrer peu d'abord, et c'est bien qu' il opère ainsi ce soir. Tout en lui prenant, son *enculeur* lui parle, lui demande de lui décrire sressenti, ce qui visiblement *l'excite*, puisqu'il recule déjà plus. Il est bien large, et frotte confortablement son trou en poussant bien de son poids pour accentuer le phénomène.

- Ton cul, putain, ton cul... Qu' il est bon! Je vais te baiser jusqu' à ce que tu boites, dans toutes les positions, ton cul le mérite. Tu l'aimes, ma grosse queue? Tu aimes la sentir?

- Bien sûr que je l'aime beaucoup, sa queue. Oui, vas-y, baise-moi, prends-moi fort, tu vas me faire jouir comme ça.

Lentement, il se retire pour abandonner le cul toujours entrouvert, bâillant une dernière fois dans un mouvement délicieusement obscène avec un filet de sperme qui s'écoule. *Albert* venait de rencontrer cette femme hors du commun. La vie à deux, avec *Mary*, est un pur bonheur. Sexuellement.

- Tu sais que tu est un mauvais mec.

- J' ai fais ma dernière connerie.

- Es-tu prête? *Mary*, je peux piller avec vous, la banque?

- C'est quoi piller la banque? Ça veut dire voler.

- *D' accord, Un véritable jeu d' enfants! Le braquage n' a pas duré plus de deux minutes! finit-il par dire en souriant.*

- *Bien Monsieur, je suis toute à vous.*

Au moment de lui dire au revoir, mon regard rencontre le sien et y lit une profonde mélancolie. Elle n' a pas le cœur à l'abandonner et lui propose de tailler la route avec lui sans la moindre réflexion préalable. Son visage passe quasi instantanément de la tristesse à la joie. Depuis, jours et nuits, Ils sont ensemble, pour le meilleur et pour le pire.

Il est 8 h 53 à l' horloge de la caisse. Je viens de couper le moteur de la *205 GTI* que nous avons tiré à un couple de jeunots la veille à Rodez. Les rayons du soleil réchauffent nos corps à travers le pare-brise en cette fin de mois d'octobre. Dans deux minutes, peut-être moins, *Mary et Gerald* pénètrent dans la petite Poste du village, ses visages dissimulés derrière nos cagoules. Dans trois minutes, son fusil à canon scié et le pistolet de *Mary* se dirigeront vers le sommet du crâne du chauve qui accueille les clients derrière son guichet.

- Tais-toi, ce n'est pas le moment, nous parlerons de tout ça plus tard. Ta gueule, tais-toi !
Contente-toi de la braquer! Mary braque la dame.
Lève les bras, dit-il à l'employé de La Poste.

Il attrape un sac plastique qui pend à une chaise, vide son contenu (un magazine de modélisme et un autre de bricolage) et commence à le remplir de billets.

- Y'a combien dans ton tiroir ?

- Quelques milliers d'euros.

- Allez, fais vite, on a pas que ça à foutre !

- Les mains en l'air les rigolos! Ordenna
Mary.

Dans environ cinq minutes, il espère moins, ils devraient quitter le lieu avec quelques milliers d'euros et ils s'enfuirent de ce trou paumé du fin fond de l'Aveyron pour eux rendre dans un autre village, tout aussi perdu. Il a garé la voiture, comme lors de sa première expérience, dans une ruelle

située derrière *La Poste*. *Mary* glisse son *flingue* factice (*bien qu' il ne le sache pas*) dans son jean qu'il recouvre de sa chemise polaire. Il est assis à l'arrière du véhicule. Il retire la clé du démarreur et observe dans le rétroviseur le visage enfantin de ce colosse de plus de deux mètres dont le poids avoisine les cent quarante kilos. Il ne le connaît que depuis une semaine, mais il se laisse l'étrange impression d'être un ami de toujours.

Il avait croisé la route de *Mary*, à quelques kilomètres de *Decazeville*, dans la campagne profonde. Il vadrouillait depuis deux jours à la recherche d'une baraque isolée. Après un premier casse, plutôt réussi, il avait besoin de liquidité pour ses dépenses quotidiennes et, dans le trou du cul des départements *français*, les fermes perdues au milieu de la pampa étaient légion. Lorsque il a frappé à la porte, il avait l'intention de piquer un peu de pognon aux agriculteurs. Lors de ses repérages, il avait remarqué que le couple de paysans était absent de la maison toute la matinée et ne rentraient que vers *dix-neuf* heures, voire bien plus tard si les tâches agricoles étaient conséquentes. Arrivé à 7 h du mat, les mains gantés, il sonne,

tambourine contre la lourde, demande s'il y a quelqu'un, insiste en brailant plus fort. Personne ne répond. Pourtant, son oreille capte de l'autre côté de la maison du bruit qu'il assimile rapidement à des cris. En contournant la bâtisse par le jardin, il s'avance vers ces cris qui se muent en couinements. Un cochon, peut-être? Il progresse le plus lentement possible, évitant de faire le moindre bruit. On ne sait jamais, les agriculteurs sont peut-être présents et nourrissent leurs animaux. Au fur et à mesure qu'il s'approche des couinements, il réalise qu'ils sonnent étrangement humains. Un enfant qui chouine probablement. Il entend aussi une voix masculine qui hurle quelque chose d'incompréhensible. S'il y a une chose qu'il déteste, ce sont les salauds qui s'en prennent injustement aux gamins. Ces gens-là le poussent à devenir violent. Plus il se dirige vers le bruit et plus il est convaincu qu'il s'agit d'un enfant qui pleure parce qu'on le tabasse. Une rage dévastatrice monte en lui. Il la sent se diffuser à l'intérieur de son corps, se propageant dans ses membres. Ses poings se ferment et s'ouvrent afin d'assouplir les articulations, sa glotte fait le yo-yo dans sa gorge.

Si quelqu'un frappe un gosse, il va se ramasser une avoinée qu'il n'est pas près d'oublier.

Quelle n'est pas ma surprise en apercevant un géant, à quatre pattes, vêtu d'un simple caleçon, qui chiale de douleur sous les coups de bâton administrés par un homme d'une soixantaine d'années! Derrière ce sadique se trouve une femme du même âge, contemplant le spectacle, un large sourire accroché aux lèvres. Dans sa main droite, elle serre une cravache. Il reste plusieurs secondes à se demander ce qu'il va faire, ce qu'il doit faire. Il hésite à profiter de la situation pour explorer rapidement l'intérieur de la ferme et le tirer avec des bibelots de valeur, voire même avec un peu de fric. Mais le gaillard à terre se met alors à geindre et ses sanglots accompagnés d'un affreux hoquet lui fendent le cœur et l'âme.

Huit

En choisissant quelques affaires typiques que illustrent les remarquables qualités mentales de son ami *Gerald Mary* a autant que possible accordé la préseance à celles qui, moins sensationnelles peut-être offriraient à ses talents le meilleur champ de manoeuvres. Il est toutefois malheureusement impossible de séparer tout à fait le sensationnel du *criminel*, et le chroniqueur se débat dans un dilème: ou sacrifier des détails esentiels et donner ainsi du problème une présentation inexacte ou bien se servir de la matière que le hasard, et non un choix, lui fournit. Une chaîne d'événements étranges et particulièrement terribles.

C'était une journée de aout ; il régnait une chaleur torride. Le banlieuse parisienne ressemblait une fournaise ; la réverbération du soleil sur les brique jaunes de la maison d'en face était pénible pour l'oeil. *Mary* avait la peine à croire que s'était

les mêmes murs qui surgissaient si lugubrement des brouillardes de l'hiver. Les stores étaient à demi tirés. Albert était roulé en boule sur le canapé. Il lisait et relisait une lettre qui lui avait apporté le courrier du matin. Quant à lui, l' avait entraîné à mieux supporter la chaleur que le froid et une température de 33° ne le pouvait nullement. Mais le journal du matin n'avait aucune nouvelle intéressante. Un compte en *banque* réduit à *zéro* l'avait obligé à retarder ses vacances. Il vivait de petits larcins, fréquentait les bars *gays* mais n'assumait toujours pas son *homosexualité* sa vie entre *cocaïne*, *back room* et travail. Leur rencontre avec *Mary* été pure coïncidence. *Mary* vivait de la *prostitution* de ses prestations de danseuse, dans une *boîte de nuit* à *Pigalle*.

Elle avait passé de longues heures à se préparer, n'arrivant pas à se décider sur la tenue adéquate, l'esprit perturbé par ses aventures de la veille. Elle s'était finalement décidée pour une jupe noire à volant, courte et ample, façon tutu, descendant en corolle jusqu' au milieu des cuisses.

Elle avait pensé que ce serait plus facile pour courir et utiliser ses jambes en cas de combat au corps à corps. C'est aussi la raison pour laquelle elle avait opté pour de petites bottines aux talons raisonnables qu'elle portait sur des bas *nylons noirs*, décorés d'un imprimé d'inspiration tribale. Un bustier de velours noir lui aussi, lacé sur le devant et décoré de dentelle *violette*, offrait une élégante corbeille à ses deux fruits juteux. Ses cheveux sombres, coupés au carré, s'arrêtaient juste au-dessus de ses épaules et encadraient son visage artificiellement pâle, au centre duquel ressortaient des yeux verts soulignés au crayon noir et une bouche aux lèvres carmin. Elle était explosivement sexy, comme un personnage de manga, avec un côté enfantin et en même temps vénéneux qui lui donnait une allure terriblement *sensuelle*. Fragile et *dangereuse* à la fois, parfaite pour le type de soirée auquel elle devait se rendre.

Les deux *whiskys* qu'elle avait avalés d'une traite avant d'entrer en scène n'étaient pas tout à

fait parvenus à faire disparaître la boule d'angoisse qui lui tordait le ventre, mais ils avaient malgré tout réussi à lui donner le courage nécessaire pour affronter cette épreuve, à des années lumières des missions qu'elle imaginait. Et c'est ainsi qu'elle se retrouvait ce soir-là, avec trois autres danseuses, sur l'un des podiums du *Mambo*, accrochée à sa barre métallique, cambrant les reins et offrant le spectacle de ses *fesses* rondes et musclées aux clients assis quelques mètres en contrebas. Tandis qu'elle ondulait *sensuellement* au rythme de la musique, elle ressentait un plaisir aussi surprenant que délicieux venir lui chatouiller la *chatte*, sentant le regard de ces inconnus qui la mataient dans la pénombre et fantasmaient sur ses chairs dénudées. Son plaisir s'était fait plus intense lorsqu'elle avait repéré un client solitaire assis dans le fond du local. Malgré la perruque blonde et la fausse moustache, elle avait immédiatement reconnu le commissaire *Jacques Delayé*, qui la regardait fixement, ne perdant pas une miette de *l'exhibition* à laquelle se livrait sa jolie collaboratrice. Les yeux fermés, les jambes écartées, elle faisait glisser son dos le long de

la barre métallique, la main glissée sous le mince triangle de satin dissimulant sa *chatte* . Sa langue courait sensuellement sur ses lèvres tandis qu'elle balançait son bassin au rythme de la musique et des caresses humides de ses doigts. C'était pour lui qu'elle dansait, pour lui faire comprendre qu'elle n'avait pas besoin d'un chaperon et que si, comme tous les autres clients, il pouvait mater ses formes envoûtantes, son corps n'appartenait qu'à elle. Un sentiment étrange, mélange de colère, de honte et de *désir* , lui avait enflammé le corps et l'esprit, lorsque ses yeux avaient rencontré ceux de son supérieur. Mary n'avait pas eu le choix. *Mary* enlaçait la barre d'acier comme s'il s'agissait du plus excitant des *amants* . À moitié nue, vêtue d'un minuscule string noir assorti aux pompons noirs s'agitant au bout de ses tétons, elle ondulait *sensuellement* au rythme d'un air de musique soul. Ses longues jambes s'enroulaient autour de la *tige* métallique contre laquelle elle frottait *sensuellement* sa *chatte* . Une vraie pro, cela ne faisait aucun doute. Un tourbillon de pensées traversait son esprit tandis qu'elle revenait dans le bar sous les regards

et les commentaires admiratifs des hommes qu'elle croisait sur son passage. Tout allait trop vite. Elle se revoyait vingt-quatre heures plus tôt, acceptant sa mission, sans réfléchir à ce qu'elle impliquait. Et c'est donc avec un sourire de ravissante idiote qu'elle s'était avancée vers sa cible.

- *Excitant, n'est-ce pas?*

- *Assieds-toi ma jolie.*

- *Je dois te laisser un instant. Je te retrouve tout à l'heure, c'est promis. Je vais d'abord me rhabiller. Dites-lui que je le rejoins dans cinq minutes.*

- *Je ne vais rien lui dire du tout ! Tu y vas tout de suite. Après tout, tu n'as rien à cacher pas vrai ? J' aime mieux ça. Je voulais vous féliciter pour l'excellent boulot que vous avez fait ce soir. Et aussi... Pour l'excellente soirée que vous m'avez fait passer.*

Il avait un délicieux accent latino et un charme indéniable, il lui fallait en convenir. Un côté Andy

Garcia auquel, en d'autres circonstances, elle n'aurait probablement pas été insensible. Elle était à la fois furieuse et incroyablement excitée. Après tout, elle s'était plutôt bien débrouillée, en obtenant déjà l'occasion de pénétrer dans la tanière du serpent. En plus, elle y avait pris un plaisir intense et jusqu'ici inconnu, que ce soit en s'exhibant sur la scène ou en offrant son corps aux caresses du dangereux *policier*.

Albert est présent cette nuit. Il est là, il est là criait *Mary*. « Je peux partir? » « Non, toi tu reste là ». Pour eux, la beauté des femmes était inversement proportionnelle à leur intelligence. Il comprenne que ce n'était pas le moment de la contrarier. Il l'avait regardée en souriant. Son regard bleu acier ancré dans les yeux vert émeraude de la jeune femme, il lui avait expliqué la mission qu'il souhaitait lui confier. La pointe d'ironie et de provocation dans la question de son chef n'avait pas échappé à la jeune femme. Patron de boîtes de *striptease* pour le côté pile, proxénète,

trafiquant de drogue et malfrat particulièrement dangereux pour le côté face.

- Mary, te voilà enfin!

- Viens ma belle, je vais te faire faire le tour.

- Vous voulez que j'aie risquer ma peau en jouant à la stripteaseuse.

- J'ai besoin de vous, Mary.

- Ok, ça marche, s'était-elle entendue dire comme dans un rêve.

Sa voix était à la fois sensuelle et glaciale, ne laissant aucun doute sur le sérieux de sa menace. Et, même s' il n' était pas trop futé. Si elle ne voulait pas que sa première mission se termine avant même d'avoir commencé, elle n'avait pas le choix. Il vu ses mensurations et son visage mi-ange mi-démon, l' audition n'aurait dû être qu'une formalité.

- L'obstacle entre nous est la morte de Julie.

- Tu persistes à me soupçonner ?

- Tant que la police n'aura pas démasqué leur meurtrier, tu sera suspecte à mes yeux.

- Mais pourquoi veux-tu qu la police découvre un quelconque meurtrier puisqu'il n'y a pas eu de meurtre ? Il ne s'agit là que dans triste accident de travail. Mais, enfin se tu me hais tant, pourquoi ne pas séparer ?

- J'ai mes raisons. Me menacerais-tu, par hasard ?

- Non. J'aimerais pouvoir le faire, mais la rage qui me fait écumer n'est rien devant celle, mille fois plus fort et mille fois plus incompréhensible que je met à t'aimer.

- Ce que je sais c'est que je suis une femme libre. Mon pauvre Gilbert ! C'est toi que te couvres de ridicule.

- Tes menaces ne m'impressionnent guère. Ne me pousse pas à bout. Le destin peut être changé.

Neuf

Il est onze heures et demie, ce jeudi 2 novembre, et les artères commerçantes du dix-septième arrondissement sont quasi désertes dans le frais matin *parisien*. En cette période de vacances scolaires, nombre de propriétaires, gérants et tenanciers sont partis quelques jours au soleil ou dans leur famille pour la *Toussaint*.

À l'entrée de la rue *Lemercier*, il avise enfin une échoppe, coincée entre une agence de conseil en *architecture* et un porche en plein courant d'air. Une porte d'un brun délavé, munie d'un *bec-de-cane* qu'il abaisse d'une main reconnaissante. C'est tout l'univers de monsieur *Fred Fabrile*, capiculateur, comme l'annonce avec fierté un diplôme accroché au-dessus des miroirs. Pantalon gris, discrète chemise rayée, chaussures en nubuck, le cheveu gris un peu clairsemé, bras levés, le bassin incliné vers l'arrière, un homme fluet avec une barbe de plusieurs jours, s'affaire autour du fauteuil central

où se trouve assis le client du moment, un habitué, si l' en juge par la conversation:

- *Alors, monsieur Abert, ça va comme ça ou j'en enlève encore un peu?*

- *Non, non, c'est très bien ainsi.*

- *Bon, je vais finir l' autre côté quand même.*

L'homme connaît son affaire, *Capilliculteur* certes, mais confident et amuser aussi.

- *C' est gentil, merci.*

Il avait une drôle d'impression, pourtant. Après chaque phase de son travail, il nettoie le formica de l'abattant fermé du lavabo, ordonne peignes, brosses et ciseaux. Les gestes semblent mécaniques, comme s'il pensait à autre chose. Il revient à la tête de son client, bombe de laque en main et s'apprête à vaporiser, quand celui-ci l'arrête:

- *Non, non merci, j' ai horreur de ça.*

- *Excusez-moi, j'ai oublié de vous demander.*

- Je vous en prie, vous êtes tout excusé, surtout en ces circonstances.

- C'est gentil, merci.

Les deux dernières phrases éveillent ma curiosité. Depuis mon arrivée, il subodore bien quelque chose de pas ordinaire, mais quoi? Je lève le nez de ma revue pour prêter davantage attention aux propos échangés. Trop tard: la coupe du client est terminée. *Monsieur Fred Fabrile* lui montre sa nuque dans la glace, le débarrasse du tablier qu'il secoue, donne un coup de brosse à habits sur les épaules et le col de la chemise. Lui tend son vêtement. Encaisse.

- À bientôt, monsieur, bonjour à votre dame.

Armelle, la femme du *Capilliculteur* retourne régulièrement dans la boutique où elle a acheté la fameuse robe et ses petites sœurs. Le magasin est tenu par une femme mûre, aidée par une jeune un peu excentrique, tout ce qu'il faut pour attirer une clientèle variée à partir du moment où on aime les

choses élégantes, robes et lingerie, du plus sage au plus osé. Les femmes la connaissent. Il y a quelques mois, elles se sont étonnées qu'Armelle leur achète la même robe en plusieurs exemplaires. Alors leur cliente, souhaitant rester discrète, leur avait confié que son mari adore la forme et la couleur. Pas plus! Pas moins! Ils avaient une vie *sexuelle* qu'il dirait normale. Bien sûr, pas de celles que l'on peut lire ici. Non, plutôt sage. Il regrette quelquefois que sa femme ne soit pas plus *audacieuse*.

- Eh oui, l'effet de cette robe est véridique. Eh oui, son mari s'est senti devenir un jeune amant plein de fougue. Eh oui, à cause du quiproquo, il a failli mourir dit Gerald au la voir. Elle lui sourit.

Cela fait un drôle d'effet de voir sa femme se préparer pour un rendez-vous galant, même si c'est vous qui l'organisez. En plus, sa femme en fait un max. La veille, elle va chez le coiffeur, la manucure et l'esthéticienne. Sa première vengeance, c'est de me demander de payer les soins. La seconde, c'est de se pavaner devant moi, toute en beauté, avec le minou qui comme par hasard croise mon regard. Le

mari rêve d'être *cocu concentrant*. Il pensait que la vision de sa femme dans les bras d'un autre homme serait pour lui une expérience sensitive de grande intensité. Loin de partager ses pensées parfois décalées, souvent coquines, sa femme restait du côté lumineux de la force. Au contraire, l'obscurité et sa cohorte d'interdits l'attiraient chaque jour davantage. Le rendez-vous honoré, j'avais organisé un *week-end* de détente et de découverte qui nous permettrait, sans aucun doute, de pimenter leur quotidien.

Elle ne se gêne pas pour se vanter les nouvelles crèmes et pommades intimes.

Vers *22 heures* elle avait pénétré dans le *club*. lumières tamisées, canapés et fauteuils cosy, piste de danse. À l'entrée du *Club* doté de la plus belle vue de la ville, il regarda à l'intérieur et perçut le genre d'atmosphère dont il raffolait tant. Des gens d'affaires qui festoyaient comme si c'était leur dernière nuit sur Terre dans cette ambiance chic et feutrée. Sous l'éclairage tamisé, il vit plusieurs belles femmes, généralement une coupe de champagne à la main, qui échangeaient avec des hommes qui avaient visiblement oubliés pour la plupart qu'ils

avaient femmes et enfants. Lorsqu'il fit son entrée, les conversations baissèrent en volume et les regards se tournèrent vers lui. Le majordome se dirigea vers lui d'un pas assuré.

- Monsieur, bien content de vous voir. Votre invité vous attend.

- Je vous demande pardon ?

- Oui. Vous n'avez qu'à me suivre.

Il le suivit alors et en contournant le bar pour emprunter un petit passage, il échangea des regards avec plusieurs femmes qu'il aurait bien aimé pouvoir inviter pour un verre. Il se demanda qui était son invité, et surtout ce que cette personne lui voulait. Ils passèrent devant trois salons privés, et c'est dans le quatrième qu'il pénétra après que l'employé lui eût ouvert la porte. Un homme, qu'il connaissait, venait visiblement de finir de manger. Il lui indiqua la seule chaise libre autour de la table et il y prit place; au même moment, il entendit la porte se refermer. Il reconnut son interlocuteur en pénétrant dans la pièce.

- Puis-je vous offrir quelque chose à boire? Un scotch?

- Volontiers.

L'homme prit la carafe devant lui et en versa un grand verre qu'il lui tendit. La première gorgée lui fit le plus grand bien, et lorsqu'il vit son interlocuteur s'allumer une cigarette, il en profita pour faire de même.

- Savez-vous qui je suis?

- Oui.

- Puis-je vous demander d'élaborer un peu ?

- Vous êtes Gerald. Client de mon mari. Bien. Vous êtes un homme qui n'aime pas perdre son temps, selon ce que j'ai entendu, et je suis assez similaire à vous sur ce point. Allons donc au fait.

- D'accord.

- Le serveur black est beau. Cela vous choque?

- Non. Il est un mec bien monté. Il avait eu baisé ma femme une fois. Et lui permettra de faire ce que vous désirez toujours voulu faire: changer les choses.

- J' imagine...

Les complicités, les fous-rires... Elle avait l'air tellement sûre d'elle qu'il a accepté. Il semblerait que cela marche très bien. Les bulles aidant, la conversation dérapa sur les *désirs* et les envies de chacun. Durant les « aveux » de son mari, les regards du serveur black devenaient de plus en plus appuyés; elle pouvait sentir la brûlure de ses yeux sur tout son corps.

De son côté, elle avait posé une main sur la bosse de son pantalon, qui lui prouvait tout l'intérêt qu'il portait à la mise en scène. *Armelle* se mit à genoux entre ses jambes et défit sa fermeture Éclair. Lui, à quelques minutes et, allait se faire sucer.

- Elle est exceptionnelle; tu as beaucoup de chance! Dit Gerald.

Il saurait qu'il adore reluquer les sexes d'hommes, que ce soit dans les films pornos, les sites où les mecs montrent leur queue pour la comparer, ou encore même ceux qui urinent avec leur engin dehors. Pas manqué, car quand elle vit son engin, elle fut hypnotisée par sa longueur, qui était au minimum de 25 cm au repos. Ce qui lui choqua le plus, c'était le diamètre de cette vraie bite de cheval, pourtant au repos. Tout le monde sait que les Blacks sont bien membrés. Pour être sincère, ça lui donnait des envies pas très saines. Sa queue fut vite entre les mains d'elle, et lorsqu'elle la mit en bouche, il poussa un grand soupir d'aise. Il eut quand même la présence d'esprit de défaire sa ceinture et de baisser un peu son pantalon. Lorsqu' il fut sur le point de jouir, elle le sortit de sa bouche et continua à le masturber, d'une main plus qu'habile.

- Tu as un homme doué.

- Merci de nous l' avoir prêté.

- *Mon plaisir.*

Du coin de l'œil, il vit *Armelle* qui chevauchait maintenant l'homme, le faisant aller venir dans son fondement pendant que celui-ci lui tenait les hanches, tout à son *plaisir*. Cela avait quelque chose de simplement surnaturel de voir cet homme non pas aux actualités télévisées, mais en train de *sodomiser* une splendide femme qui aurait pu, de surcroît, plus une être une femme mariée. Elle apparaît dans l'encadrement de la porte légèrement décoiffée, son corsage dégrafé et sa robe ultra-courte moulant délicieusement ses *fesses*. Elle est menue, ses cheveux mi-longs châtain clair ont fait place à une coupe mettant plus en valeur ses cheveux. Elle a la trentaine, des petits seins fermes et pointus en forme de poires, un petit ventre naissant. Ce n'est qu'en recrachant que je vis la grande quantité de *sperme* qui était sortie de ses deux grosses boules bien fermes.

Dez

Lá, dans la rue, une folie s' était emparée de gens, qui disaient tous, d'un bel ensemble : « chaise verte ». *Gerald* sentit l'hostilité monter en lui, s'empara d'un sac plastique qu gisait là, sur un banc, le tritura pour se distraire. Il était seul... *Mary*, elle a disparue... Les journées s'écoulèrent, fort longues et au cours de la deuxième partie de la nuit à son arrivé dans son immeuble qui le laisse déconfit. Il écoute ça :

- Tu vois, lorsque je te dis que tu fais rêver les hommes.

- Tu es un pervers!

- Mais ton mari est là. Vous n'avez pas de chambre? Dit *Gerald*, étonné de sa présence.

- Non. Mon épouse veut de faie la sexe avec un inconnu devant moi à l'air, en public.

- C'est un mari voyeur, c'est ça ?

- - *Un marié cocu contentant, s' il te plaît, sois raisonnable... Viens plutôt t'occuper de moi, dit la femme.*

Une poussée d'adrénaline traverse son estomac. Tout de suite, la situation le plut; le climat était bien plus érotique. Le spectacle était superbe. Elle est belle. Nue sous sa robe. Et sans attendre, elle s'abandonna pour aller les dévêtir. Il lui fit un haussement de cils révélateur, ce qui amena l'homme à regarder ailleurs, tout en laissant son esprit libre d'imaginer ce que bon lui semblait. Il fait glisser les bretelles le long de ses épaules, dégageant ses jolis seins fermes aux pointes dures. La robe glisse le long de ses hanches jusqu'au sol. Après un dernier regard vers *Gerald*, elle s'approche et attrapa sa queue dans sa petite main et auscultait la protubérance. Elle attire *Gerald* pour qu'il vienne l'embrasser. Ses bouches se collent, ses langues se mêlent l'une à l'autre. Non, quelque chose de plus actuel, marque d'une époque où le sexe est un plaisir comme un autre. Bien sûr, il y a eu des sourires, mais surtout une main égarée sur ses cuisses alors que l'autre guidait la sienne sur la

bosse masculine que le pantalon bridait mais que Valerie a sentie prête à jaillir. Le clima était menaçant. Il se sentait prisonnier de la situation, et il se laisse guider. Alors, que le spectacle n'est pas fini, qu'elle veut se faire défoncer devant son *cocu de mari*, qu'il regarde bien, qu'il aime goûter le sperme sur sa femme. L' époux tout en continuant de se masturber, les regardait. Elle voit son excitation et *bizarrement* ses insultes l'excitent encore plus.

- *Tu es content, mon chéri? Ta femme se fait prendre... Viens me mettre sa queue dans la chatte, petit chien. Elle est trop grosse, j' ai besoin d'aide dit elle à Gerald devant son mari.*

- *Merde, j'aime ça. Ce qui n' était au départ que la réponse aux envies de ma femme se révèle être des plus jouissif.*

Sans discuter, le mari s'approche et prends la *queue de Gerald* qu'était déjà dressé dans la main. Il la sens palpiter sous les doigts. Je la place à l'orée du sexe de sa femme. Elle s'arrête lui disant qu'elle va avoir mal qu' il faut lubrifier la *queue*. Il reste

interdit. Elle se prend alors par les cheveux, baisse la tête vers la queue de Gerald. Une femme que savait tout faire.

- *Putain, connard! Tu veux que je te fasse un dessin? Crache sur sa queue et suce-la pour qu'elle soit bien humide !*

Le mari ne sait pas pourquoi mais il s'exécute, il crache sur la queue et la prends en bouche. Elle sent le sperme et bizarrement il trouve la sensation agréable. Il la prends à fond dans sa bouche, le branlant en même temps. Sa femme le mate en se moquant de lui.

- *Tu vois, petit chien, tu aimes la bite, tu n' es qu' une petite pute...*

Enfin elle me claque le haut de la tête pour qu'il arrête et qu'il lui mette la queue de Gerald dans le sexe. L' époux voit ce sexe distendre sa femme, il est hypnotisé. Il caresse les couilles de Gerald en même temps. La femme gueule et

accélère ses mouvements de reins. Ses *seins* ballottaient sous les coups de *butoir* mais son corps semblait découvrir de nouvelles sensations. Ils ralentirent progressivement leur rythme puis se désolidarisèrent.

- Ah ! C' est bon, mon chéri, c'est chaud... Je te sens bien ; gicle à fond, vas-y! Oh, ouiiii!

Sans un regard. Il sent qu'elle va *jouir*. Ils *jouissent* bruyamment. Le mari voit le *sex*e de *Gerald* se gonfler et décharger dans sa femme. Elle s'écroule sur lui et reste une minute sans bouger, sans parler. Le *sex*e d'elle qui jouissait enserrait plus fort sa colonne de chair qui continuait à déverser toute sa semence à grandes giclées. *Valerie* semblait ravie de se faire remplir de *sperme*. En effet, elle sentait que le *sperme* coulait le long de son *sex*e. Puis elle glisse quelques mots à l'oreille de *Gerald* qui acquiesce. Sa bite quitta sa chaude prison. Elle vit alors de longs filets gluants de jute et de mouille mêlés tomber de ses lèvres vaginales sur son *sex*e encore très bien gonflé et sur son ventre frissonnant de *plaisir*. Elle lui regarde et dit en souriant que

maintenant, le petit chien va devoir tout nettoyer. Je reste interdit. Elle se soulève tout doucement de la *bite* de lui. Des filaments de *sperme* coulent de sa *chatte*. Elle se couche à côté de *Gerald*, écarte les jambes.

- Viens nettoyer, petit chien, viens mon cocu lécher le foutre d' un autre.

Elle l' humilie clairement et il aime ça! Il se met entre ses jambes et voit le sperme couler de sa *chatte*, ça sent fort. L' époux colle la bouche sur le *sexe* de sa femme. Il lèche ce sperme. Il commence doucement, un peu dégoûté. Énervée sa femme lui colle carrément la tête sur son *sexe*.

- Lèche, connard!

Finalelement devant les insultes de la femme, il 'y mets toute son excitation, lui écarte les lèvres pour aller glisser sa langue bien au fond de sa

chatte. Le mari vint boire cette liqueur à la fontaine même. Il aspira, lécha tout ce qui sortait du *vagin* de son épouse puis, sans hésiter, Il nettoya tout, il avale tout. Il en profite même pour glisser sa langue dans son *cul*. Il avait l'impression d'être un animal!

Elle lui dit alors qu'il faut qu'il nettoie également *Gerald*. Celui-ci a sa *bite* qui pend mollement. Il le regarde en se marrant. Néanmoins, il le prends en bouche et l'aspire. Il reste du *sperme* sur sa *queue*. Le mari en profite pour le branler doucement. Sa femme se place derrière lui et lui met deux doigts dans le *cul* sans le prévenir. Il crie de douleur! Il n'a jamais subi cela. Elle lui dit qu'il est un pédé et qu'il faut que *Gerald* en prenne dans son cul comme une *chienne*. Elle l'attrape la bite et le branle en même temps. L'époux se trouve suçant un *mec*, avec deux doigts dans le *cul* et sa femme le branlant. Il geint comme une *chienne*, elle lui dit qu'il est son objet, qu'il est à ses ordres. Il décharge très vite en gueulant. Dès qu'il avait *joui*, *Valerie* se met une claque sur le *cul*. Elle et lui sont toujours en pleine action et, selon son humeur, Elle le voit sucer cet homme, ou bien se baiser sur lui, pire encore se son mari faire *sodomiser* en poussant ses petits cris

qu'elle aime tant écouter. *Gerald* ne comprend pas comment ils en sont arrivés là. Mais lui aussi il avait adoré. Les deux sont *baisés* par *Gerald*.

Valerie semble heureuse d'avoir franchi le pas, heureuse de s'être laissée aller. Mais elle semble aussi gênée à l'idée de s'ouvrir sur ses sensations, ses émotions, sur ce qu'elle a réellement fait avec *Gerald*, cette nuit-là. La semaine suivante, il n'a pu m'empêcher d'envoyer quelques *SMS* salaces à *Valerie*. Elle lui répondait, moins coincée à l'écrit qu'elle ne le fut à l'oral. Le mari :

- *Tu penses à Gerald ?*
- *Pas forcément, non, mais tu m'en parles alors j'y pense.*
- *Menteuse!*
- *T'as bon. J'arrive même pas à bosser...*
- *Et tu penses à quoi ?*
- *À ton avis?*
- *À sa queue?*
- *T'as encore bon. Je le sens encore en moi.*
- *À ce point ? Tu mouilles ?*
- *Héhéhé, moui.*
- *Appelle-le !*

- Je ne peux pas
- Ce soir ?
- Je sais pas. Ce soir c'est compliqué.
- Non, c' est pas compliqué. Va direct chez lui.
- Ouiiiiii. Merci, mon amour.

Elle avait envie de lui. Décidément, l'époux bande plus souvent depuis que *Valerie* se fait baiser ailleurs. Pas le temps de gamberger sur le pourquoi du comment mais ça l' excitait terriblement. Le problème, c'était qu'elle s'avoue qu'elle était amoureuse de *Gerald*. Mais la réalité est bien différente. En réalité, l'époux n'a pas de maîtresse. Il a construit ce stratagème pour mettre du piment dans leur vie sexuelle en déclin. Et surtout, *candauliste* dans l'âme, il n' était pas seul dans la chambre assez éclairée après qu' *Agnès* soit cagoulée, et pouvoir regarder son épouse se faire prendre par un quasi-inconnu. Lui aussi se sent coupable. Le mari comprend enfin qu' il a laissé partir la femme de sa vie.

De nouveau chez lui, *Gerald* dut subir la voix de son immeuble et passa une soirée maussade à regarder la télévision sans le son. *Gerald* était une fois un jeune homme à la recherche de son destin. Sa vie était insipide et monotone, il lui fallait un but. Son avenir étant obscure, il souhaitait découvrir une lumière pouvant éclaircir son futur. Les idées se mélangent inlassablement dans sa tête. Mais, aucune de correcte. Le jour suivants, il ne quitta pas son domicile. Il avait délibérément choisi cette vie carcérale. Détaché de tout, y compris de ses propres émotions, il avait mené une étude sur sa psyché sans éprouver de transgression, se guettant. « *La femme c'est le mal depuis que le monde est monde!* »

Onze

Cette femme était fascinante de beauté et de contradictions: elle était mesurée, rationnelle et réfléchie dans ses comportements de tous les jours, mais elle aimait également le déraisonnable: tout ce qui brillait luxueusement en parfaite démesure. *Valerie* était jeune et le feu qui ardaient dans son cœur amoureux désespérait de trouver à qui vouer sa flamme. Les remords passent pourtant très vite lorsqu'ils sont embarrassants et je ne songeais plus à cesser de l'embêter le lendemain.

Il était à la terrasse d'un *café parisien*. Coupure midi oblige, lors de sa visite d'un amis à *Paris*. Il s'en souvient de cette journée. C'était au printemps. Assis, esseulé, je contemplais les allées et venues des personnes qui passaient devant lui en absorbant tranquillement son café. Ce moment-là a été l'occasion pour lui de rêvasser. Et surtout, de faire le point dans sa tête, dans sa vie. *Gerald* ne se

souvent plus de son enterrement... Pourtant, il se rappelle avec une précision déconcertante la dernière fois qu'il l'a vu vivant. Tony avait un air légèrement embarrassé, comme un petit chien découvert en volant du pain. Sauf qu'en fait, il avait dérobé le téléphone mobile d'une personne du bureau. Ironique, il venait lui parler de ses problèmes avec sa famille, toujours liés à la kleptomanie. Une nouvelle fois, ses parents voulaient le chasser de la maison. Tony toujours se répétait « Mais je n'y peux rien, je vous assure, je me jure à chaque fois que je ne leur volerais rien, mais c'est plus fort que moi... ». Il avait des larmes aux yeux, souriant nerveusement. *Gerald* lui a dit qu'il savait bien qu'il pourrait retourner au foyer quand il en aurait besoin, mais qu'il y avait pas mal à travailler psychologiquement. Le discours habituel, peut être avec plus de gentillesse, car il sentait envers lui une sympathie réelle.

Tony avait une fameuse d'étrangleur... Il l'a montré le geste, avec douceur, mais, il avait compris qu'avec un moindre effort, ce petit gars de 50 kilos pourrait étrangler quiconque. Il commençait par un léger saut, la corde en avant,

et retombait avec un genou planté juste au milieu de la colonne vertébrale recourbée à la force en arrière, dans une position aussi douloureuse qu'immobilisante l'a-t-il dit, si on le fait pour du vrai. Il n'en a pas douté une seconde vu la sensation de son genou contre les vertèbres et le parfait angle que son autre jambe faisait par terre, équerre mortelle d'équilibre. L'angle lui-même stabilisait l'attaquant, rendant la proie complètement vulnérable. Un mouvement de la victime risquait de lui briser le dos. *Mary*, l'a dit qu'en fait, les *étrangleurs* n'avaient pas l'intention de *tuer*, quand cella arrivait, c' était en fait un accident de quelqu'un de trop précipité d'un petit nouveau qui ne connaissait pas encore l' art. Le but était simple, laisser la victime inconsciente le temps de tout lui *voler*. Le signal pour fuir était la réaction physique du retour à la conscience: des convulsions nerveuses qui avertissent de l' arrivée d' oxygène au cerveau. Les mouvements de plus en plus saccadés précédant le réveil donnaient l' alerte de fuite. *Tony* admettait que des fois, c'est vrai, ils y allaient un peu trop fort, ou bien trop longtemps, et la victime mourrait simplement *asphyxiés* « *mais ça, c'est les*

mauvais étrangleurs, ceux qui ne savent pas bien faire. »

Plusieurs fois, après sa mort, *Gerald* a cru le voir. Chaque fois il a senti la même déception en reconnaissant l'évidence, une vague ressemblance de traits, un sourire timide... Il savait se faire aimer le petit gars, à la vie de *délinquant* expert, mais au si bon cœur.

Gilbert était un sentimental. Il tombait amoureux à la folie. Il a d'abord aimé *Julie*, puis *Valerie*... Ils ne restaient dans la tente que deux trop *drogués, libertins* pour se réveiller. *Valerie* apparut enfin, magnifique dans cette robe bretelle s'arrêtant cinq centimètres au-dessus des genoux. Les bretelles se croisaient dans le dos et offraient un joli mi-dos nu ainsi qu'un décolleté mettant harmonieusement sa poitrine en valeur.

Au moment précis de leur rencontre dans l'entrée de ce restaurant luxueux, ils étaient comme deux adolescents qui se voient et s'aiment pour la première fois. Là, tout d'un coup, le *chauffeur*, euh....., le serveur du café *parisien* dans lequel il était attablé, l'a pris le bras et l'a bousculé pour se réveiller. *Gerald* a regardé les aiguilles de sa

montre. Elles indiquaient **14H00!** Il faut vivre ses rêves et non rêver sa vie. Ce jour-là, **Valerie** portait sa petite robe blanche avec le liseré à imprimés sur le bas et tes sandales plates avec une petite fleur dessus. Elle avait également joliment verni tes ongles couleur aubergine.

- Bon je crois que cette tenue te plaît particulièrement.

- Vous êtes tellement belle, et **sexy**... Vous êtes toujours bien maquillée, habillée avec goût, avec ces accessoires qui vous donnent une classe folle. Où avez-vous trouvé ces bracelets, ce collier et ces boucles d'oreille ? J'aimerais tant vous ressembler.

- Oh chic ! Merci, mon amour.

- J'ai envie de vous, terriblement envie de vous! Mais je suis bi. Bien sûr, j'aime les hommes, surtout s'ils sont vicieux, et...

- J'en sais... nous avons un peu les mêmes envies... Je nous sens tellement complices! Dit Valerie. Je t'aime même aussi...

Quelques couples sont déjà installés, sirotant un cocktail ou du champagne. Les hommes sont tous en costume-cravate. Une musique lancinante de lounge, accompagnée de la voix suave d'une chanteuse, rend l'atmosphère électrique. Le lieu est maintenant plein. Le volume de la musique n'a pas changé, mais la voix de la chanteuse est de plus en plus suave. Bien que la décoration soit faite pour que les clients se sentent à l'aise, l'atmosphère est électrique: personne ne parle, mais chacun, chacune sait bien que quelque chose va se passer. Sa robe était remontée assez haut au-dessus des genoux. Elle lui dit qu'elle était gênée de se sentir nue sous sa robe et qu'elle avait l'impression que tout le monde le savait et en relevant la tête elle s'aperçut qu'une personne à la table en face de toi à droite regardait régulièrement ses jambes dévoilées. C'était un homme d'une trentaine d'années, les cheveux bruns, le visage assez carré, les yeux foncés. Ce n'était pas un top model mais il dégagait un charme certain. Elle se retournait discrètement et vit l'homme qui regardait avec insistance dans sa direction au niveau de la table. Il comprit tout de

suite qu' il était en train de se rincer l' œil. Alors, elle se leva pour aller aux toilettes.

Au retour, tu repris place sur la chaise et cette fois elle fit exprès de remonter sa robe à mi-cuisses et même un peu plus haut. *Valerie* jetas un regard derrière *Gerald*, en direction de l'homme qui joue au voyeur. Celui-ci la regarda dans les yeux et descendit lentement son regard sur ses cuisses parfaitement dévoilées. Puis il remonta son regard et lui sourit.

Valerie allais rajuster sa robe quand il lui dit de le faire et de profiter de ces instants *follement érotiques*. Rassurée que non seulement il acceptait cette situation mais qu'en plus il la souhaitait, elle laissa ses jambes baignées au soleil et aux caresses du regard de ce charmant inconnu. Alors, elle décroise largement tes jambes et laisse-le voir subrepticement qu'elle ne portes pas de *culotte*...

- *Cet endroit vous plaît-il, Valerie? Je vous trouve encore plus belle que d'habitude... N'auriez-vous pas envie d'en montrer plus?*

- *Euh... je ne sais pas... Il faut que... Mon Dieu, je suis folle de faire ça... Je suis devenue une*

dépravée, comme eux tous ! Je voudrais qu'il me lèche, ce salaud... »

Alors, désinhibée par l'alcool, encouragée par l'ambiance lubrique du lieu, de nouveau quelque chose craque en elle. Puis, comme l'a fait *Valerie*, elle s'allonge entièrement sur la table de verre et ouvre largement ses cuisses, offrant son intimité aux yeux de tous.

- *Elle est belle.*
- *Oui, elle est belle. Obscène et belle!*

Même venant d'un homme de cette corpulence, à l'allure quelque peu animale. Une sorte de gorille humain. Le *mec* l'observe, sans bouger, la queue à l'air. Les secondes s'écoulent. Ouverte, impudique, aux yeux de tous, Nicole est dans un état d'excitation à la limite du délire. « *Les salauds, les salauds... Ils voudraient tous me baiser... Baiser la salope !* » Sous la pression des regards, elle a la sensation que sa chatte dégouline; le liquide s'écoule, humidifiant la raie des fesses. Enfin il se courbe, agrippe les cuisses gainées de nylon, colle sa bouche

sur la *fente* aux lèvres boursouflées et gorgées de mouille. *Valerie* gémit, caresse les cheveux de l'homme qui la lèche. *Gerald* se penche vers elle et l'embrasse fougueusement.

- *C'est bon, Valerie? Il vous fait du bien?*

Puis elle se redresse, fixe le *mec*:

- *Et alors, elle ne te tente pas, ma chatte?*

- *J'ai trop envie de toi, je ne vais pas pouvoir me retenir !*

- *Viens! Ne t'inquiète pas; viens, emplis-moi! Donne-moi ton plaisir. Tu es énorme, mais je te veux tout dans mon ventre...*

- *Tu l'auras voulu ! Regarde comme je suis dur et gros pour toi.*

- *Oui ! Je veux jouir fort, reprends-moi, vite !*

- *Tourne-toi.*

Elle dégouline! Vient la bouffer!

Elle avait serré les deux mains autour de ce *sexe* hors normes. Il était raide comme du bois, chaud, doux, il vibrait entre ses doigts. Ce géant velu, musclé et fort comme un Turc était à ma merci. Mais que c' est bon, cette *queue* ; que c'est bon de se pénétrer comme ça sans vergogne. Mes sens sont en éveil. Elle le branle entre ses cuisses. Elle va prendre son *gland*, seulement son *gland*, dans sa *vulve*. Elle réclame. Elle l' envoie un merci pour cette petite incursion. Elle le laisse entrer son *gland* et elle arrête. Il a dû croire que je voulais sa *queue* bien au fond. C' était pas prévu qu'il...

- *Oh putain, que c'est... Bon!*

Il la *baise*, ce salaud ! Il la *baise* comme une *chienne*, lui tire les cheveux, lui claque les *fesses*. Elle aime ça. Il me fait du bien. Elle est bonne, sa *queue*... *Gerald* se relève et attrape alors son *sexe* dans sa main gauche. Il le branle un peu et le

porte à sa bouche. Et pourtant *Gerald* avait adoré cela. Sentir son *sexe* dans sa bouche qui se mélange avec la mouille de sa femme, *quel délice* ! Le *mec* commence alors à caresser ses *fesses* d'une de ses mains et les *seins* de sa femme d'une autre.

- *C' est qu'il aime ça, mon petit pédé... Oh oui, tu aimes te faire mettre. Attends, reste comme ça, je vais te faire un cadeau.*

Gerald continue à le sucer; un délice lorsqu' il lui pénètre avec ça. Le *mec* écarte bien ses cuisses.

- *Vas-y, mec, encule-moi; t'en meurs d'envie, et moi aussi. Prends mon cul, remplis-moi.*

*C' est une colonne de chair qui lui visite. Il jouit une deuxième fois dans le cul de *Gerald*. La quantité de foutre est abondante, mais il aime ça et il veut tout, il veut le vider totalement. Avec un*

peu de chance, il va peut-être y avoir une suite à cette expérience.

Douze

Ça l' a même tout retourné le sens du *romantisme*. Elle le revois encore à ses côtés, sous son regard attendri: pour ne pas être dérangée par la lumière du jour, elle avait délicatement jeté un sein sur ses yeux, l' autre reposnt sur le bord du lit, près de ses *charentaises*. Et le détail le plus surprenant sur son corps artistique était le tatouage des voies fluviales de toute l' *Europe* sur ses jambes. Il faisait tout à la maison, pour lui être, agréable, pour qu' elle puisse faire tranquillement ses courses avec sa *carte de crédit* jusqu' à vider son compte.

- Je t'aime! J'en peux rien, mais c'est comme cela, je t'aime depuis le premier jour, Je ne sais rien y faire, un point c'est tout, déclara *Valerie*.

Elle était jolie, là, tout au fond de l'église avec son foulard rouge à pois blancs masquant discrètement de longs cheveux noirs et... gras. Alors elle avait choisi une petite jupe beige qui dévoilait ses jambes longs et parfaits et elle avait mis un petit chemisier blanc sans manches. En fait, *Valerie* était très *sexy* sans avoir l'air d'une *putain*. Elle dit à son amie qu'il fallait absolument que cet homme. D'abord il y a eu l'Apocalypse. Toute une série de révoltes populaires, de conflits armés, de guerres sanglantes... Autrement dit: la préhistoire. Puis un homme s'était levé, qui avait dénoncé les origines du mal qui rongait les hommes: la négligence de *Dieu*, la négligence du don de *Dieu* aux hommes et aux femmes: l'Amour, et enfin la négligence de l'outil que *Sa Grande Bonté Dieu* nous avait offert: un corps. La paix, l'opulence, la stabilité retrouvées, étaient l'œuvre

du Pape Angelo et de tous ses dignes successeurs, pour les siècles des siècles, Amen.

- Il a l'air sympathique, ce Monsieur. T'as pas peur que de flirter avec prêtre Édouard va rendre jaloux ton copain qui est resté au village?

- Il n'y aura pas de problèmes. Il est un mari cocu contentant...

- Mon Dieu... C'est comme tu veux...

Dans l'église déserte, sombre et fraîche, elle m'a entraîné vers le côté, où une sorte de petite chapelle permettait de faire face à l'autel qui trônait au milieu, avec quelques chaises et prie-Dieu. Là, elle s'agenouilla et le prêtre s'installait, à côté d'elle. Étant devenu athée, ou vaguement agnostique, elle n'avait pas de prière à faire, et dans son dialogue avec Dieu, elle n'était là que pour... Tenir la chandelle.

- Tu sais quoi? Je n'ai pas mis de culotte... Tu peux en profiter, tu sais...

- Arrête de parler comme ça ici, voyons, on est dans une église... Tu es vraiment perverse, toi! C'est ta faute, cochonne...

- Allez vas-y, j'en ai trop envie, tu peux vérifier, que j'en ai pas, de culotte, vas-y, s'il te plaît, allez...

Cet homme dégageait un tel *magnétisme* animal que dès qu'elle l'aperçut, elle sentit son *clitoris* se durcir. Jamais une telle réaction ne l'était arrivée aussi rapidement. C'est alors que j'ai eu deux autres orgasmes durant la nuit en *fantasmant* sur cet homme aux beaux yeux. Jamais ses *fantasmes érotiques* n'avaient été aussi hard. *Valerie* était tombé follement *excitée* du curé. Il glissait sa main par derrière sous la jupe et remontait le long de sa cuisse. Ses *fesses* étaient nues, et quand il arrivait à son entrejambe, les frisures de sa toison étaient déjà humides, et il commençait à lui caresser la *chatte*.

- Vas-y, mets-moi les doigts... Oui, là aussi, vas-y, s' il te plaît... Oh ouiii, oh mon Dieu...

- Tu es folle, pas ici, voyons. Allons chez moi.

Chaque fois qu'il la croisait, il n'avait d'yeux que pour son décolleté laissant entrevoir le sillon de ses *seins* blancs mouchetés de taches de rousseur. Il respirait son parfum, dont la seule odeur capiteuse lui donnait des démangeaisons dans la *braguette*. Comme souvent quand il regarde une femme qui lui donne des idées, il se posait la question: comment *jouissait-elle*, la charmante femme? Avec quelle sorte de *gémissements*, de halètements, de petits cris et de soupirs? Sa bouche un peu boudeuse et sa fine nuque dégagée par sa coiffure de garçonne auraient pu lui donner des airs de *Jean Seberg* en brune, pour ceux qui se rappellent de *À bout de souffle*, grand classique de *Godard*.

- J' ai croisé ton regard un dimanche à la messe. Alors j' ai demandé à te voir à confesse, car mon cœur a bondi: j' étais de toi éprise. J' ai voulu que tu sois sous mon unique empreinte.

*- Mais comment refuser à une femme si belle?
Peut-on rester de glace et au désir rebelle?*

*Alors, elle le suivit dans sa chambre à
coucher, où il déclara sur un ton calme:*

*- Ne t'inquiète pas de ce que vais faire; il
faut que tu te sentes comme chez toi.*

- Très bien, Monseigneur.

*- Votre libertinage d'une façon complète
Afin que je rende le péché obsolète.*

*Il posa sa main sur ses cuisses et lui dit
doucement à l'oreille qu'elle était très belle, puis il
l'allongea tranquillement sur son lit et commença à
lui toucher partout sur son corps de façon très
délicate. Ses mains étaient très chaudes, elle sentait
une puissante énergie parcourir l'ensemble de son
corps. Elle se sentait légère et elle fermait les yeux;
tous ses muscles étaient décontractés et elle se
sentait en complète harmonie avec son corps et son*

âme. Elle est prête à tout pour *qu'Édouard* devienne son *amant*. Ce qu'elle avait ressenti était un *feu* immense. C'était le *paradis*: les sensations intenses Inondaient tout son *sexe*, son ventre et ses *seins*. C'était un incendie parcourant son bassin. Alors, elle se jeta à genoux par terre et il se penchait entre ses belles cuisses ouvertes, et humant l'odeur enivrante de son *désir* de femme, il collait la bouche à sa *chatte*, léchant, aspirant, avalant son abondante mouille, titillant son *clitoris* tout dur, se délectant des frisures de ses poils contre son nez, ses joues. Maintenant, sans aucune retenue elle gémissait son *plaisir* :

- *Ouiiii, ouiii, vas-y, encore, oui, comme ça...*

La voilà dénudée dans cette sombre église Effeuillée dans le lieu où l'on *évangélise*. Elle vous montre son corps sans aucun artifice, entièrement offerte à *Dieu* en sacrifice.

- *Voyez comme je bande: c'est la première fois. Que je vois une femme: c'est bien joli ma foi!*

Allez sucez-moi bien, jusqu'au bout engagez, au fond de votre gorge, laissez-moi fourrager mon organe viril dans cette cavité: Cela vous guérira de la lascivité.

La pression est différente, je comprends que *Valerie* veut faire entrer en elle le *sexe* de lui. Son nœud est à présent pressé à l'entrée de mon con.

- Il est trop gros, il va me déchirer!

Déjà il replonge en elle, et miracle! La douleur s'estompe, remplacée par une nouvelle langueur. Elle se sent parfaitement remplie par la masse de *chair* qui se fraie un chemin dans le tunnel soyeux et étroit de son con. Elle mouille abondamment, et contemple le marteau qui la pilonne maintenant avec ardeur, toujours plus luisant à chaque fois qu'il ressort. Elle est si bien prise qu'elle explose dans des hurlements de *plaisir*, et c'est presque sans s'en apercevoir tellement elle est tendue vers son orgasme qu'il *jouit* une fois encore, à l'unisson.

Avec ses lunettes en fond de cendrier et ses dents de devant en mégots. Elle avait l'air tout triste avec sa *cigarette* au bec.

Elle est en tenue légère, une simple robe et des *baskets*. Il commence déjà à pleuvoir. *Valerie* hésite encore, pas convaincue. *Valerie* est une femme magnifique, torturée par le *decès* tragique de sa mère. Puis, vint le jour tant espéré, par hasard, un soir d'automne, elle retrouva la piste de l'homme qu'elle avait si longtemps cherché. Il vivait à quelques rues de ce qu'elle appelait maintenant « la scène du crime », l'endroit où sa vie avait basculé, le lieu où, étant femme, elle croyait naïvement être vraiment un sécurité. Il s'appelait *Zé Rôla*. L'être inhumain qui avait froidement assassiné sa mère avait donc bien un nom. Elle l'avait retrouvé par pure coïncidence, en surfant sur le web, sur un site de rencontre auquel elle s'était connectée pour tuer le temps, recherchant les membres de son quartier qui y étaient inscrits. Il *pleuvait* depuis maintenant une bonne demi-heure, et l'averse devenait de plus en

plus violente, on ne distinguait rien qui se trouvait à plus de cinq mètres, la nuit n'arrageant rien à la situation.

- Je ne comprend pas. Où se trouve votre père ?

- Il est mort. J'ai, moi même jetes ses cendres à la mer du haut de cette falaise.

- Como est-ce arrivé ?

- Mon père était un homme de bien. Je ne sais pas ce qu'il a pu faire. En désespoir de cause. J'étais à l'agonie. Il s'est suicidé, il y a deux ans.

- Quoi plus ?

- Les choses n'ont pas toujours été faciles. Arrête de me regarder comme ça monsieur inspecteur Jacques Delayé.

La rue est maintenant balayée par des trombes d'eau qui se déversent sur la bourgade prise au sein d'un violent orage. Dix minutes se passent au cœur d'un silence seulement troublé par les battements de la pluie torrentielle qui a redoublé d'intensité sans que Valerie n'ait refait son apparition.

Le *parc* vient de s'illuminer, dévoilant ses pelouses verdoyantes et les massifs fleuris qui le tapissent... Elle traverse à présent le *parc* d'un pas pressé en frissonnant dans la nuit froide. Après avoir gravi les quelques marches menant au perron de l'habitation, il trouve refuge sous le porche protecteur de la porte d'entrée. Un léger trait de lumière filtre à travers les volets de l'une des grandes baies vitrées.

Valerie restait silencieuse, le regard fixé non sur un objectif précis, mais sur un point loin, loin au fond d'elle-même. Gerald aurait aimé connaître le secret de ses pensées, ce qui la faisait tenir debout dans le dénuement qui était le sien ; un champ dévasté par la *pluie* torrentielle de ces derniers jours, *Valerie* avait le regard fixé sur un point près, très près, au-dedans d'elle. Ils avaient connu une passion fulgurante, chaotique, rythmée par l'orages de l'amour fou qui éclataient sporadiquement, car tous deux, quoique très différents avaient en commun l'irritabilité des grandes fauves. Leurs déchirements étaient empreints d'une beauté farouche, mais, laissèrent des traces qui finirent par venir à bout de la

passion de *Valerie*. Il le comprit trop tard, sut assez vite qu'il était quasiment vain d'espérer la conquérir. *Valerie* occupait ses pensées ovale aux longs cils, ses yeux que le fascinaient. Il oublia rapidement les propos qu'il avait tenus à un ami commun:

- *Oui, Valerie est bien, mais elle est trop sexuelle.*

Il aimait son sourire, sa gentillesse, son éducation, ses prévenances et surtout les discussions qu'ils avaient sur les vies perspectives. D'autres hommes lui avaient voué une *passion* aveugle. Quelques uns avaient été ses amants. Ceux qui avaient compté resté ses amis. Gerald commençait à prendre conscience de ce qu'elle voulait. Il tenta de ressembler à cette image avec quelque succès. Dehors, la *pluie* a cessé de tomber ... Après une dernière hésitation et bien qu' il ne soit pas loin de vingt trois heures, son sens inné de la curiosité finit par prendre le dessus, aussi se décide-t-il brusquement à en avoir le cœur net.

Gilbert dormait d' un sommeil profond lorsqu'il fut soudainement réveillé par la sonnerie intempestive du radio-réveil. A moitié endormi, il éteignit ce dernier sans le moindre scrupule. Il s'étira et se leva d'un bond. Il se rendit aux toilettes, urina et après avoir tiré la chasse, il se dirigea vers la salle de bains... Il se déshabilla, fit couler l' eau chaude et l' eau froide, passa sa main sous le filet d'eau afin d' en mesurer la température. Jugeant celle-ci satisfaisante, il pénétra dans la cabine de douche. Il prit la bouteille de shampooing, en versa un peu dans sa main, remit le flacon en place et se lava les cheveux. Puis, les ayant rincés, il fit de même avec le gel douche et se doucha. Tout en faisant ses ablutions matinales, il chantonnait. La journée promettait d' être belle; du moins, selon les prévisions *météorologiques*. S' étant rincé, il ferma les robinets. Il sortit de la cabine, s'empara d' un drap de bain et se sécha. Il enfila un slip et passa un pantalon... Dans la salle de bains, deux miroirs se faisaient face: le premier avait été placé au-dessus du lavabo, le second était intégré à l'armoire-pharmacie. La disposition des deux glaces créait une

mise en abîme pour l'imprudent qui se trouvait entre les deux. L'homme secoua la bombe et fit sortir la mousse sur sa main. Il étala cette dernière sur son visage et entreprit de se raser. Tandis que le rasoir parcourait la peau, il remarqua quelque chose d'inhabituel dans son reflet. Quelque chose d'à peine perceptible, de presque irréel... Il lui semblait distinguer du sang sur son visage. Pas dans le reflet direct, non, mais dans l'image lointaine, dans la plus petite, à l'infini. Il se frotta les yeux, persuadé d'avoir mal vu. Il regarda de nouveau, mais ne vit rien.

- Mal réveillé, pensa-t-il.

Il termina de se raser, acheva sa toilette et finit de s'habiller. Il avala rapidement un café instantané et sortit.

Treze

Gerald ne savait pas où il se trouvait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne connaissait aucune des personnes agglutinées dans ce *bistrot* sombre. Il recevait par bouffées, d'inhospitaliers relents de fumées et de bière rotée. Il n'en était pas sûr, mais il lui semblait que dans ce brouhaha germanophone, il avait pu percevoir quelques mots de *français*. Ce n'était pas le moment de se soucier de cela. Il était manifestement assis sur le banc d'une taverne *allemande*, peut-être berlinoise, et il n'avait aucune idée de comment il avait abouti là. Il savait que de temps à autre, sa mémoire lui jouait des tours, pour ne pas dire qu'elle le lâchait, qu'il lui arrivait de délirer, mais cela, c'était toujours après qu'il ait dormi et... bu énormément. Hors, il lui semblait n'avoir ni bu, ni dormi. Il en était presque certain. Il se souvenait qu'avant d'être là, il était simplement dans son lit, seul, à lire un bouquin dont il lui aurait

été pénible de citer le titre et le contenu. Machinalement d'un geste, il commanda une bière. Le serveur lui amena une chope. Un de ces bocks dont les *allemands* ont le secret. Le pot en terre cuite d'un litre, orné d'un bas relief douteux représentant une femme nue, portait un couvercle d'étain fatigué, assez lourd. Il le porta à ses lèvres et en descendit une longue lampée. La bière était bonne, rafraîchissante. Connaisseur, il en apprécia l'amertume. Quatre gorgées plus tard, il reposa le bock et de l'autre main, passa commande du suivant. Attendant sa bière, il posa ses coudes sur la table de bois brut et se mit à observer ces gens qui semblaient l'ignorer. Il n'y comprenait rien. Ils étaient pourtant bien réels tous ces gens, ils parlaient, fumaient, buvaient. Il en était même qui chantaient. D'autres qui s'embrassaient. Du bout des phalanges, il tapota sur le banc, au rythme de la musique: c'était du bois, du bois solide, réel, rugueux.

Le serveur s'approcha, la chope d'un litre à la main, et s'adressa à lui dans un *allemand* que tout à coup, il comprenait alors qu'il avait toujours été incapable de *baragouiner* et encore moins de

comprendre tout autre langue que sa langue maternelle: le *français*. " Si vous n'avez pas de marks" dit-il très gentiment " il y a un monsieur là-bas, qui est prêt à vous tuer". Sur le moment, nullement surpris, il répondit au serveur qu'il n'y avait pas de problème, qu'il pouvait régler et que celui-ci pouvait le servir quand il le désirerait. Le serveur acquiesça d'un signe de tête bonhomme et se dirigea vers un client pas très grand, à l'air doux, gentil. Il se pencha à l'oreille de l'homme, lui rendant certainement la commission. L'homme fit offrir un verre à *Gerald*, le gratifiant d'un énorme sourire édenté. Deux chopes devant lui, Gerald lui rendit un sourire distrait et tout à coup se rendit compte qu'il venait non seulement de comprendre, mais de parler l'*allemand*. Pour se prouver qu'il ne nageait pas en plein délire paradoxal, il but une énorme lampée qui lui coula le long des joues et lui trempa le col.

Il s'épongea. Sous ses doigts humides, il sentit une texture à laquelle il n'était pas accoutumé: de la grosse laine. Il ne supportait pas la laine, ni les cols roulés. D'habitude, il ne supportait pas non plus le velours et sa veste était de velours. Inquiet, il fit

l'inventaire de ses habits: pull de laine à col roulé noir, veste en velours grosses côtes beige, pantalon du même tissu, mais bleu marine. Il était habillé exactement comme tous les hommes de cette assemblée. Seules les femmes étaient parées de robes, toutes très différentes. Beaucoup de froufrous, de paillettes, de strass. Il pensa qu'il se trouvait dans une soirée costumée à thème. Probablement les années trente... Ou quarante. Il porta un regard sur sa montre. "*Plus de piles*" pensa-t-il quand il vit le cadran vidé de ses cristaux liquides. Il chercha une horloge, n'en trouva pas.

Les gens n'étaient pas antipathiques; bons vivants, ils faisaient plutôt allégrement marcher le commerce. Dès qu'il eut pensé cela, *Marc* fit l'inventaire de ses poches. Une pipe... Du tabac... Des allumettes... Pas une pièce ! Pas un billet ! Il blanchit, mais retrouva ses couleurs aussitôt qu'il eut remarqué que le "*client*" n'était plus dans la pièce. Il but avec avidité le contenu des deux chopes, se leva et se dirigea d'un pas franc et décidé vers la porte de sortie. Au moment où il la poussait, il sentit sur son épaule le poids d'une main. Il se retourna et tomba face à face avec un visage

superbe. Une jeune fille. Petite, aux cheveux noirs coupés au carré. La fille lui prit la main droite, en ouvrit les doigts, y déposa huit pièces de deux Marks, referma les doigts et l'emmena jusqu'au comptoir avec force. Là, elle lui souleva violemment la main et l'abattit sur la poutre de chêne. Gerald ressentit quelque chose qu'il interpréta comme une douleur. Il lâcha les pièces qui roulèrent sur le comptoir. Sa main s'était entourée soudainement d'une espèce d'aura bleue qui avait disparu tout aussi vite.

D'un coup, il se sentit poussé par l'assistance en dehors de la taverne. Le ciel était vide et lourd à la fois. À l'horizon, une large lueur blanchâtre semblait prendre ses distances avec la nuit, d'un trait bizarrement bleu azur. Un trait d'une extrême finesse mais violent comme un coup de sabre. Le pied gauche de Gerald dérapa légèrement. Se penchant vers le sol, il aperçut un cadavre baignant dans le sang. Une exécution sommaire et sans jugement. Du même pied, sans émotion, *Gerald* le retourna. Il s'agissait du corps du "tueur", toujours souriant. Le trait azur, dans le ciel, s'éteignit dans un bruit de comprimé effervescent. Aux cris et

discussions agitées qu'il percevait derrière la lourde porte de la taverne, il sut que les clients en avaient après lui. Il fallait courir, leur échapper à tout prix! "*Cours Gerald ! COURS !*" Machinalement, il regarda sa montre. Elle marquait quatre heures du matin en chiffres rouges luminescents. Il ne chercha pas à comprendre. Il courait à perdre haleine, vers ce manoir devant lui. Il y trouverait secours! Fait insolite, il avait l'impression de ne pas s'approcher du but. Le décor se déroulait sur ses côtés, mais il lui semblait évoluer sur une sorte de tapis roulant. Derrière lui, ses poursuivants restaient à distance. Pourtant, ils couraient ! Il voyait défiler des plaques de signalisation supportées par des piquets de bois, carrés, lignés de rouge, de blanc et de noir. Cela lui rappela certains films relatant la deuxième guerre mondiale: la signalisation routière du *Grand Reich*. Il s'essouffait. Son cœur battait la chamade. Les autres étaient toujours à sa poursuite et le but ne se rapprochait toujours pas. Tout à coup, apparurent devant lui, immenses, lumineuses, rouges, clignotantes, ces lettres: "*Please, insert your credit card to continue*"... Il enleva le casque et la combinaison fournis avec le *3000-VIRTUAL3D-*

GAME, retira sa carte de crédit de l'appareil et quitta le *Luna Park*, rageant d'avoir encore une fois dépensé une bonne partie de son argent dans ce : "putain de foutu jeu de tarés de Chacal à la con !"

Ai pied de l'horizon, l'homme l'esprit isolé, vaquait à ses pensées. *Philosophe* naïf. Il venait de se rendre que dans le monde moderne qui l'avait accueilli, la solitude était une sorte de tribut à payer au contemporain. Seul le fond d'un dixième verre de bière faisant loupe réussissait à le rapprocher de l'occupant du plus immédiat tabouret de bar, pensait-il, se forçant à sourire. Un ressentiment, un doute profond, une angoisse indicible.

Il avait plu toute la nuit, et il semblait que le ciel, utilisant les nuages comme s'il s'agissait de tamis, se purgeait de toutes les saletés qui l'encombraient, par vagues déferlantes, purificatrices. Marcher pieds nus dans la neige sans se transformer dès le premier pas en statue de givre est, dit-on, un exploit exclusivement réservé au yeti. Dans la foulée, un être humain se figerait, tétanisé par la cristallisation de ses terminaisons nerveuses, une

jambe en l'air et, dans le prolongement de l'autre, une chaussure se dé-collant à peine du sol poudreux. Bien vite, il s'apparenterait plus à un santon de *Provence* enraciné dans une crèche, singeant un soldat au garde-à-vous durant l'hymne national, qu'à un prome-neur lambda qui fait défiler les kilomètres sous ses semelles pour le seul plaisir d'arpenter le plancher des vaches. Bill Bol, lui, n'éprouve rien de dérangent à marcher ainsi, voûté, les bras ballants, grognant et bavant, dans une boue collante que l'on croirait additionnée de plumes d'anges tant elle est immaculée. De toute façon, peu lui chaut de se retrouver par la suite avec des glaçons à la place des orteils car, évidemment, il n'a pas eu le réflexe d'enfiler les chaussettes en laine de mouflons des banquises que sa femelle, il ignore comment il s'est débrouillé, mais il a trouvé le moyen de l'accompagner dans la mort. Un jour, j'ai protesté parce que l'on l'avait ressuscité dans le corps protoplasmique d'une cellule vivante, et la sentence n'a pas tardé. Pour le punir, il ignore quelle entité *démoniaque* le condamna à se ressusciter en fléau number one de la planète: le *virus du sida*! *Gerald* avait encore dans la tête le

bruit du vent de glace. Il se faufile par ses trous de mémoire, souffle dans mes oreilles, palpite à mes tempes où des veines pulsent sur un tempo saccadé. Il faut qu'il arrête de boire ! Saleté de gueule de bois, va... Dorénavant, je cesserai de siroter ses *whiskies* secs. Bannis de ses verres, les glaçons y reviendront en odeur de sainteté! Un iceberg par dose de feu et il ferait fondre la banquise... Victime d'une sorte de claustrophobie, il endurait la crainte de s'attarder en un lieu où la transpiration dessine sur la peau tout un réseau de rigoles imitant les cours d'eau qui serpentaient dans les champs verdoyants d'une région pluvieuse. Pour une obscure raison, une paranoïa latente les poussait peut-être à s'imaginer enracinés dans une routine coupable et, se sentant incapables de faire volte face sans avoir au préalable pesé le pour et le contre, devaient-ils réfléchir longtemps avant de prendre une décision définitive.



Quatorze

Et puis, corrélativement, c'est beaucoup moins problématique que d'apporter des fleurs de *miss France* à la prison pour femmes du coin, après qu'elle eût *assassiné* celle qui l'avait vaincue en utilisant sa légèreté d'esprit. Vous imaginez-vous séparé de cette beauté fatale uniquement par un mur de plexiglas? C'est juste bon à vous titiller la *libido*, provoquant des rêves pyromanes nimbés de frustration. Si, évidemment, on parvient à s'endormir, hein? Cependant, encore faut-il l'avoir rencontrée, cette « *déesse de paille* »... et s'être fait aimer d'elle. Les canons ne tirent pas dans la catégorie des hommes sans relief, des médiocres. Ce n'est pas une question de physique, c'est juste dans le feeling. Un *mec moche* se met en tête qu'il est inutile d'approcher une super nana, craignant d'avoir perdu la partie avant même de l'avoir

entamée. C'est là qu'est l'erreur fondamentale. S'il croit qu'une femme s'arrête à l'esthétique, il se trompe lourdement et laisse passer une occasion rêvée de trans-former son *fantasme* en réalité. Personnellement, il est la preuve vivante que... Attendez! Ne soyez pas pressés! On y reviendra en temps utiles... Oui, en se débarrassant de l'écailleux, *Valerie* avait été un peu responsables de sa mort. Crever ces panses trop gonflées qui crachaient leur haine par saccades mouillées, en d'interminables averses qui donnaient à penser que l'on nous pissait dessus du haut d'un building, c'était un *plaisir* inestimable dont elle abusait jusqu'à l'*overdose*. C'est étrange, elle se sent presque chez-elle dans ce cachot. Ça doit être le silence. Le calme, enfin, après tous ces cris, ces malédictions, ces insultes. Non, elle sait! C'est l'odeur! Cette odeur de terre humide qui suinte des parois. Car sa prison est de terre, évidemment, comme tout dans cette ville! Les maisons, les palais, les temples, les prisons. *Valerie* n'est qu'une motte de terre, un tas de glaise su milieu du désert. Elle les rendait anorexiques, elle, ces bombardiers obèses au vol lourd! Au fil du temps, elle s'était habituée à l'idée de recevoir de

la flotte sur la tronche à la manière d'un tir de chevrotine et, maintenant, le ciel bleu l'indisposait, lui donnant la nausée. Du temps passa. Les aubes grises et sales se succédèrent à un rythme *d'enfer*. Le mariage ne tue pas que l'amour, la liberté est si précieuse... Et qu'importe si ses amoureux sont taxés d'*égoïsme* en cherchant à se préserver de la perdre!

La nuit était si douce là-haut ! Une brise fraîche venait du fleuve et exaltait les parfums. Mais comme elle approchait du bassin elle entendit des rires étouffés dans l'obscurité. Elle se figeait sur place. Elle avait oublié que la petite reine y amenait parfois ses amants. Il se préparait à filer sans bruit quand une voix d'homme résonna dans le silence. Valerie était à nouveau seul sur la terrasse. Pour quelques minutes. Fuir pour aller où ? Autour de la cité le désert montait la garde. Ses yeux sont tombés sur le rosier. Bien sûr ces imbéciles avaient oublié de le tailler. Elle avait juste le temps. Les gardes arrivèrent comme elle finissait d'élaguer les rameaux. Avant elle avait peur... Une peur vivante et tenace, visqueuse, malsaine, elle avait connu cette peur, la langue moite et froide, qui la lèche le ventre pendant la nuit, qui lui entre par les

aisselles, que vous tenaille le poumons plantant un peu plus ses crocs dans leur coeur, une peur permanente mais non constante, son flux réglé selon le jour, la nuit, réglé sur l'heure, l'heure ! Respirant dans sa poitrine, plus de coeur, plus de corps, plus que cette peur la vrillant les yeux de questions sans point d'interrogation, car sans réponses; pourquoi elle, pourquoi elle, *les fils de putes*. Cette panique inapaisable ne venait pas trop d'elle, à la base, mais de la vie, où elle l'avait pris à coup de fer à repasser dans la gueule. Eteint le fer mais tranchant et lourd, ça vait craqué sinistre sur son visage avec la dent qui s'était retournée en déchirant la gencive, le *sang* qu'avait giclé comme un mollard, calquant sur ses rétines des flashes de violences à vous griller le cerveau. Un vice malsain alimentait ses jeux, malsain parce que trouillard et lâche, et pourtant terriblement cruel.

Les jour, les semaines suivantes, l' *enfer* en habits sur sa peau, l' *enfer* sur toute sa vie, de minuit à minuit, elle bouffait plus, elle parlait plus, elle pensait plus ou alors, comme un animal aux abois: *Voler, voler* pour rapporter, des jouets, des cigarettes, de l'argent, tout, à ces *salauds*. C'était

des vicieux, des malades qui la harcelaient, elle, uniquement elle. Parfois, souvent, elle voulait se tuer. A quoi lui servait ce jeu ? Ranger encore une fois l'amour d'une collègue dans un lieu inaccessible ? Qu'avait-elle de si différent des autres femmes pour imprimer son linceulen chair en os ? Était elle le germe d'un fantôme qui la vampirisait pour tenter de détruire son projet de félicité ? Quelle était celle référence liée à son amie ? Qu'elle avait-elle fait de si extraordinaire pour posséder sa matrice amante ? Comment-elle pu agir ainsi sur sa fibre humaine au point d'un « Élan » à l'heure des amours... Comment a-t-elle agit sur son âme, son corps et son esprit au point de se sentir une particule de son éclaboussure ? L'amour, le respect et la liberté dans l'extase de ses rencontres nourrissaient l'éveil qu'elle cherchait de toute son âme. C'est son intégrité et l'affirmation de sa divine identité qui l'a libéré de ses peurs. La nuit, telle une eau souterraine, elle revient au jour à flan de coteaux. Les yeux fermés sur l'oreiller de l'univers, elle s'infiltré et s'imprègne, aux mémoires des choses. Elle voyage à la vitesse de la pluie, des torrents ou des ruisseaux pour donner vie aux songes. Elle emprunte la rivière

de la voie lactée comme un lit originel. Parfois, précédée d'un éclair, à coup de foudre je perce le nuage chargé de pleurer sur le sort des moindres ou du pire. Déchaînée comme une cascade brûlante, elle régénère son corps minéral. Comme la transparence d'un *diamant* de la plus belle eau, elle se laisse saisir par le petit matin. La pureté des sentiments retrouvés m'annonce déjà le soleil levant. Elle avait l'air d'une aube boréale sous les premières lueurs d'un commencement à l'horizon. Chaque saison produit la noblesse de ses robes de lumière. Chaque journée offre un défilé unique et accessible. Comme un créateur, elle se laisse inspirer par le paysage avant d'agir, de penser, voir même de bouger. Ses rêveries ressemblent tour à tour à une partition, une palette de peintre, un tissage. L'esprit confortablement installé dans son écrin *violet* impossible à délayer, elle impulse des graines d'idées. Elle se laisse toucher par le vent, la lune, le soleil, les étoiles.

Quinze

La chaleur parisienne couplée à la pollution est vraiment étouffante. *Valerie* avait un mari qu'elle adorait, une vie de couple « normale », pas de tendance particulière à l' *exhibition* au *voyeurisme*, mais ce jour-là elle ne sais vraiment pas ce qui l'a pris, cette situation l'a mise en feu tant elle était excitante et surtout... Imprévisible!

Si *Valerie* était une femme au tempérament bien trempé, sa vie sentimentale et *sexuelle* est relativement sage. Son choix se porte sur un haut à bretelles, le tissu est assez léger pour que les aréoles de ses seins se devinent à travers, elle aime bien. Elle prend aussi une robe faite dans le même tissu transparent, son corps se dévoile délicieusement lorsque la lumière vient de derrière. Le calme est revenu dans la chambre et dans son esprit. Elle prend alors, le temps de s'admirer dans le miroir, c'est vrai qu'elle est plutôt excitante dans cette tenue. *Valerie* peut pleinement profiter des

sensations agréables procurées par la caresse du tissu à chacun de ses mouvements. Une minute plus tard, elle redescends à rue. Elle partit sous les regards des voyeurs qui se sont à nouveau arrêtés pour profiter du spectacle, ils assistent une belle poitrine qui s'agitait *sensuellement* au rythme de sa respiration nerveuse. Cela a suffi pour l'agiter les grelots et lui réveiller la *libido*. Elle était plutôt jolie avec ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules, encadrant un visage de madone au centre duquel brillaient de grands yeux bruns. La température avait continué de grimper et les thermomètres affichaient rarement moins de 20°C, alors que les pics à 45,46°C étaient de plus en plus fréquents. Plus elle marche et plus elle ressens du plaisir, Valerie se balade en ville juste pour profiter des sensations que s'offrent l'exhibe. *L'exhib... Ah, l'exhib!* Elle observe les gens autour d'elle. La belle n'y avait jamais vraiment fait attention jusqu'à présent, mais en été, de nombreuses femmes ne portent pas de soutien-gorge sous leurs vêtements, elle voit ses seins bouger sous le tissu et leurs tétons qui pointent.

Juste en haut des escaliers, il y a les grilles d'aération du métro. Au moment où elle passait dessus, la ventilation se met en route. Alerte ! Elle voit la robe bouger. Trop tard ! Pas le temps d'esquiver. Avant qu'elle n'a le temps de retenir, sa robe se soulève au-dessus de la taille. Un homme, qui arrive en face d'elle, profite du spectacle du bas de son corps dévoilé car, bien sûr, c'est un jour où elle était sans *culotte*. Une fois franchies les grilles, sa robe est retombée, l'homme la regarde bien en face et lui fait un sourire merveilleux.

- *Tu es resplendissante! Dit-il.*

Elle n'est pas l'unique. Il est 19h09, station *Saint-Michel*. Un escalier conduit au sous-sol. Le métro trimballe encore sa charge quotidienne d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de cadres administratifs et de chômeurs, de rêveurs paisible et de *maniaco-dépressifs* survoltés, de *chanteurs* au sourire ensoleillé et de râleurs invétérés. Un *mec* la observe avec *désir* tandis qu'elle s' éloigne, la robe flotte au rythme de leurs

pas. Le panneau affiche qu'un métro arrive dans approximativement une minute. Le *métro* arrive comme prévu plein à craquer. Une vingtaine de personnes en descendent, une trentaine pensent y pénétrer. Les gens sortis, elle s'engouffre en jouant des coudes. Il démarre et elle se perd dans des pensées érotiques. Le *métro* roule à sa vitesse de croisière, le wagon est complètement bondé, parmi cette foule hétérogène, elle est là, assise. Un jeune *black* la regarde avec insistance depuis un bon moment et elle ne peut s'empêcher de lui rendre ses regards. Il est encore plus beau de près. Elle est troublée. Il est *séduisant*, frais; son regard est intense, direct. Elle enchaîne plusieurs positions dans une danse amoureuse, *sensuelle* et *complice*. Elle était en face d'un jeune homme *black* intéressant, assise, les jambes croisées; sa robe ayant glissé légèrement dégageait un peu l'une de cuisse qui, de sa place semblait lisse. L'apothéose fut lorsqu'elle, une lenteur extrême au moment du croisement de ses jambes qui lui permit d'apercevoir ce petit bout de tissu qui couvrait son *sexe*, sur lequel son regard se posa. Elle s'en rendit compte, elle qui, dans le même temps, regardait avec un

petit sourire la bosse qui prenait forme sous son bermuda. Il la regarde avec complaisance, elle avait l'impression qu'il apprécie qu'elle mate son sexe." *Mon Dieu, comme cela était bon!* » Le regard d'elle dans le vide, les yeux vers le sol. Elle est là, songeuse, , le regard dans le vide, elle est belle, très belle, et elle sent bon. Son parfum est un doux mélange de sucre et de *poivre*, le genre de senteur qui évoque les soirs d'été. Son parfum se diffuse dans le wagon au milieu des odeurs répugnantes de crasse, de sueur, de *tabac* froid, d'urine et d'*excrements*, comme un îlot de pureté au milieu des égouts. *Valerie* a environ trente cinq ans, les cheveux noirs mi-longs, des yeux qui vous obligent à regarder ailleurs, des mains d'une finesse et d'une délicatesse indescriptibles. Dans quelques stations... La gare de destination s'annonce, le train ralentit et les voyageurs commencent à quitter leurs emplacements pour se diriger lentement vers la sortie. Elle descendra du métro et se dirigera sans doute vers sa maison. Il se dirige vers la file des taxis. Il continue de la suivre. La file avance lentement. Plusieurs fois elle s'est retourné pour le regarder dans les yeux. Après l'avoir regardée dans

les yeux la dernière fois, il a baissé son regard jusqu' à ses jambes. Il a souri.

- *Tout va bien, madame ?*

- *Oui, merci,*

- *Quel merveilleux voyage! Quelle sensation!*

Dit-il.

Il va peut-être me faire passer devant lui. Arrivé devant le coffre de la voiture, il dépose ma valise. Puis la sienne. Il l'ouvre la portière arrière pour lui laisser monter et fait le tour de la voiture pour s'installer à côté de moi. Nous ne nous sommes toujours pas parlé.

Peut-être va-t-il la laisser indiquer sa destination, se déposer, et repartir. Mais elle reste muette quand il donne une adresse dans le *8ème* au chauffeur. *Valerie* regarde les trottoirs. Ils restent silencieux. Arrêtés à un feu, elle se tourne vers lui, décidée à lui dire que le jeu a assez duré. Son regard le cloue à nouveau, comme dans le *train*, et elle n'a pas le temps de parler. La *tentation* est

trop grande. Il a saisi sa main et la caresse doucement. Elle sent des frissons l'envahir. Sa main est chaude et douce. Il se penche sur mes lèvres pour lui donner un *baiser*. Elle le laisse faire. Quand sa langue cherche la sienne, elle ne résiste pas. Un nuage de papillons vole dans son ventre. Elle avait chaud.

Son téléphone sonne. Elle le dégage pour répondre. C'est son mari. Il lui demande si elle était bien arrivée et dans combien de temps elle serait à la maison. Elle lui dit que oui, elle est bien arrivée, mais elle rentrerait plus tard. « *Je t'expliquerai...* » lui dit-elle, *énigmatique*. Sa main a quitté la sienne pour lui caresser le genou. Il reste sage, mais cette caresse furtive lui chauffe déjà terriblement. Arrivés à destination, il décharge les valises et l'invite à le suivre.

- On ne sait pas où on va. *J' ai peur.*
- *Maintenant, s' il vous plaît. Il n' y a pas de quoi avoir peur.*

Ils entrent dans un immeuble moderne. Son logement est au *rez-de-chaussée*. C'est meublé avec goût, contemporain, frais et aéré. Il se débarrasse de sa veste, lui prend par la main pour l'attirer contre lui. Il la prend dans ses bras et me pousse lentement vers un mur. Il l'embrasse dans le cou, la caresse les hanches, lui presse les *fesses*. Ses mains remontent à ses *seins*, durs et tendus. Elle mouille.

- *Je veux ta queue!*

- *Il faudra faire mieux que ça, ma douce... Je veux être sûr que ta chatte est aussi enflammée que l'incendie qui brûle dans tes yeux mais ici, ce ne serait pas convenable... Viens!*

- *Prends-moi. Je veux ton sexe dans le mien, prends-moi!*

- *Remets-toi en position comme avant et écarte les jambes.*

- *Mets-la-moi bien au fond!*

- *Je suis sûr que votre chatte dégouline déjà de désir... Vous me faites bander comme un damné... Tourne-toi, a-t-il ajouté finalement, la voix rauque.*

Enfin il va la prendre. Elle remonte encore un peu ses *fesses*. Son sexe est sorti, il me le glisse entre les *fesses*. Il veut me posséder complètement. Il a passé ses deux mains sous son bassin pour lui caresser le *vagin*. Elle dégouline. Il écarte mes lèvres et me titille le *clito*. C'est une torture. Elle était à vif. *Valerie* aurait aimé un *sexe* un peu plus gros, elle le sent à peine. Mais c'est de sa faute, elle était trop excitée. Elle le sent bien, bien au fond, bien planté dans la *chatte*. Il a attrapé ses *seins*, elle est prisonnière, sa chose. Il va la faire *jouir*, elle le sent, ça monte tout doucement et elle pars, tremblante. Il a dû s'en apercevoir et il accélère le mouvement. Il se met à gémir plus fort. Il est en train de *jouir*. *Valerie* aussi crie son plaisir.

- Vas-y, dis lui ce que tu es! dis-lui! Allez!

- Je suis une *salope...* dit-elle d'une voix pas très audible.

- Plus fort ! dis-lui!

- Je suis une salope, j'adore ça, me montrer!
Ça m'excite! Oui, je suis une salope, j'adore ça
faire bander un mec!

- Tu veux que je gicle en toi?

- OUIIIIIIIIIII! Mmmmmmmmmmmmmmmmmmmmm...

Je jouis, je jouis...

Il va la faire *jouir* à nouveau, et cette vague qui arrive est bien plus forte que la précédente. Elle avait envie de sa *semence*, elle avait envie de le sentir cracher. Alors qu'elle jouit une seconde fois, elle lève les yeux pour chercher son regard imaginé. Un regard magique. Elle ruisselait, soufflait, transpirait le *sexe*.

- Hé, je voudrais bien un petit *spermatozoïde* pour me tenir compagnie.

Elle quitte l'immeuble sans même se retourner, balançant son petit *cul* de gauche à droite, un filet du jus de ses *plaisirs* coulant lentement entre ses cuisses. Elle allait se débrouiller

pour trouver un taxi. Il lui demande si on se reverra, elle ne réponds pas et s' éclipse. En arrivant chez elle Valerie trouve son mari *Gerald* assis au salon, un roman entre les mains. Il me regarde amoureusement, se lève, et vient la prendre tendrement dans ses bras.

- *C'était bien ? Lui demande-t-il.*

- *Génial!*

C'est dans leur lit, en le masturbant, qu' elle lui dirait pourquoi elle était rentrée si tard. Elle est parvenue à ses fins. Comme toujours.

Seize

Enfin... Enfin les voilà en vacances, il les attends depuis très longtemps et il espère qu'elles les offriront un beau moment de repos. Le vent du nord dégage le ciel tout en refroidissant l'air.

Valerie portait une petite robe rouge clair mouchetée de points blancs, précoce pour la saison, qui lui arrivait à mi-cuisses, et laissait à découvert ses épaules et le haut de sa gorge pigeonnante. Manifestement, elle avait mis un *soutien-gorge* très minimal en forme de bandeau autour des *seins*, et il ne put m'empêcher de remarquer, lorsqu'elle bougeait ses hanches amples et fermes, les filets d'un string. Aux pieds, elle avait des spartiates de cuir plates, mais elle se dépassait encore de plusieurs centimètres.

Gerald n'arrêtais pas de regarder à la dérobée la pendulette de sa *Mercedes*. Six heures trente déjà. Ça, y a pas dire: il a l'air fin, ce tableau lumineux du périph à vingt mètres qui annonce imperturbablement. Depuis quarante minutes déjà ! Toute la circulation automobile de *Paris* condamnée à passer par ce bout de périphérique sud... Pas un seul *flic* à l'horizon pour tenter de defaire un temps soit peu ce noeud quasi ferroviaire! Preuve que tout le monde ou presque s' en fout. *Gerald* l'a câlinée, murmurant qu' il l'aimait, que ça l'excitait que sa chérie fasse bander d'autres hommes, qu'elle était sa petite traînée infidèle... De temps à autre, il observe le beau jeu de cuisses de *Valerie* qui croise et décroise les jambes avec insouciance. À plusieurs reprises, il entrevoit sa petite culotte blanche. Il fantasme en faisant l' amour, imaginant des scénarios de plus en plus précis où un homme abusait d'elle sous ses yeux; il était traitée comme une *chienne*, et lui en mari *cocu*.

- Ça te plaît, mon chéri, de me voir si salope?
Ça te plaît de me voir faire bander les autres

hommes ? Ça te plaît de me voir me faire prendre ?
Tu sais combien ta salope aime avoir une bite dans
la bouche pendant qu'elle se fait prendre.

- Pourquoi pas ? Tu es sûre ? Tu en a
vraiment envie ?

- Je veux savoir quel goût il a.

Valerie aime cette sensation de nudité, d'être exposée, mise en danger, ça l'excite. Son mari l'a fait découvrir combien elle aime ce sentiment de provocation et de trouille mélangées lorsqu'elle s'exhibe. Le plaisir de posséder, de faire céder, de foutre à poil et de sauter oui. C'est ça qui compte. Sandrine elle se souvient de chaque moment et en parle avec passion. Elle sait vous décrire avec précision ses émotions, ses joies et ses peines. Elle revit ses aventures devant vous, sans complexe, sans faux semblant. Elle énumère les plaisirs qu'elle a pris et souvent elle sait d'où le plaisir venait. La

taille du *sexe*, bien sûr, mais elle l'a raconté une soirée dingue avec un *mec* qui ne bandait même pas et pourtant elle avait pris un pied énorme. C'est parfois la tendresse, parfois la brutalité. Le pouvoir qu'elle exerce sur ces hommes qui la veulent au bout de leur *queue* fait partie de ses *plaisirs*. Ceux-là, elle aime les posséder, les faire attendre, les frustrer puis les faire exploser. Elle les contrôle, elle les manipule. Ils croient la posséder mais c'est elle qui les possède, c'est elle qui joue.

Voiture, camions, camionnettes, deux roues, sont maintenant épaule contre épaule, yeux ronds de colère, dans le crépitement imbécile de leurs clignotants et de leurs appels de phares. De plus, comme une saleté d'eau grasse, chargée des particules que laisse échapper le *diesel* des camions, s'est mise à tomber en bruine. Le voyage se déroula sans encombre: on prit d'abord *l'autoroute*, puis, après quelques heures, on passa à la nationale et on piqueniqua près de *Montluçon*. Dans un air de repouse. Un homme avec un chapeau de *cow-boy* sort-il d'un gros camion et s'est approché du véhicule. Il regardait fixement *Valérie* avec une envie certaine. On aurait dit qu'il fonçait sur une

proie. Nous l'avaient ignoré, continuant à se donner ses impressions sur le fait d'être là dans cette drôle de situation. Elle était maintenant assise avec la porte ouverte et *Gerald* lui caressait les seins gentiment. Tout à coup elle se raidit en sursautant un peu.

- *Qu'est qu'il y a mon amour ? ai-je demandé.*

- *Le gars me caresse la cuisse, dit-elle un peu hésitante.*

- *Ben laisse le faire si t'en as envie, chérie. Elle sursauta à nouveau.*

- *Oui chérie ? voulais-je savoir.*

- *Il me touche la chatte!*

Maintenant sa voix vibrait un peu, il pense que c'était par nervosité mais aussi parce que c'était bon.

- *Et tu aimes ça ? s'informait-il.*

- *Mmmh, je pense que oui, pas sûre d'elle.*
- *Qu'est-ce qu'il te fait chérie ?*
- *Il a rentré un doigt, mmmh.*

Et voilà qu'elle bouge un peu le bassin. Maintenant il était surexcité, ça faisait longtemps qu'il imaginait un homme caresser ma femme jusqu' à en prendre possession. Et ce qui me faisait bander encore plus c'était de voir qu'elle adorait ça et qu' elle jouissait très fort. Il continuait de lui caresser les *seins* en les soupesant et en agaçant ses tétons tandis qu'un inconnu s'occupait de son *sexe*. Ils sont restés comme ça à donner du *plaisir* à sa femme en équipe. À un moment donné il a tourné la tête pour voir le gars qui faisait si bien gémir son épouse. Et tandis qu'elle gémissait et il n'en pouvait plus. Il était dans un état d'excitation extrême. Elle ondulait de plus en plus et semblait apprécier toute cette attention.

- *Pourquoi tu vas pas vérifier sa queue pour voir comment elle est? Il lui a suggéré. Alors chérie, elle est comment sa queue?*

- Dure, dit-elle, avec de la satisfaction dans la voix.

- Et elle est grosse?

- Oh oui!

Décidément elle était avare de commentaires :

- Et elle est longue aussi ? hasardait-il.

- Oui, elle est très longue aussi.

- Il en a une plus grosse que moi ?

- Il a une plus grosse queue que moi ?
répétai-je.

- Oui, elle est très grosse !

Bon, *Gerald* avoue que ça l'excitait un maximum cette situation, mais il était quand même très bel homme et il semblait monté comme un âne. Il était un peu jaloux et insécure. Mais tout ça me donnait des ailes et il lui a demandé, un peu pour la pousser mais aussi pour la tester :

- Pourquoi tu ne l'embrasses pas, chérie?

- Tu penses? Dit-elle, cherchant à savoir si j'étais véritablement prêt à jouer à ce jeu.

Comme seule réponse elle s'est tournée la tête vers lui et c'est le mari qu'elle a embrassé. « *Mon Dieu qu'elle était grosse. Longue et grosse* ». Il devait faire dans les huit ou neuf pouces et presque trois pouces de large. Ma femme s'en est emparée, le feu dans les yeux. Elle s'est tournée vers son époux comme pour voir si tout allait bien, il lui a fait un petit sourire et ils se sont fait un clin d'œil qui les remet toujours au diapason. Elle a commencé à lécher ce *membre*. Elle essayait parfois de le mettre dans sa bouche mais le *gland* avait de la difficulté à entrer. Et sa main n'en faisait pas complètement le tour. Quelle *queue*! Le gars lui disait qu'elle suçait bien et lui demandait de lui sucer les *couilles* aussi, ce qu'elle faisait. Passé ces quelques moments d'émotion il s'est mis à « travailler » aussi. Évidemment, il ne pouvait l'entendre gémir car sa bouche était totalement pleine. Au bout d'une dizaine de minutes, il s'est penché à son oreille et lui a demandé:

- Tu veux qu'on l'amène dans notre lit?
- Oui, c'est une super bonne idée!
- Demande-lui, alors.

Ils se masturbaient. Puis elle l'a vu et l'a fait signe. Alors ils sont partis vers le lit. Elle était dans le milieu et la caressions en marchant. Elle était bien contente d'avoir pour elle deux queues à prendre dans chacune de ses mains. Arrivés à porte d leur camion il avait cherché la clef sur le pneu avant gauche alors qu'ils attendaient en continuant à s'embrasser et s'exciter. Il avait ouvert la porte latérale de gauche pour leur ouvrir celle de droite. Le mari avait pu la voir et sourire lorsque la porte s'est ouverte, allumant le plafonnier. Elle s'est penchée pour entrer et il lui a pris les hanches pour la déguster par derrière. Elle se laissait faire et souriait de plaisir en l'embrassant. Ils étaient très complices et ça lui faisait un peu peur tout ça. Mais l'excitation était la plus forte et je n'ai rien fait pour arrêter. Une chance que Valerie l'ait donné un peu d'attention! Ils sont embrassés et étendus sur le petit lit, elle était par-dessus lui et l'a mordillé le cou en descendant vers son sexe. Elle l'a regardé

amoureusement et a embouché sa queue qui ne demandait que ça. Mmmh ! Elle sait y faire et l'époux avait dû se faire violence pour ne pas *jouir* trop vite. Tandis qu'elle le *suçait* il le savait derrière elle et il continuait de la manger et de la masturber avec ses doigts. Alors elle s'est assise sur la *queue*. Comme toujours il attendait le moment de la pénétration avec impatience, et à chaque fois c'est *magique*. Elle a demandé à *Jean Carl*, c'était son nom, ils avaient dû s'échanger et de s'installer devant elle pour qu'elle puisse le *sucer*. Il s'est exécuté et *Gerald* avait une vue imprenable de sa femme suçant ce membre énorme. Le mec avait ses couilles dans le visage et *Gerald* y est allé de quelques coups de langue aussi. Il n'a pas émis de réticence, ce qui augurait bien pour la deuxième partie de son *fantasme*, la *bisexualité*.

Un peu plus rassuré par le comportement de sa femme, il avait proposé de changer de place. D'accord ! Il s'est installé couché sur le dos, sa *queue* paraissait encore plus grosse. Le mari voyait les yeux de son épouse briller d'impatience. Elle a enfilé le préservatif sur cette massue et tranquillement s'est empalée, centimètre par centimètre. Elle a fait

une petite pause une fois remplie, pour bien s'habituer à ce calibre. Puis elle s'est penchée pour l'embrasser et a commencé à bouger. Elle avait l'air d'apprécier d'être aussi pleine. Elle gémissait beaucoup. Alors il s'est positionné pour qu'elle lui suce et *Jean-Carls* la léchait aussi les bourses. C'était très très excitant, *Valerie* avait de la misère à lui sucer tellement ça semblait bon. Elle lâchait la queue pour crier son plaisir. Il n'a pas pu se retenir et il avait éjaculé un peu sur son visage et le reste dans sa bouche. Il est assis à côté d'eux pour les regarder baiser. Il était un peu ramolli mais tellement excité qu'il est quand même resté un peu dur. Elle criait à *Jean-Carls* de lui sucer les seins, que sa queue était bonne et grosse, qu'il la faisait jouir. Alors elle a senti son orgasme monter et la submerger. Elle a crié son orgasme pendant trois ou quatre minutes et elle s'est affaissée sur son torse. Il n'avait toujours pas joui. Ils sont restés quelques minutes allongés sans trop parler. Alors elle s'est levée et l'a embrassé encore et a déclaré:

- Bon, c'est pas tout mais on a un étalon à faire jouir, nous!

Elle s' a attiré vers sa queue bandée et ils l'avaient sucé alternativement. Geral lui mangeais les *couilles* pendant qu'elle le suçait et ils changeaient de place. Au bout de dix minutes il s'est déversé dans la bouche de sa femme en longs jets. Elle l'a passé sa *queue* et il avait accueilli les deux derniers jets directement dans la bouche. On s' est embrassés en s'échangeant sa *semence*. Ferald voyait sa femme, couchée sur le côté, se faire prendre, il était derrière elle et il voyait sa *queue* entrer et sortir de son *vagin* distendu. Elle était toute mouillée et elle *jouissait* de se faire remplir de la sorte. *Gerald* l' a embrassée, Ouf! elle semblait continuer de jouer le jeu du *sexe* et s'aimer encore.

Il savait qu' elle adore cette position, lorsqu' elle se fait prendre par-derrière alors qu'elle est couchée sur le côté. Mais ils ne pratiquent pas souvent cette pénétration à cause de la longueur de son pénis qui ne fait pas tout à fait six pouces. Elle a encore eu un *orgasme* au bout d'une dizaine de minutes. Lui s'est laissé aller après encore quelques minutes, c'est

là qu'il avait réalisé qu'il n'avait pas de préservatif. Quand il s'est retiré une grosse quantité de *sperme* est sortie du *vagin* de sa femme encore ouvert par la *grosseur de l'engin*. *Gerald* aussi il voulait *jouir* d'elle et il l'a prise en missionnaire par devant. C'était excitant de la prendre alors qu'elle était encore pleine de *sperme* de son *amant*. Il devait partir tôt pour retourner chez eux. Ils sont partis de cet air de repose quelques heures plus tard et n'avaient pas souhaité échanger ses coordonnées avec *Jean-Carls*.

Dix-sept

Il y a deux jours, Geral rentrait chez *Mary*. C'était là l'appartement qu'il avait laissé à *Mary* au moment de la séparation de corps. Un endroit où il ne la viendraient pas rechercher. C'était stupide de penser ça. Ils s'avaient se trouver une fois dès que *Valerie* avait entré dans sa vie. Mais depuis que tout avait commencé à dégénérer, il arrivait à penser clairement, à chaque moment d'égarement. Son sprit se *plaisait* à lui servir des images aussi nettes qu'au moment faits. En entrant dans cet appart. Son premier réflexe fut d'allumer. Rien ne se produisit, les factures n'avaient pas été payées depuis bien trop longtemps. Il s'avavançait donc dans une semi-obscurité. C'était une de ces journées grises et moches. Tout dans cette appart était exactement comme dans ses souvenirs, c'en était effrayant. Tout était resté à la même place, mais avec un couche de poussière en supplément. *Il se laissait tombé sur le canapé. sang partout. Il se laissait tombé sur le canapé, ramenait ses genoux*

contre lui et se perdit dans la contemplation des nuages derrière de la fenêtre. Peu à peu, ils firent plus rares. Des coins du ciel bleu apparurent par endroits. Puis, le soleil fit intrusion. Un soleil automnal. Il le regardait récliner, insensible à ses rayons aveuglants. Et c'est dans la nuit qu'ils lui tombèrent dessus. Alors, il résoudre d'entrer dans la chambre. Mary était là, nue, meutre, sang partout. Il aurait pu crier, appeler l'aide. Mais il n'en fit rien. Il avait jouer et il avait perdu. Fuir, c'est se cacher, se cacher et attendre. Il avait horreur de l'attendre. Un coup de la machôire, un autre à la tempe l'homme savait ce qu'il faisait. En temps normal, il aurait pu se relever et se risposer, mais, il n'en n'avait tout simplement plus la force. Quand il ouvrit les yeux, il eut du mal à fixer son attention sur son environnement. Un peu de lumière filtrait des fenêtres aux carreaux rendus opaques par la crasse. Sa tête semblait sur le point d'exploser. Il senti le sang sécher sur sa tempe. Elle était menotée. Il jeté quelque regards aux alentours, mais tout paraissait désert. Complètement désert. Lui que ne voulait pas fuir voilà quelques heures, il n'aurait pas craché sur une porte de sortie. Un bon

point pour lui. En tentant de faire le moins de bruit possible, par mesure de précaution il se saisit d'une barre métallique et s'engageait vers la porte. Elle n'est pas verrouillée. Trop facile, lui souffla son sprit. Et il avait raison. Il fit pivoter la porte sans bruit. L'air automnal le caressa le visage. Il fallait fuir. Il sort de là, pressé.

Visiblement chamboulé, l'arrivée des *policiers* lui passa complètement au-dessus de la tête. Il tenait son visage dans ses mains, posées près de sa tignasse blonde en bataille, regardant ainsi le sol sans ne jamais relever la tête. Immobile, il resta l'air angoissé dans le silence le plus total. L'Inspecteur Jacques Delayé se présenta aux ambulanciers, sans perdre un instant il leur demanda.

- Où est le corps ? Vous n'avez touché à rien ? Un des deux individus, le plus vieux lui répondit.

- Non on vient d'arriver.

Il enchaîna ensuite une série de petits pas sur quelques mètres, avant d'apercevoir le *cadavre*, allongé sur le sentier devant lui. Ses yeux le trahirent

immédiatement. Pourtant peu coutumier des fortes émotions, son visage se glaça aussitôt et son *sang* ne fit qu'un tour. La scène était en effet troublante. La femme, couchée sur le dos. L'annulaire de sa main droite avait été sectionné et le *membre* amputé saignait encore abondamment. Pendant que le commandant se retrouvait confronté à cette macabre découverte, Habiera lui recueillait les informations du témoin, qui se remettait doucement à l'intérieur de *l'ambulance*.

Resté pour l'instant en retrait de la scène de *crime*, il aperçut enfin en s'approchant à son tour, la dépouille de la femme. Cette vision le heurta fortement, son visage marqué ne put dissimuler l'indignation dont il venait d'être ardemment frappé. Il faut bien avouer que le décor donnait froid dans le dos. Pendant ce temps, l'agitation était à son comble dans le petit square. Toute une tripotée d'individus s'activait autour du corps à l'aide de matériel et d'équipement scientifique, et se livrait dans une concentration aiguë à un examen approfondi des lieux. Un grand *policier* concentré sur sa tâche, délimitait la scène avec la bande plastique qu'il déroulait lentement dans sa main droite, un autre un peu plus loin s'apprêtait à commencer une longue série de clichés. Le

reste de l'équipe, à présent habillée d'une tenue blanche immaculée et de gants flexibles, plaçait méticuleusement les objets de la victime dans de petites poches en plastique, avant de se consacrer à une succession de prélèvements divers et variés. *Inspecteur Jacques Delayé* de son côté venait d'allumer une nouvelle *cigarette*. En observant attentivement le travail minutieux des chercheurs, un détail important ne manqua pas de l'étonner.

Dehors, sur le mur en face de lui, une horloge fait défiler ses minutes. Une vieille horloge comme on en trouve encore parfois dans les gares. Le temps a toujours été une notion assez vague pour lui. Une vision à présent, pour le mettre comme qui dirait en appétit: une main émergeant de l'abîme, tendue vers le ciel, pâle, doigts écartés, avant qu'il ne s'enfonce définitivement dans les flots. Le vent du large rugit autour de lui, exactement comme ça.

Le *légiste* confirma ce qu'il avait évoqué la veille, l'heure approximative du *décès* et l'absence évidente d'indices. Elle n'avait pas été *droguée*, elle n'avait pas été *violée*. Seulement torturée pour la faire parler surement. La tête de la femme ,

entièrement rasée, regardait la scène de son corps posée sur un plateau de marbre couvert d sang. Les yeux encore ouverts exprimaient une effroyable peur. Derrière la tête, les vêtements étaient maculés de sang et parfaitement pliés. Devant les yeux, des petits morceaux de bois avaient été déposés comme pour empêcher la mort de regarder.

- *Abominable, se dit le légiste.*

La nuit était tombée depuis quelques heures sur *Paris*, et le vacarme rugissant de l' agitation quotidienne était sur le point des'estomper. Doucement alors le calme s' installait dans l' opacitédes rues des quartiers de la capitale. L'animation intensive qui dominait chaque journée de sa frénésie débordante s' étiolait peu à peu, et bientôt, seule la lumière des néons braquée sur le bitume, ainsi que celle des quelques fenêtres encore allumées allait tenter de troubler la tranquillité de l'obscurité. Comme il était annoncé, le froid avait redoublé en ce lundi soir, et l'automne, voyant sa fin approcher, allait bientôt

cédansa place à l' interminable froideur de l' hiver. Dans quelques jours les températures négatives, les pare-brise gelés et la neige allaient s'emparer du paysage urbain, et faire cruellement régner dans le cœur des habitants, une douce mélancolie si fidèle à la saison. Illuminées par les lueurs du crépuscule, quelques voitures aux peintures ruisselantes circulaient lentement sur les routes, le long des caniveaux inondés par la bruine incessante de ces derniers jours. Ce triste défilé de voitures venait ainsi briser sans retenue, le silence monotone par le bruit lancinant des pneus sur l' asphalte trempé. Les avenues et autres grands boulevards, qui d' habitude subissaient encore l' effervescence citadine de la métropole, se trouvaient à présent désertées, et semblaient bien tristes en comparaison de ces derniers mois, nostalgiques du climat enivrant que l' été de cette année mille neuf cent quatre-vingt-treize avait porté si loin dans l' arrière saison. Les terrasses des *brasseries* et des *restaurants* étaient à présent rangées jusqu'à l' année suivante, et les tenues estivales, légères et affriolantes, remplacées par les pulls, écharpes et autres manteaux fourrés. Dans ce climat austère, la grisaille ambiante emplissait

chaque instant d'une inexorable morosité. Bien que le temps ne soit pas vraiment encourageant, par moments quelques silhouettes se dessinaient timidement sur les *trottoirs*.

De temps en temps elle sent le regard des deux hommes lorgnant ses belles cuisses. Elle fait semblant de ne rien remarquer, elle avait un regard franc et direct, de beaux cheveux ondulés qui lui arrivaient au milieu du dos, plutôt fine, *Valerie* se fait marcher, se dandiner sur ses talons de *15 cm*, en la guidant par la chaînette qui relie ses tétons... Un rendez-vous en public? Mais le risque? Il était plus agréable que réellement dangereux! *Valerie* est d'une beauté rare. À la fois sauvage et naturelle. Le genre d'être quasi irréel, capable de passer du statut de femme *libertine* à celui de femme *fatale* en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les talons des escarpins claquent sur le sol; la démarche est légèrement chaloupée, les *nichons* ballottent au rythme des pas. Elle perçoit le regard perçant de l'homme qui l'examine des pieds à la tête. Il admire son *cul*, parfaitement moulé

par sa robe courte, mais aussi vraisemblablement l'absence de traces de sa *culotte*. À son retour, il admire les *seins* ballottant au rythme de sa démarche. Ses *seins*, haut placés, bien fermes, aux tétons ronds et durs comme des cerises, plantés sur des aréoles rose foncé, n'ont pas besoin de soutien, malgré sa trentaine bien avancée. Elle en est presque *indécente*; oui, elle l'est, le *collier de perles* s'arrêtant juste au début du sillon des deux globes. Mais elle avait une prédilection pour l'anatomie qui lui permettait d'expérimenter de *sensu* tout ce qui tournait autour du *sexe*. Un abus d'imagination? Une paranoïa? Après tout, prendre ses *rêves* pour des réalités ou ses réalités pour des *rêves*, n'est qu'une question de nuance. Elle est en proie à des sentiments si contradictoires: peur et honte à la fois, mais le *désir* qui monte au plus profond de toi a raison de tes dernières résistances. Il est là, au loin, dans ce costume bleu, chemise mauve et cravate violette. Elle était prête et d'accord pour continuer le jeu.

- Regarde mon derrière, mon... Mon cul! Mon gros cul! Regarde-le bien. Tu l'aimes, mon gros cul, sale pervers? Pensait-elle.

Valérie repousse tous les interdits qui avaient bloqué sa vie. Elle veut plus... Bien plus... Elle était surprise par l'excitation et le bruit qui y règne. Alors elle se disait: « J' ai vraiment bien fait de marcher jusqu' à cet endroit, d' avoir enlevé le haut et le bas. C' est bien peu de chose en fin de compte pour trouver le calme et la sérénité. » Leurs ombres ondulantes, qui filtraient sur les murs des immeubles à travers les gouttes d' eau, laissaient deviner un entrain manifeste et assuré. Le pas pressé et engagé, c' est ainsi que ces hommes et ces femmes bravaient les intempéries et la fraîcheur du soir, le regard déterminé et impatient d' arriver à destination. Dans l' une de ces petites rues sombres et dépeuplées, on entendait sur le macadam le claquement brusque et sonore des talons aiguilles. Le souffle haletant, une femme à la démarche pressée marchait à vive allure.

Valerie voit bien ses regards, elle voit bien qu' il l' a vue.

- Vous êtes resplendissante ce soir, savez-vous que nous sommes quasiment voisins? Dit il.

Il savait que son mari est parfaitement bisexuel et qu' il aimait être sodomisé... Son épouse Valerie suçait à la perfection, avec une agilité de la langue et des lèvres quasi professionnelle. Jacques, sans expérience aucune, et soudain il s'était trouvé avec une femme qui lui taillait de belles pipes tout en douceur et qui savait avaler le sperme avec délectation. Depuis cette époque-là. Et qu' elle avait une réelle passion pour les chaussures. Valerie souffrait d' une irrépressible passion pour les chaussures. Elle aimerait pouvoir en acheter une nouvelle paire chaque semaine, voire chaque jour. Ces merveilleuses chaussures aux talons vertigineux qui les affinent n'importe quelle gambette et dont les hommes raffolent, promesse subliminale d' un moment exaltant. À ses pieds, des

talons-aiguilles bleus. Elle avait assorti ses ongles du même bleu. Il la regarde. Elle est là, très chère, simplement belle, sublimement femme. C'était un homme impassible et inexpressif, au regard sombre et terne, pas le genre à s'efforcer de sourire pour donner le change. En résumé l'extrême inverse de son mari *Gerald*, qui se distinguait par une exaltation et une fougue excessive. Il était calme, posé et appréciait une vie simple et tranquille. Il reprochait d'ailleurs souvent à son collègue de brûler sa vie et de gâcher un avenir prometteur, que ce soit à propos des établissements peu recommandables qu'il fréquentait la nuit, ou bien de son éternel amour pour les femmes dans lequel il consumait un appétit *insatiable*. C'est un jeu de *séduction* feutré entre eux.

C'est comme si votre présence illuminait le musée de mille feux, comme si d'un seul coup vous éclipsiez de leur divine beauté toutes les *Vénus* et les *Aphrodite* qui peuvent exister dans les musées du monde entier...

Dix-huit

- Euh, madame X? Oh, la belle surprise! Mon ange est là. Madame... Excusez-moi... Vous êtes Valerie? demande le malade avec un sourire douloureux.

- Oui, c'est moi! Oui? On se connaît?

- Je suis Sébastien. Vous me savez joueur ma chère... Vous ne me connaissez pas (encore...) Très infernal.

- Satisfait? Vous ne pouvez pas me faire ça... J' ai une réputation...

- Une réputation? Ouais, je vois ça, tous les mercredis!

- Je... S'il vous plaît... Non... Je n'ai pas besoin de réfléchir.

Elle s' attendait à trouver cela *bizarre*, mais elle aime se retrouver aux côtés de cet homme qui a su lui révéler sa *perversion*. Elle est assoiffée de

nouvelles sensations. Il va être 22 h. Les rues sont encore animées, les *bars* et les *restaurants* de la ville commencent à faire le plein de fêtards, des jeunes poussent des cris pour provoquer les passants et les bouteilles d'alcool roulent sur le macadam et les pavés. Il lui propose une petite balade pour profiter des lumières de la ville et du redoux des températures, proposition qu'elle accepte volontiers. Il règle les deux *tickets* à la *caissière* et ils entrent dans un petit hall pour pénétrer dans un petit couloir et entrer dans une petite salle. Des petits fauteuils rouges sont alignés comme dans tout cinéma qui se respecte, un écran de taille classique. Un couple, entre deux âges, est assis tout devant. Quant à eux, ils choisent de rester à l'arrière pour être tranquilles. Le film ne va pas tarder à commencer, les pubs sont passées le temps qu'ils s'installent.

Voilà, ça commence, les lumières sont éteintes, ils sont désormais dans la pénombre. Propice aux effleurements des mains sur les cuisses, sur le ventre...

- Hummmm... J'adore, quelle bonne idée tu as eu... J'adore ce film! Hummmm... Ça m'excite encore plus. Je ne sais pas si je vais céder à la tentation. Tu as envie de moi, tu veux jouir en moi et me faire jouir.

À nouveau, à l'écran, une scène érotique est projetée. Elle fait monter en elle encore plus d'excitation. Les personnages font l'amour dans le lit de l'homme. Il n'est pas forcément très tendre avec la madame. Elle ne semble pas s'offusquer pour autant. Pour rester discrets, il baisse sa braguette, et déboutonne le bouton de la ceinture, il baisse un peu son boxer noir. Il remonte sa robe jusqu'à la taille alors qu'elle est debout, de dos, devant lui, et elle s'assied sur lui et sa queue bien gonflée. Elle prend appui sur les accoudoirs pour glisser sur ce membre. Il fait plusieurs va-et-vient pour qu'il se calme mutuellement. C'est bon, mais ni l'un ni l'autre n'arrivait à la jouissance, de toute façon ce n'était pas le but. Cet instant dure dix minutes... Sa jouissance est proche... Sa jouissance est prête à bondir, à jaillir, à exploser en mille

étoiles. Valerie était méconnaissable. Son maquillage si soigné, ses cheveux si impeccablement mis en beauté n'étaient plus que désolation. Mais qu'importe.

Longeant la bordure du trottoir, elle se dirigeait vers le square qui allait faire dans son trajet nocturne, office de raccourci en direction de son domicile. Elle était vêtue d'un petit robe bleu marine, le style bon *chic* bon genre acheté dans un magasin *féminin* bon marché. Sa main droite empoignait fermement le petit parapluie noir qu'elle tendait droit au ciel, et qui abritait tant bien que mal son corps de la pluie diluvienne. Serrant bien fort la poignée du petit sac en cuir marron qu'elle portait dans son autre main, elle accéléra la cadence, puis traversa sur son chemin la route humide pour se retrouver devant l'entrée du parc. La grille en fer forgé, restée grande ouverte, lui tendait les bras. Elle emprunta alors l'allée tortueuse, bordée par les peupliers du jardin. L'endroit était agréable, un petit bout de nature parmi l'environnement anxiogène des grandes villes. Il était évidemment comme tous les autres, entouré de

grands immeubles surplombant la petite place, de boutiques et de restaurants tous plus laids les uns que les autres, mais la verdure des pelouses et les arbres, bien que désormais presque tous dégarnis de leurs feuillages, délivrait une franche bouffée d'oxygène dans cet univers maussade. La femme déposa délicatement son parapluie sur l'un des bancs alignés dans l'allée principale, s'arrêtant ainsi pour se recoiffer, et remettre en place le fin élastique qui maintenait sa longue chevelure blonde. Dans cet environnement obscur et jusqu'à présent silencieux, un craquement bref mais retentissant la coupa dans son élan. Elle tourna la tête brusquement, apeurée comme un petit animal sauvage, surpris en pleine nuit dans la lumière des phares. Il n'y avait rien ni personne autour d'elle. La femme observa chaque recoin en vain, elle était pourtant sûre d'avoir entendu quelque chose. Peut-être le bruit du vent sur les branches, elle essaya du moins de s'en convaincre. Cet épisode inattendu lui avait retourné le sang, elle tremblait comme une feuille. L'esprit tourmenté, elle décida alors de ne pas s'éterniser, d'autant que si l'endroit avait l'air particulièrement charmant la journée, il était plutôt angoissant une

fois le soleil couché, et d' autant plus pour une femme seule. Elle reprit donc son parapluie, posé en appui contre le bois verdâtre, avant de continuer sa route dans le parc. Le lieu manquait franchement de clarté, et les lampadaires de leur hauteur n' éclairaient que le sentier recouvert de petits cailloux opalins. De chaque côté, la végétation plongée dans l' opacité se faisait de plus en plus oppressante. Des ombres menaçantes se dessinaient derrière les rangées de bosquets qui bordaient la promenade, accompagnées par le vent qui de son souffle puissant, s' engouffrait dans les branches qui vacillaient chaque seconde un peu plus. Un autre bruit sourd retentit subitement, rappelant le craquement du bois écrasé par un pas un peu trop appuyé. Tétanisée, la femme stoppa sa marche, puis écouta chaque son d' une oreille attentive. La peur s' était profondément installée dans ses yeux grands ouverts. Le portillon de la sortie se trouvait maintenant à une dizaine de mètres, elle se mit en quête de le rejoindre rapidement. Son objectif se rapprochait lentement sous ses pas fébriles, c' est alors qu' une silhouette traversa le sentier, à travers la nébulosité qui flottait doucereusement dans le

petit *parc*. Effrayée par cette vision furtive mais bien réelle, elle eut un violent geste de retrait qui la fit subitement sortir du chemin. Elle s' éloigna de quelques mètres sur sa gauche avant de s'arrêter, paralysée par l' émotion grandissante. Sa présence se faisait de plus en plus accablante, il se rapprochait lentement. Les membres tremblotants, la jeune femme sentait son cœur s' emballer sous les palpitations brutales, qui comme des petits coups de poignard.

Surmontant la terreur qui lui coupait bras et jambes, elle recula encore plus loin dans la pénombre, puis, guidée par l' affolement qui s' était violemment emparé de ses pensées, elle s' enfonça à corps perdu dans l' inconnu qui étendait ses bras longs et étouffants autour de sataille. Happée par la confusion elle s' arrêta subitement dans son élan, son corps crispé et adossé de tout son long contre un arbre colossal. Elle resta ainsi sans bouger, pétrifiée sur ses jambes qui chancelaient toujours un peu plus, prête à s' effondrer. Un cri perçant s' échappa soudainement dans le ciel infini de la nuit, avant que le silence ne revienne comme si de rien n' était, quelques

secondes plus tard. La femme avait disparu. Il était maintenant une heure du matin, et depuis quelques minutes la pluie avait cessé de tomber. Malgré cette légère accalmie, le climat ambiant était toujours aussi glacial, et l'humidité avait définitivement pris possession de l'atmosphère nocturne. Sur le *parking* du commissariat, l'ambiance était bien morne, le lieu presque vide. Dehors, deux hommes habillés chacun d'un uniforme bleu foncé, profitaient d'un moment de pause sous les étoiles pour fumer une *cigarette* et bavarder bruyamment. Un peu plus loin encore, s'en allant rejoindre la chaussée, une voiture de patrouille démarra dans un boucan d'*enfer*, puis quitta le *parking* vélocement, hâtée sans doute par l'urgence d'une situation délicate. L'odeur des gaz d'échappement embauma brusquement la place d'une fumée pestilentielle, suivie par une sirène stridulante qui aussitôt déclenchée, résonna de longues minutes après la disparition du véhicule dans les artères *parisiennes*. Pendant ce temps, les deux *policiers* s'étaient éclipsés par la porte vitrée du grand bâtiment. Au-dessus de l'entrée se dressait une grande façade, parsemée de fenêtres qui donnaient

sur les quatre coins du quartier. Le décor était plutôt sommaire. Seule l'inscription «*Police nationale*» en grosses lettres noires ornementait le grand mur décrépît, modestement accompagnée de trois drapeaux aux couleurs de la république, dont l'armature était solidement accrochée au-dessus de l'ouverture de l'édifice. L'endroit était redevenu désert, et à nouveau le calme régnait tendrement sur le *parking* abandonné. Pas le moindre chat ne se profilait à l'horizon, et seul le bruit aigu du vent qui sifflait dans les rues faisait figure de fond sonore. À l'intérieur du commissariat l'activité n'était guère plus soutenue. En effet, peu d'animation emplissait la grande salle qui exposait tristement ses couleurs ternes et blêches. Les murs *lézardés* et moisissés par l'humidité étaient recouverts d'une peinture cendrée, qui à voir son état aurait bien mérité un sérieux coup de jeune. Des fissures gigantesques surgissaient du plafond cireux qui s'élevait au-dessus du mobilier de bureau, des tables et des chaises en métal argenté, parsemées dans toute la pièce avec un manque évident de raffinement. Sur les bureaux poudreux, un *bric-à-brac* monumental accompagnait les piles

de dossiers entassés contre les machines à écrire, et un joyeux bazar en guise de décor intérieur s'étendait un peu partout dans la salle. Le passage d'un bon coup de balai sur le sol couvert de poussière n'aurait pas été de trop non plus. Les locaux du poste de *police* paraissaient bien vides en cette soirée d'arrière saison. Son aménagement rigoriste, en chérissant le manque cruel de présence humaine, rendait le lieu *sinistre* et austère. Seuls quelques *policiers*, confortablement adossés au dossier de leur siège, travaillaient dans une ambiance placide et sereine. Enfin travailler c'était vite dit, ils n'avaient pas vraiment l'air de se *tuer* à la tâche. L'un d'entre eux se leva justement de sa chaise, et se dirigea vers le comptoir, installé à l'accueil du bâtiment. Comptoir derrière lequel un *policier* à l'uniforme soigné, était assis sur un grand tabouret. Plongé sur sa feuille de papier blanc, l'individu, dérangé dans sa concentration, leva les yeux l'espace d'une seconde. Le petit homme brun esquissa un léger mouvement des sourcils, en observant son collègue introduire sa pièce de monnaie dans la machine à café. Son visage renfrogné en disait long. Il devait pourtant avoir l'habitude d'être importuné le

bougre, depuis le temps qu'il les voyait passer devant lui à longueur de journée. Le *policier* à la face triangulaire repartit tranquillement à sa place, muni de son gobelet en plastique blanc, dont la fumée qui s'échappait embuait le verre de ses lunettes d'un épais nuage. Il se rassit ensuite dans le fond de la grande salle, derrière la table grise qui lui servait de bureau. Dans son dos se dressaient trois cellules dépeuplées, disposées les unes à côté des autres, et prêtes à accueillir la mauvaise herbe de ce bas monde. Un seul et unique banc en béton agrémentait l'espace, apparemment laissé à l'abandon, et les minces intervalles entre les barreaux laissaient entrevoir le piteux état sanitaire dans lequel se trouvaient les *geôles*. Un peu de propreté aurait sûrement fait tâche au milieu d'une telle *porcherie*.

Dix-neuf

L'inspecteur *Jacques Delayé* avait toujours eu l'habitude des dossiers difficiles. S'il était rentré dans la *police*, ce n'était pas pour mettre la main sur des petits porte *flingue* ou sur des *gangsters* à la petite semaine, lui son truc c'était les vrais *bandits*, ceux qui foutent la pagaille dans le paysage et qu'il retrouve flingués.

Installé à l'intérieur de son véhicule, il démarra le moteur, ouvrit la vitre puis tapa le bout de son mégot sur le rebord de la fenêtre, laissant ainsi chuter la cendre de sa *cigarette* sur le bitume humide. Une vieille *mobylette* rouge, qui passait au même moment devant le poste de *police*, le sortit brusquement de sa torpeur. Le bourdonnement du *moteur* mit fin au silence de plomb, en résonnant longuement dans les petites rues *parisiennes*. Il alluma la radio et appuya sur l'accélérateur. Lentement alors la voix de *Janis Joplin* envahit l'intérieur de la voiture, et *Jacques* se laissa progressivement envoûter par le blues cosmique de la

chanteuse américaine. Engagé sur le chemin du retour, le commandant assistait impuissant à l'animation matinale, qui réanimait peu à peu la métropole. Autour de lui le *va-et-vient* des camions *poubelles* avait recommencé son cirque, et la ville allait ainsi reprendre peu à peu ses couleurs quotidiennes.

Jacque Delayé se faufila à travers les allées encore tranquilles de la capitale, le corps et l'esprit harassé par les instants qu'il venait de passer. Il était plutôt pressé de retrouver son appartement, son lit et surtout sa femme *Thérese*, qui n'avait certainement pas dû l'attendre pour s'endormir. Il rentrait trop tard une fois encore, c'était les inconvénients du métier, le revers de la médaille. D'un côté les honneurs pour les services rendus à la nation, les enquêtes rondement menées et les félicitations qui les accompagnaient, et de l'autre un emploi du temps surchargé, cumulé à une existence entière consacrée aux *investigations* en tous genres. Cette vie trépidante, mais surtout de plus en plus pesante, l'avait condamné à renoncer aux *plaisirs* insoucients, ainsi qu'à sacrifier sa vie de famille pour le travail. Cela expliquait pourquoi lui et *Thérese* n'avait pas eu d'enfants, malgré leurs dix années de mariage. Elle c'est ce qui

était arrivé de mieux à *Delayé*. Il l'avait rencontré onze ans plus tôt, un soir de déprime dans un des nombreux *bars* de la ville. Ce genre de petit établissement de quartier agréable et accueillant, où les clients nocturnes aimaient le temps d'un instant, profiter de la décoration moderne et de l'ambiance chaleureuse pour siroter un verre entre amis. C'était une sale période pour le commandant. Elle avait un regard franc et direct, de beaux cheveux ondulés qui lui arrivaient au milieu du dos, plutôt fine, mais il devinait de jolies courbes qu'il qualifierait d'appétissantes... Il la détaillait des pieds à la tête en la regardant approcher, sans se cacher le moins du monde mais sans insister lourdement non plus. Qu'elle voie juste elle aussi qu'elle ne me décevait pas du tout. Elle lui dit bonjour et lui fit la bise, en se collant à elle un peu plus que nécessaire. Il posait sa main un peu trop bas sur son dos en lui rendant sa bise. Le ton était donné! Elle l'avait confié que si elle lui plaisait, alors elle prendrait *plaisir* à le séduire et même l'allumer, sachant très bien, car il le lui avait dit, qu'il adorait ça. Elle savait, l'avait-elle confié, se mettre en valeur.

Assis seul au comptoir comme un vieux loup solitaire, il se laissait tendrement dériver dans les bras de l'ivresse, dans lesquels il avait depuis trop longtemps plongé son désespoir et toute son amertume. Elle qui pourtant était de nature souriante et enjouée était tombée tout de suite sous son charme, et ne l'avait pas quitté des yeux de la soirée, se désintéressant alors complètement de la conversation tenue par son amie, qui s'évertuait à lui vanter les détails croustillants de sa journée de bureau. Jacques sortait à l'époque d'une longue relation qui s'était très mal terminée, et dont la rupture violente et brusque avait fait remonter en lui sa nature dépressive et neurasthénique. Se laissant lentement glisser vers les abysses de la boisson, il s'était totalement plongé dans les vapeurs de l'alcool, et n'était désormais plus que l'ombre de lui-même. De nature peu avenante et souffrant d'un manque caractérisé de volubilité, le policier était devenu de jour en jour de plus en plus sombre. Un personnage désagréable, irascible et taciturne, uniquement rattaché à la vie par le travail, dans lequel il se livrait corps et âme. Assis devant son verre, le regard absent et perdu au travers des idées noires, qui lui bouffaient

continuellement le moral, elle avait alors pris les choses en main, et l' avait abordé timidement en lui arrachant quelques mots hésitants. Son caractère ténébreux et son esprit torturé l'avaient immédiatement *séduite*, et le fait que la tâche s'avérait particulièrement difficile ne semblait pas vraiment la déranger. Bien au contraire, elle mit tout en œuvre pour le charmer et se rendre bientôt indispensable à ses yeux.

Les dialogues qu'ils avaient eus avant étaient torrides, et le premier contact était entièrement raccord avec ce qu'il osait à peine rêver du potentiel de la bombe *sexuelle* qu'il devinait en elle. Il a l'intelligence, la *courtoisie*, la finesse de ne pas te traiter d'homme à homme! De ne pas l'imposer d'emblée la trivialité de sa convoitise.

- *Du champagne, quelle adorable idée, dit-elle en observant les fines bulles dansant dans le liquide doré.*

- *C'est exactement ce qui convient à cette délicieuse soirée en votre compagnie, dit-il.*

- *Le champagne me rend amoureuse et je suis en train de succomber à ton charme.*

- Je ne pense pas que mon charme y soit pour beaucoup, mais je remercie le Dom Pérignon... Vous vous êtes faite très belle. Vous vouliez sortir sans doute ! Ici, vous pouvez aller et venir sans rendre de compte à personne, bien sûr. J'aimerais aller acheter des fleurs et les offrir à vous.

- Vous feriez cela pour moi?

- Évidemment! Je suis certain que vous n'avez rien à vous reprocher.

- Vous êtes une belle personne, merci, Jacques.

- Bon, eh bien à votre santé, Térése !

- Oui! À la vôtre!

- Je peux faire une suggestion?

- Pourquoi pas?

- Vous avez me choisi?

- J'avoue que non, j'ai des pensées... Idiotes en tête.

- Ah! Bon, et je peux savoir ?

- Nous sommes des adultes, Allons sortir ensemble... Tu es beau et tu me donnes envie de te connaître mieux.

- En tout cas merci pour le dîner, ça me fait plaisir. Je suis complètement d'accord...

Les verres vides attirent le serveur. Celui-ci prend donc la commande et repart vers une autre table. Il a fort à faire ce soir ; la salle est bondée. *Thérese* et *Jacques* mangent lentement, en silence.

- Il me faut partir, si je veux être à l'heure.

- Mais demain, tu seras là ?

- Non, je finirai ma journée à Marseille et je dormirai là-bas. Par contre après-demain, j'y serai, mais un peu fatigué.

- Allons chez moi, ce sera plus pratique pour toi.

Les jours qui suivirent la rencontre eurent l'effet d'un électrochoc pour *Jacques*, qui retrouvait peu à peu le sourire. Grâce à *Thérese*, il était en passe de se sortir de son penchant pour la bouteille, et des démons qui empoisonnaient sans relâche son existence déjà bien amochée. Bien qu'ayant conservé une

partie de sa nature languissante, et une personnalité pour le moins complexe, il avait repris goût à la vie et s' était relevé successivement de ses échecs, encouragé par celle qui allait devenir quelques mois plus tard son épouse pour de longues années. Le couple vivait à présent dans l' harmonie la plus totale, sous un ciel sans nuages, où le passé trouble du commandant n' était plus qu' un souvenir naufragé dans son esprit désormais apaisé. Il venait d' arriver en bas de chez lui. Soulevant son pied de l' accélérateur, il ralentit légèrement la cadence, puis s' engouffra dans le *parking* souterrain de l' immeuble. Il y avait quelque chose d' angoissant dans l' atmosphère du sous-sol endormi, un sentiment étrange qui émergeait du silence et de l' austérité du lieu, et qui laissait planer une forte impression d' insécurité. Il en fallait naturellement plus au commandant pour se faire du mouron. Il gara la voiture sur son emplacement puis, alluma une nouvelle cigarette, avant de poser lourdement ses pieds sur le sol gelé. Le froid intense traversait la carrosserie fragile du véhicule. Il replaça le col de son manteau du bout de ses doigts crispés, puis se dirigea vers la porte des escaliers, direction le deuxième étage. Les cloisons grisâtres du long couloir défilèrent

jusque devant l'entrée de son domicile. Le plus discrètement possible, il tourna la clé dans la serrure et pénétra à l'intérieur. Le *policier* habitait un appartement modeste mais néanmoins confortable. Il retira rapidement ses chaussures, avant de les déposer devant le petit meuble en noyer, où se côtoyaient dans un *arc-en-ciel* de couleurs les paires d'escarpins, bottines, sandales et autres souliers, empilés si maladroitement que la pyramide était sur le point de s'écrouler. Le salon s'ouvrait maintenant devant Simon. La pièce était plutôt grande, et la décoration fine et élégante remplissait le lieu d'une atmosphère non dénuée de charme. Une multitude de petits tableaux abstraits et contemporains étaient accrochés sur les murs bleutés, en compagnie de quelques aquarelles, colorées et disposées au milieu des étagères en bois, des photos en noir et blanc, de la vaisselle en porcelaine et du grand miroir suspendu devant l'entrée. L'endroit était plaisant et très féminin, fortement marqué par l'esprit créatif de *Thérèse*, qui était sans nul doute passée par là. *Jacques* s'aventura prudemment dans la pièce, sa démarche feutrée et plus ou moins discrète était pleine de maladresse. Il franchit ensuite la salle à manger, et en profita

pour poser son trousseau de clés sur la table basse, devant le canapé en cuir noir près de la fenêtre. Le *policier* dépassa le seuil de la petite cuisine, avant de disparaître rapidement par la porte ouverte de la salle de bain. Le temps de prendre une douche rapide et il ressortit encore humide, impatient d'atteindre enfin son lit pour y trouver un repos tant attendu. Il rejoignit tranquillement sa chambre, où sa femme dormait à poings fermés. Posé tendrement sur un large oreiller bleu, le visage de *Thérèse* était tourné vers la droite en direction du mur. Son corps était légèrement replié sur lui-même, entièrement recouvert par le drap remonté sur ses épaules, et sur lesquelles s'étendait sa longue chevelure blonde aux reflets cuivrés. Simon se coucha à ses côtés en faisant preuve d'une insoupçonnée légèreté. Il observa pendant quelques instants son visage, sa peau fragile et délicate, son teint pâle et harmonieux, et regretta de ne pas avoir pu percevoir avant de s'endormir, le bleu de ses yeux fermés par le sommeil profond dans lequel elle était enfouie. Sa femme qui contrairement à lui n'avait pas pour habitude de veiller si tard, avait plutôt bien réussi sa vie professionnelle. Elle s'était construite en quelques années

une brillante carrière de photographe et réalisait de nombreux projets, notamment dans le milieu de l'art *parisien*. Léa appréciait et vouait une véritable passion pour son métier, et pour la liberté qu' il lui accordait au quotidien. Forcément elle aurait bien voulu que son mari puisse enprendre autant dans le sien, mais ce n'était évidemment pas le cas. Elle le savait pertinemment et l' avait accepté depuis longtemps, même si cela n'avait pas manqué de provoquer entre eux quelques tensions manifestes au début de leur relation. Dehors dans le froid du petit matin, les rues s' animaient de plus en plus, et les premières lueurs du jour allaient bientôt refléter sur le vert opalin des murs de la chambre. L' aube attendait encore quelques brefs instants avant de pointer le bout de son nez et, pendant ce temps, *Jacques*, lui, s' en remettait seulement aux bras de *Morphée*.

Vingt

Le lendemain en fin de matinée, *Jacques* arriva au commissariat, *cigarette* au coin des lèvres comme à l'accoutumé. Il pénétra à l'intérieur du bâtiment, où l'ambiance depuis la veille avait radicalement changé. Les locaux bruyant s'étaient à présent peuplés d'individus en uniformes, ainsi que d'officiers et de civils en tous genres. Dépôts de plaintes, *arrestations*, l'endroit fraîchement assailli était soumis au *va-et-vient* incessant de la foule, qui circulait plus ou moins librement dans la grande salle, dans un désordre assez consternant. Le commandant salua d'un mouvement rapide de la tête le *policier* installé derrière l'accueil. Il continua son chemin en direction de son bureau, dans le bruit intense des conversations, des grincements de tables, et des clappements brefs des doigts sur les machines à écrire. Ce gentil chaos résonnait dans la grande pièce, et ne formait qu'un seul et même gigantes

que brouhaha. Il traversa le bâtiment sans prêter attention au monde qui l'entourait. Sur son trajet il aperçut l'inspecteur *Delayé*, alors, en pleine discussion avec un collègue. Les regards des deux hommes se croisèrent comme deux aimants attirés l'un par l'autre. D'un geste franco du bras, *Jacques* lui fit signe de le rejoindre au plus vite. *Valentin* se leva aussitôt de sa chaise et le suivit docilement jusqu'à son bureau. Les deux compères venaient à peine de gravir le petit escalier, quand ils se firent fermement interpellé par un gros bonhomme en costume gris souris.

- *Jacques!* J'ai à vous parler, je vous attends, vous et *Habiera*, dans mon bureau.

La voix autoritaire qui venait de retentir était celle du commissaire *Duval*, dont la nature n'avait visiblement pas épargné le physique. Petit, rondouillard, le ventre arrondi sans doute par les années passées sur sa chaise de l'administration policière, l'animal faisait peine à voir. Debout sous le néon flavescent qui faisait reluire son crâne dégarni, il nettoyait nonchalamment le

verre de ses lunettes avec un petit chiffon beige. Il tourna subitement le dos aux deux policiers, avant de rentrer à l'intérieur de son bureau.

- Asseyez-vous, leur dit-il d'un ton sec et assuré, en replaçant ses binocles sur son énorme nez épaté. Les deux hommes s'exécutèrent sans broncher, pendant que Duval, qui était resté debout faisait les quatre cents pas dans la pièce.

- Bon, j'ai lu le rapport de la nuit dernière, expliquez-moi la situation un peu plus en détail.

L'inspecteur Jacques prit alors la parole et s'empressa de lui décrire la scène. Après avoir rendu compte des moindres éléments, il termina son récit sous l'œil dubitatif de son supérieur. Le commissaire qui avait écouté d'une oreille attentive semblait perplexe. Le visage consterné, il déclara aux deux policiers.

- La scientifique m'a appelé il y a une heure, l'examen sur le corps de la victime n'a rien donné et c'est pourquoi je compte sur vous pour éclaircir cette affaire. Je vous laisse le soin de mener à bon

terme cette enquête. Mais attention ne me décevez pas Jacques, vous vous engagez sur un dossier délicat, l'erreur n'est pas permise. Il haussa les épaules.

- Le travail sera fait, dit-il sur un ton incisif qui lui était souvent familier.

Le commandant se leva et repartit aussitôt vers la porte, sous le regard rigide et insistant de Duval. Le climat était carrément glacial entre les deux hommes, ils n'avaient jamais entretenu de bonnes relations. Pour cause, leurs caractères opposés, et les méthodes souvent borderline du commandant, avaient fréquemment provoqué des tensions entre les deux individus. De plus le commissaire ne lui avait jamais pardonné son passé intempérant, ni même perdu une occasion de le lui faire comprendre, par le biais de ses multiples critiques. Cette ambiance électrique n'était certainement pas prête de s'arranger, vu que Simon ne le portait pas non plus dans son cœur. Il le considérait depuis toujours comme un planqué et un opportuniste de première. Jacques était revenu dans son bureau. Il posa son manteau sur le portant à

gauche de l'entrée, puis se laissa lourdement tomber dans son fauteuil. *Habiera* qui l'avait suivi le regardait sans rien dire.

- *Tu' es renseigné sur la victime?* demanda *Simon* à l'inspecteur qui se tenait dans l'encadrement de la porte.

- *Ouais, j' ai pris un peu d'avance, j' ai sorti tout ça avant votre arrivée. Valentin* sortit un petit papier de la poche arrière de son jean et le posa sous les yeux de *Jacques*.

- *J' ai récupéré l'adresse de la victime et celle de son travail.*

- *Elle est mariée?* Demanda *Simon*.

- *Non pas mariée et pas d'enfant, elle vit en concubinage avec un certain Michael Landry. Je l'appelle pour le prévenir si vous voulez. Simon* fixa longuement *Habiera*, l'air pensif.

- *Non, pas tout de suite!* dit-il en se levant brusquement. *Valentin* regarda son supérieur récupérer son trois-quarts.

- On va d'abord passer sur son lieu de travail pour interroger ses collègues, on en apprendra peut-être plus sur la victime et sur son conjoint, lança Delayé en s'emparant de la feuille de papier blanc. Son regard s'arrêta subitement sur l'adresse.

- Elle travaillait dans une bibliothèque?

- Oui, depuis deux ans d'après ce que j'ai compris.

- OK, suis-moi, on y va tout de suite.

Valentin récupéra sa veste puis rejoignit le commandant, qui d'un pas déterminé se dirigeait vers la sortie du commissariat. Les portes de la berline noire se refermèrent sèchement sur la tôle, le véhicule s'embarqua alors dans la foulée dans un nuage de gaz fumants sur la chaussée. Habiera qui se frottait vigoureusement les mains pour les réchauffer se tourna vers Delayé.

- Vous ne trouvez pas ça bizarre que son mec ne se soit pas manifesté? Sa copine rentre pas de la nuit et il ne cherche pas à savoir où elle est, y'a un truc qui cloche, non ?

- C'est pour ça qu'on va d'abord passer interroger son entourage, on en saura plus sur l'ambiance dans le couple ces derniers temps. Ne t'inquiète pas pour lui on ira le voir après, mais il a peut-être une bonne explication pour son manque de curiosité.

Habiera secoua la tête, il était bien forcé d'approuver. Le silence revint ensuite rapidement dans la voiture, qui continuait sa route à travers les rues parisiennes. Dehors, le temps maussade avait rendu le paysage sinistre et lugubre. Depuis le petit matin, une épaisse brume avait déposé son voile confusant dans l'horizon, et avait ainsi provoqué une circulation pénible et laborieuse dans la capitale. Les températures anormalement basses pour la saison avaient rempli le véhicule d'une désagréable froideur. Grelottant derrière son volant, Jacques relevait sans cesse son col pour secourir le cou de sa main engourdie par le froid. Malgré ça, il ne put s'empêcher d'ouvrir son carreau pour allumer une nouvelle cigarette. Il y avait en effet des habitudes que même le climat ne pouvait déranger. Habiera le regarda d'un visage contrarié, l'inspecteur n'avait pas l'air

ravi. Il tourna la tête de l' autre côté, observant ainsi les hommes et les femmes qui s' entre croisaient continuellement sur le *trottoir*.

Il est *10 h*, déjà la chaleur est pesante. Il arrive à destination. En effet, il n'a jamais eu de rendez-vous *extra-conjugaux*, même si cette rencontre ne s'annonce pas *sexuelle* à l'avance. Il sors de la gare. Il l'aperçoit. Le choc: *Valerie* est encore plus belle qu' en photo. Il s'approche. Elle l'attend près de sa voiture. Elle lui sourit. *Jacques Delayé* arreta la voiture et parle avec *Valerie* qu'était en robe d'été, courte, boutonnée sur le devant... Elle se tourne et se retourne comme pour le provoquer, elle s'approche de lui. Son regard est braqué vers ce décolleté dont *Valerie* défait le troisième bouton, elle vous tourne le dos. Vous ne pouvez rien voir, mais ne rien voir vous *excite* encore plus. Elle ouvre les derniers boutons, ses *seins* sont libres et perchée sur de hauts talons improbables:

- *Tu es ravissante ce jour. Ça me fait réellement plaisir de te voir en vrai, tu es vraiment vraiment très belle!*

- Merci, tu n' es pas mal non plus! Merci, et toi, tu es très beau aussi!

- Peut-être, mais toi, tu es... Rayonnante! Voilà le mot que je cherchais, rayonnante.

- Tu vas me faire rougir.

- Tu n' en seras que plus belle.

- Pourquoi tous ces compliments?

- Parce que tu les mérites amplement.

- Aurais-tu une idée derrière la tête?

- En quelque sorte, mais elle ne se concrétise pas uniquement derrière mon crâne.

- ??? Tu es libre?

- je suis dispo la plupart du temps.

Alors, elle entre, le siège passager, en cuir lui aussi, bien sûr dans la voiture du policier.

- Pourquoi es-tu ici à parler avec moi?

- Pour rencontrer un homme qui pourra m'aider à réaliser mes fantasmes et assouvir mes envies les plus secrètes. Si vous le souhaitez, je suis à vous.

Ses conversations se font plus intimes, confidentes, excitantes, érotiques, voire même *sexuelles*. Valerie dégrafait son pantalon et sortit son sexe, et elle entreprit de le masturber. Le spectacle était très intense, elle sentait qu' il allait *jouir* vite. Elle lâchait son *sexe*, qui pointait vers le haut. Elle le prit doucement en main, et commença à le masturber. C'était très bon...

- Vous êtes à l'aise, comme ça?
- Non, mais je veux vous donner du plaisir, c'était trop bon!
- On pourrait passer sur la banquette arrière ?
- Oui, bonne idée... Va falloir que je sorte toute nue pour aller à l' arrière...
- Pas de soucis, il n' y a personne dehors, dis-je après avoir jeté un coup d'œil.

Elle sortit de la voiture, et rentra par la porte arrière. il se déshabillait rapidement puis, comme elle, tout nu, il rentrait à l'arrière de la voiture.

Valerie était allongée sur la banquette, les jambes relevées. C' est vrai qu'elle était belle, nue,

un ventre bien plat, des petits *seins* bien fermes, une *chatte* bien fournie, de longues jambes douces et sans défaut, et son sourire... Elle fait partie des femmes qui prennent du *plaisir* en faisant *l'amour*, et cela se voyait. Il voyait son *sexe* trempé qui semblait l'appeler. Aussitôt, Il la pria dans ses bras, et son *sexe* se ficha en elle. Il rentra très facilement, elle était littéralement mouillée. Il commençait ses *va-et-vient* immédiatement, c'était *divin*. *Valerie* le regardait en souriant, elle avait un visage d'ange... Il allait de plus en plus vite, et finit par *jouir*. Par précaution, il sortit de son *sexe* et lui aspergeait le ventre avec son *sperme*. Elle serra ses jambes pour l'attirer plus fort contre elle. La chaleur dans la voiture montait, ils étaient en sueur. *Valerie* sentait bon.

- *Valerie*, vous êtes... magnifique. Oui, c'était super... Vous étiez tellement excitante.

- Je ne sais pas ce qui m' a pris, mais j' ai eu tellement envie que...

Elle était belle comme un cœur. *Valerie Lachard*, trente-quatre ans, un mètre soixante-

huit, de nationalité française. Il inscrivit son adresse sur sa fiche de renseignements, puis replaça ensuite l'objet avec les autres.

Vingt-un

Les deux policiers se stationnèrent à proximité de la bibliothèque. Simon écrasa son mégot sous sa chaussure, frotta son pied sur le bitume puis rentra avec son collègue dans le bâtiment. La porte en bois impressionnante par sa taille était grande ouverte. Le commandant s'avança donc tranquillement sur le parquet du grand couloir qui longeait l'entrée, au milieu des murs recouverts de tapisseries et de tableaux, accrochés sur la peinture dorée. Il aperçut un peu plus loin sur la droite une jeune femme brune, assise derrière un petit bureau en fer forgé, recouvert d'une plaque en noyer massif.

- *Bonjour mademoiselle, inspecteur Delayé, dit-il en présentant sa plaque d'officier de police.*

L'employée stoppa sa lecture, et releva sa tête couronnée d'un énorme chignon.

- *Nous venons voir le responsable de la bibliothèque, vous pouvez nous y conduire ?*

- *Oui, si vous voulez bien me suivre, répondit-elle d'un ton aimable et courtois.*

Les deux *policiers* guidés par la jeune femme traversèrent le hall dans sa longueur, avant d'arriver dans la salle principale du bâtiment, qui malgré sa simplicité ne manquait pas d'élégance. Le sol était jonché de mosaïque marron et de petits carreaux en céramique, où se dessinaient de fines arabesques noires et orangées. De chaque côté de la pièce, des plantes vertes placées dans des pots en terre cuite délimitaient les longues allées, au milieu desquelles plusieurs tables en bois massif étaient soigneusement alignées. Les plateaux de verre qui les recouvraient brillaient de mille feux, sous les néons blancs accrochés à l'immense plafond qui les surplombait.

De grandes fenêtres illuminaient la pièce d'une lumière vive et intense, et notamment les murs dissimulés sous les rangées interminables de livres, méticuleusement entreposés sur les étagères.

Sur un petit escabeau métallique se trouvait un homme entrain de ranger une pile immense de livres, accompagné plus bas du responsable qui se tenait le corps droit, l'air sérieux et fier comme le sont souvent les hommes à responsabilités. Vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon de costume noir, il passait les bouquins un à un à son employé, qui ne semblait pas très épanoui par la tâche qui lui avait été confiée. La jeune femme amena *Simon* et *Valentin* auprès de lui, elle les présenta brièvement puis repartit à ses activités, laissant libre place à l'interrogatoire des *policiers*. L'inspecteur décida de s'éloigner un peu, afin de se placer dans un endroit calme et discret de la salle. Il tendit une poignée de main franche et ferme à l'individu.

- *Bonjour, je suis l'inspecteur Delayé, vous êtes monsieur ?*

- *Ives, lui répondit le petit homme l'œil inquiet.*

- Mary Levêque, c'est une de vos employés?

Demanda le policier.

- Si

- mon.

- Oui tout à fait mais elle n'est pas là aujourd'hui, elle ne s'est pas présentée ce matin.

- C'est justement l'objet de notre visite, nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer. On a retrouvé son corps la nuit dernière. Le visage du responsable se figea subitement, il bredouilla quelques mots hésitants.

- Son corps? Mais c'est horrible qu'est-ce qu'il lui est arrivé?

- Nous avons très peu d'éléments pour l'instant, nous sommes justement là pour interroger ses collègues les plus proches. L'homme fit un petit mouvement bizarre de la tête.

- Il n'y a pas grand monde à cette heure-là, enfin il y a bien Sylvie qui la fréquentait un peu, attendez-moi ici.

Le responsable démarra au quart de tour, il n'était pas hautsur patte mais il cavalait sec. Il s'en alla trouver une employée qui nettoyait énergiquement le sol à

l'entrée de la grande salle. Interrompue dans son labeur, la femme posa l'espèce de *serpillière* qu'elle tenait entre les mains, puis engagea la conversation avec son patron. Les révélations qu'elle entendit lui flanquèrent un sacré coup au moral, son visage était violemment crispé. Consternée, elle écouta chaque mot soucieusement, puis d'une démarche hésitante et visiblement troublée, elle vint à la rencontre des deux *policiers*. *Delayé* attaqua illico.

- Bonjour madame, votre patron vous a expliqué la situation?

- Oui, je suis encore sous le choc, elle était tellement gentille, c'est tellement triste, répondit la dame en laissant sa peine déborder de ses grands yeux verts.

- Est-ce qu'elle vous parlait de sa vie, de ses sorties?

- Pas tellement, on s'entendait bien mais elle avait une vie plutôt simple, rien d'extraordinaire.

- Avait-elle des problèmes récemment?

- Je ne crois pas, elle semblait très heureuse au contraire.

- Réfléchissez bien, même un détail peut être très important, répliqua le commandant.

- Non, vraiment je ne vois pas, j' ai du mal à me concentrer, je suis encore sous le choc de la nouvelle. Simon fit la grimace.

- Bon, surtout si quelque chose vous revient, n' hésitez pas à me contacter, dit-il froidement. Le policier lui tendit une carte avec ses coordonnées. Soulagée, la femme les salua, lui et l' inspecteur qui se tenait à ses côtés, puis se retourna.

- Ah, une dernière chose s'exclama Jacques.

- Oui...

- Quelle relation entretenait-elle au juste avec son conjoint?

- Oh, lui, je ne le voyais pas souvent mais ils avaient l'air heureux ensemble, enfin mieux qu'au début en tout cas. Une petite lueur traversa soudainement l' œil du policier.

- C'est-à-dire? demanda-t-il.

- Bah vous savez c'était un couple passionné, alors de temps en temps il y avait des étincelles, elle est arrivée plus d' une fois au travail la mine déconfite et le moral à zéro. Mais ça c' était au début, depuis ça allait beaucoup mieux.

- Avez-vous déjà eu l'occasion de lui parler? À son conjoint j'entends.

- Quelques fois oui.

- Comment est-il? Je veux dire quel type de caractère? Avez-vous déjà assisté à des disputes ou des violences de sa part?

- Ah ça, je ne peux pas vous dire. Il était plutôt poli et sou-riant chaque fois qu'il passait à la bibliothèque, mais c'est vrai qu'ils se disputaient beaucoup, enfin comme tous les couples j'imagine.

- Je vous remercie madame, vous pouvez disposer. La femme retourna ensuite à ses occupations, abandonnant le commandant qui continuait d'écrire frénétiquement sur son calepin. Habiera qui était resté muet pendant tout l'entretien se tourna vers lui.

- Vous en pensez quoi chef? Vous croyez qu'il aurait pudéraper? Simon arrêta brusquement d'écrire.

- On va bientôt le savoir. On retourne au poste et on en-voie deux hommes le chercher à son domicile, ça lui mettra la pression, répondit-il.

- Cane va pas plaire à Duval si on le ramène comme ça! Rétorqua Habiera.

- *Ca m' est égal que ça lui plaise ou non, j' ai une enquête à faire avancer!*

Delayé était drôlement remonté. Le conjoint de la victime avait plutôt intérêt à faire bonne figure, sinon il allait passer un sale quart d' heure. Les deux hommes quittèrent la bibliothèque précipitamment, puis rejoignirent la voiture avant d' entamer le trajet en direction du commissariat. La traversée fut vite expédiée. Arrivé à destination, *Jacques Delayé* se précipita à l' intérieur et donna ses consignes à deux *policiers* qui discutaient à côté de l' accueil. Les individus qui pensaient se la couler douce dans leur coin ne cachèrent pas leur déception. Après quelques rouspétances craintives, ils prirent note des ordres qu'ils venaient de recevoir et s'en allèrent aussitôt les accomplir. Pendant ce temps, *Habiera* qui s' était auparavant arrêté devant la porte d' entrée, était en pleine conversation avec l'un deses collègues. *Simon* lui avait déjà rejoint son bureau, ce n' était pas le genre à parler de la pluie et du beau temps avec n' importe qui. Les grandes causeries, la courtoisie et les formules de politesse, ça lui passait au-dessus de

la tête. Le commandant réfléchissait à présent au calme, assis dans la pénombre satinée de la pièce, à peine troublée par la lumière qui filtrait sous la porte. La décoration spartiate reflétait bien le caractère sinistre du commandant. Un porte manteau filiforme à l'entrée, un petit bureau droit en métal recouvert d'un plateau mélaminé, ainsi qu'un grand fauteuil en cuir noir se partageaient péniblement l'espace. La couleur et l'état des murs, fidèles à celui du commissariat rendaient l'endroit triste et démoralisant. Assis devant le dossier de l'enquête, le *policier* observait à nouveau la fiche de la victime. Habiera rentra brusquement.

- *Ils ne vont pas tarder à revenir avec Landry, on l'interroge tout de suite?*

- *Oui, tu me l'amènes dès qu'ils arrivent.*

- *OK, à tout à l'heure, chef.*

Un courant d'air claqua violemment la porte sur le départ de Valentin. *Simon* releva la tête en sursaut puis jeta un bref coup d'œil à l'horloge de l'entrée, la petite aiguille venait de s'arrêter sur le chiffre

deux. Les mains du commandant tremblaient d'impatience. Un quart d'heure plus tard, les deux *policiers* étaient revenus en compagnie du compagnon de la victime. L'air anxieux, il avançait dans le commissariat vêtu d'un épais blouson en cuir noir. La moiteur sur son front large et brillant était révélatrice de son inquiétude. Il faut dire que *Delayé* n'avait pas lésiné sur les moyens en envoyant directement deux *policiers* pour le chercher chez lui, n'importe qui aurait eu de bonnes raisons de se faire du trac. *Habiera* vint rapidement à sa rencontre, il remercia les deux hommes puis s'adressa à l'individu.

- *Michael Landry ?*

- *Oui, c'est moi, répondit-il la gorge nouée.*

- *Je suis l'inspecteur Habiera, mon collègue le commandant veut s'entretenir avec vous, suivez-moi. La porte de Simon était grande ouverte, Valentin rentra directement dans la pièce.*

- *Voilà notre homme ! s'exclama-t-il.*

- Très bien je te remercie. Monsieur Landry je vous en prie prenez place. Delayé lui montra du doigt une chaise placée en face de son bureau. L'individu s'assit alors sagement, en fixant néanmoins nerveusement le visage impassible du commandant.

- Où étiez-vous cette nuit, monsieur Landry?

- J'étais chez moi.

- Tout seul ?

- Oui j'ai regardé la télévision toute la nuit. Simon se frottait le bas du menton avec son pouce, il était comme suspendu aux lèvres de Landry.

- Oui, tu me l'amènes dès qu'ils arrivent.

- OK, à tout à l'heure, chef. Un courant d'air claqua violemment la porte sur le départ de Valentin. Simon releva la tête en sursaut puis jeta un bref coup d'œil à l'horloge de l'entrée, la petite aiguille venait de s'arrêter sur le chiffre deux.

Les mains du commandant tremblaient d'impatience. Un quart d'heure plus tard, les deux policiers étaient revenus en compagnie du compagnon de la victime. L'air anxieux, il avançait

dans le commissariat vêtu d'un épais blouson en cuir noir. La moiteur sur son front large et brillant était révélatrice de son inquiétude. Il faut dire que Lerrac n'avait pas lésiné sur les moyens en envoyant directement deux *policiers* pour le chercher chez lui, n'importe qui aurait eu de bonnes raisons de se faire du tracas. *Habiera* vint rapidement à sa rencontre, il remercia les deux hommes puis s'adressa à l'individu.

- *Michael Landry?*

- *Oui, c'est moi, répondit-il la gorge nouée.*

- *Je suis l'inspecteur Habiera, mon collègue le commandant Lerrac veut s'entretenir avec vous, suivez-moi.*

La porte de *Simon* était grande ouverte, *Valentin* rentra directement dans la pièce.

- *Voilà notre homme! s'exclama-t-il.*

- Très bien je te remercie. Monsieur Landry je vous en prie prenez place.

Delayé lui montra du doigt une chaise placée en face de son bureau. L'individu s'assit alors sagement, en fixant néanmoins nerveusement le visage impassible du commandant.

- Où étiez-vous cette nuit, monsieur Landry?

- J'étais chez moi.

- Tout seul?

- Oui j'ai regardé la télévision toute la nuit. Simon se frottait le bas du menton avec son pouce, il était comme suspendu aux lèvres de Landry.

Vingt-deux

Il a quitté *Paris* le lundi 2 décembre à six heures une par le train, depuis la gare du Nord. Il aurait pu prendre l' avion . Il avait lu les journaux, mouillant son doigt avec sa langue pour tourner les pages, et il l'avait observé avec cette forme d'adoration craintive qui s' était installée en lui au fil des dernières années et dont il ne parvenait plus à se défaire.

Gerald s' apprêtait à entrer dans son immeuble, quand elle se sentit observée. Par son nouveau voisin de palier, sans aucun doute. Il était accoudé à la rambarde de sa terrasse, avec ses bras musclés bien en évidence, torse nu, souriant, attentif. Il reste un peu préoccupé. L'intérêt qu' il lui portait le mettait mal à l' aise, et il n' avait rien fait pour l' encourager. Mais il insistait.

C' est par ce portail, près de la grille se remplit d'eau grise, le soleil revenue reflète dedans. Il voit le village à travers les barreaux.

Gerald était à *Beyrouth*, un désir confus et violent l' a mené là à écouter monsieur *Baumert*, lire *Hugo*, *Balzac*, *Flaubert*, plus jamais, le latin, dominus, domine, dominum, domini, domino, domino, le latin, comme un jeu, il voudrait d'une nuit bruyante, populeuse et agitée.

L' aéroport de *Beyrouth*, il avait eu un choc. Des photos d'*Hafez El Assad* étaient placardées partout. *Le Liban* faisait déjà partie de la *Syrie*... De cette violence aveugle, il ne restait que d'immenses portraits de *Khomeyni* et des autres chefs religieux *chiites*, plantés le long de la route de l' aéroport qui longeait la banlieue sud. Maintenant, l' ordre *syrien* régnait à *Beyrouth*. De l' aéroport au centre, ils avaient franchi quatre barrages, trois de l' armée *libanaise* et un *syrien*, reconnaissable aux portraits d'*Hafez El Assad* placardés sur ses

guérites. Il avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. À cette satisfaction *hédoniste* se mêlait une fierté légitime.

Il n'aime pas ses gens allongés à tous les étages des maisons du village, serrés l'une contre les autres comme des lits superposés. Il refuse la solitude, le soir l'obscurité. Il veut sans cesse le jour. Il n'avait dormi que quelques heures. Ce *week-end* il s'était même demandé s'il ne devait pas changer de voie, une idée plutôt radicale pour un homme comme lui. Il avait été sa passion la plus tenace, la plus part des événements dramatique et extraordinaire de sa vie. Mais rien n'était éternel. Il aurait dû y avoir un souffle funeste dans l'air. Il était triste à cause de le *meurtre* de *Mary*. Elle a été tuée par un *serial killer*. Mais, il était un vieux *bandit* pour excellence. Un sentiment de tension. Quelque classique prémonition. Il y a des malheurs quasi prévisibles. Il ne savait jamais. Ça devait faire partie du mystère, il suppose, mais là, pour la première fois. Punir le *meurtirer* de son meilleur amie, c'est la obsession de *Gerald*, et pour cela, il est prête à employer tous les

moyens, y compris changer d'identité. Il s'agit souvent dans la TV :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Bonsoir... Et pour commencer ce journal une macabre découverte dans la région centre ville de Paris. Le corps de la victime a été retrouvé en fin de matinée par les gendarmes dans un appartement de la victime, décapitée et atrocement mutilée. Selon toute vraisemblance et de source policière, la victime aurait subi un calvaire de plusieurs heures avant de décéder sous les violents sévices de son agresseur. Pourtant les traces de nombreux sévices, les mains et les bras recouverts de brûlures de cigarette, c'est le choc, la consternation ce matin n'ayant d'égale que l'incompréhension et la peur. Tout laisse penser que la victime était une proie et que le meurtrier la traquait pour une raison encore obscure, afin de finalement l'achever, avec délice semble-t-il, et sans qu'elle oppose de véritable résistance. On est en présence d'un profil d'enquête atypique qui ne correspond pas aux schémas du cambriolage

classique, même lorsqu'il tourne mal. Cependant, les enquêteurs restent prudents sur les motivations du meurtrier, rien ou presque n'ayant été. Sur place nos envoyés spéciaux ».

Il a vu passer sur la route les belles automobiles et les auto cars bariolés, les marchands de quatre-saisons, les *quincailliers* ambulants et les vendeurs de tissu qui portaient les rouleaux de taffetas et de coton comme des toges sur leurs épaules.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Malgré cela, dans la case en tôle, il faisait une pénombre à ne pas voir ses pieds.

Mais, *Sarita* apparaissait bientôt sur le pas de la porte, non sans avoir jeté un coup d'œil intéressé à tout ce qui se trouvait sous ses yeux, elle prenait une attitude indignée, s'essuyait les mains à son tablier et rappelait son monde à l'ordre avec humeur en s'en prenant aux marchands en savates qu'elle chassait de sa voix puissante. Quand elle le voyait approcher, *Sarite* marmonnait qu'il allait encore falloir nettoyer au pétrole le sol où il s'installerait pour écailler et vider ses poissons.

Il le faisait pourtant sur de vieux journaux, et une fois, sur l'un d'entre eux au-dessus duquel elle se penchait discrètement, parce que le poissonnier travaillait à ses pieds, il lut son journal. Elle aurait mérité un *oscar* pour cette belle performance, car, franchement, comment ne pas remarquer un type pareil? Il devait avoir un succès fou. Il avait cette présence énergique et arrogante qui plaît généralement aux femmes. Le genre de présence qui la déstabilisait complètement.

- *Tu as un si beau regard, Sarite, si troublant... Quand tu me parles, on dirait que je t'illumine.*

- *Tu les trouves où tes journaux? lui demandai-je en éclatant de rire.*

- *Oui... Mon nom est Gerald... Vous avez un moment?*

- *Qu'est-ce que vous voulez?*

- *L'amitié...*

- *Un truc passionnant? Pourquoi je devrais-je t'écouter, alors?*

- *Ce que je voulais dire...*
- *Oui, qu' est-ce que c' est que tu voulais dire?*
- *Vous êtes du genre intransigeants.*
- *Je suis une femme musulman. C' est ça. Mais, je suis tenté de me prostituer. Ici, au Libans est crime grave, la prostiution...*
- *Vraiment, Sarite? Montre-moi ses jambes.*
- *Je sais que cela paraît ridicule, mais c' est pourtant la stricte vérité, assura-t-elle.*

Mais le regard de *Sarite*, vissé dans le sien, semble lui dire qu' il ignore totalement la teneur exacte du mot conséquences. Le monsieur météo de *Channel Four* avait dit que c' était l' été le plus chaud jamais enregistré à *Beyrouth*. De larges gouttelettes d'eau ruisselaient sur le front de *Gerald*. Autour du cou et sous les aisselles, sa chemise était trempée. Sa nervosité n' aidait en rien la situation. Leur complicité est immédiate. Pour le séduire, *Sarite* est prête à tout. Dans une ville-labyrinthe qui n'offre aucun répit, elle prend tous les risques. Alors, elle

obéit et leva sa jupe rapidement. Elle avait des jambes superbes, et ses pieds adorables étaient chaussés de sandales de perles. Tandis qu' il l' admirait, la blonde ravissante tourna le visage vers lui et planta les yeux dans les siens.

- *Je te félicite. Tu as belles jambes. Oui, tu es une vraie beauté, Sarite.*

Elle était heureuse et satisfaite. Mais soudain, il eut envie de la voir en petit robe noire moulante avec un décolleté profond. Incrédule, Et les cheveux rassemblés au sommet de sa tête pour qu'il puisse, en ôtant simplement une épingle, les faire tomber en cascade sur ses épaules nues. Il la regarda alors venir vers lui, se mouvant avec une grâce exquise, trop subjugué pour penser de façon cohérente. Et lorsqu' elle s'adressa à lui, le cerveau de *Gerald* n' enregistra pas ses paroles. Comment prêter attention à ce qu'elle disait, en effet, quand il venait de rencontrer la femme idéale, l' objet de tous ses *fantasmes*, celle dont il rêvait depuis toujours? Il avait l' impression d' être un personnage dont

l'histoire n' était pas racontée comme des événements vrais, mais créée comme dans une fiction.

Elle voulait rire, naturellement, ça ne se fait pas de coucher avec sa *thérapeute*. Oui, *Sarite* peut aisément vous donner le sentiment que se considère infiniment précieux à ses yeux noirs pailletés d' or, à ses narines *sensuelles*, à ses lèvres, à sa langue, mais si vous gardez votre sang-froid et parvenez à la contempler avec indifférence, ce qui n'est pas facile, vous remarquerez que son regard est exclusivement tourné sur elle-même, sur sa sauvegarde. *Sarite* a toujours eu bien trop le souci d'elle-même pour se préoccuper de quelqu'un d'autre. Il haussa les sourcils de surprise. C' était une drôle de confession. Il voudrait raconter comment *Sarite* est entrée dans sa vie, dans quelles circonstances, il voudrait raconter avec précision le contexte qui a permis à elle de pénétrer dans la sphère privée et, avec patience, d'en prendre possession. Ce n' est pas si simple.

Elle le réprimandait, sans pouvoir s' empêcher de rire. Cela dit, ses journaux ne servaient à rien, les

boyaux des poissons finissaient à même le sol, sur les arabesques du carrelage que *Sarite* devait faire nettoyer avant de se mettre à quatre pattes pour renifler et s'assurer que cela ne puait plus. Mais elle avait beau rouspéter, elle n'y pouvait rien, cela a longtemps alimenté ses *fantasmes* et il eut même des envies. Elle fut ramenée de force, mariée et installée ici, à la place qui lui avait été assignée dès l'origine, ce qui lui donna toujours cet air un peu lointain, comme si elle n'était jamais vraiment revenue, qu'elle fût restée un peu là où elle avait rêvé d'aller. Et ce qui sans doute aggravait encore les choses pour elle, c'était la présence de *Gerald* là, un grand silence matinal régnait dans l'immeuble provoqué de sa présence.

Ce jour là, il faisait chaud. Très chaud. La capitale voudrait encore sommeiller. Bien enroulée dans le grand tapis urbain qu'elle serre contre ses portes comme un cache-nez, elle rechigne à s'éveiller. Tout *Beyrouth* semble vouloir faire relâche. Mais faisant fi de la torpeur automnale, bien *Sarite* avait décidé à se faire la malle et fuir de son domicile.

Dans un taxi elle alla en chemin de l'aéroport pour prendre des vacances à *Paris*. Elle ne voulut ni le voir, ni le regarder, ni le reconnaître, elle ne voulut rien savoir, rien entendre avant de sortir de son pays. La jolie *Sarite* avait pris place dans l'avion. Elle avait entré dans l'avion avec *Gerald*. Une poignée de dollars dans une main et une boîte de *Viagra* dans l'autre, *Gerald* avait simplifié à l'extrême sa vie sexuelle. Elle avait embarqué sur l'*Airbus* pour *Paris*. Une simple robe bleu nuit qui lui arrivait à mi-cuisses. Une robe à fines bretelles, avec un châle en dentelle jeté sur ses bras et son dos nu et des sandales argentées à talons hauts. Aux jambes immenses, aux seins opulents. Ses longs cheveux en torsades descendant sous les épaules. Il savait qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle n'en avait nul besoin. Sa poitrine se tenait fièrement toute seule. L'avion s'était engagé sur la piste d'envol. Lumière tamisée, ceintures de sécurités bouclées, l'avion décolle. Il reprend, toujours à la même page, la lecture de son roman. *Sarite* se penche à son oreille.

- Retrouve-moi dans les toilettes, juste devant, dans une minute, murmure-t-elle.

- D' accord. J' ai envie de te baiser.

La porte en accordéon est à peine entrouverte laissant filtrer un filet de lumière dans la pénombre. Heureusement, il n' y a personne. Il entre. L' endroit est minuscule, éclairé par de petits spot au plafond. La femme est face à lui, souriante, magnifique. Elle a mis du rouge sur ses lèvres. À travers son tee-shirt il aperçoit la forme de ses *seins*, énormes, en poire légèrement tombants, les tétons semblent vouloir percer le tissu. Il l'enlace, elle se serre contre moi. Il bande instantanément, son *sexe* est plaqué contre son ventre. Sa poitrine écrasée contre son torse, elle me tient à la taille. Il caresse ses *fesses*, elles sont rebondies, fermes. Il l'embrasse, ses lèvres sont chaudes, humides. Le *baiser* ne dure qu'un instant, déjà elle se baisse, accroupie. Le visage à hauteur de mon *sexe*, elle dégrafe le bouton de mon *Jean*, qu' elle baisse jusqu'aux genoux, d'un geste rapide, emportant son

caleçon par la même occasion. Sa *bite* se libère d'un coup, gorgée de sang, gigantesque érection.

- *Putain! Elle est grosse... dit-elle d'une voix gourmande.*

D'une main elle le masturbe, de l'autre elle malaxe ses *testicules*. Le visage à quelques centimètres, elle ne rate rien du spectacle.

- *Je vais jouir. Pas maintenant! J'en veux plus.*

Des deux mains, il délivre brusquement ses deux énormes mamelles, qui tombent lourdement sur son torse. La lumière crue, projetée du plafond, accentue leur taille. Les épaules rejetées en arrière, elle les tend vers lui. De longues veines bleues courent sur la masse de ses *seins*, la peau est fine, tendue à l'extrême. On devine nettement la marque blanche laissée par son maillot de bain. Ses mamelons larges et foncés contrastent comme deux

îlots perdus au milieu d' un *océan* mammaire. Les tétons, antennes du *désir*, se dressent devant ses yeux. Elle est toujours accroupie.

Il soulève ses *seins* des deux mains, elle vient placer mon *sexe* au milieu. Commence un *va-et-vient* furieux. Elle glisse une main dans son pantalon, se *masturbe* frénétiquement. Sa *queue* disparaît, enfouie sous ses *nichons* qu' il *baise* furieusement. Il imagine que tous les hommes, passés entre ses bras, ont dû vouloir lui faire subir le même traitement.

- *J' ai envie de te prendre la chatte!* dit-il.

- *Non, que les seins et la bouche!* rétorque-t-elle.

Il interrompt la «*branlette espagnole* » et viens glisser sa *queue* entre ses lèvres. Elle ne me *suce* pas, c'est lui qui prends sa bouche faisant glisser toute la longueur de son *sexe*, puis ressortant, pour l'envahir de nouveau. Scène

obscène! L'excitation une fois retombée, ma timidité reprend ses droits. Elle pose un baiser sur mon front et m'accorde un sourire.

Pantalon remonté, je quitte les toilettes la laissant se nettoyer au lavabo. Personne dans le couloir, c'est vraiment son jour de chance. Il regagne son siège. Plongée rapide dans un sommeil sans rêve, il est déjà loin quand la femme vient se rasseoir.

Au point que le commerce *sexuel* est devenu, avec la vente d'armes et le trafic de *drogue*, le plus rentable du monde.

Vingt trois

Le *crime* organisé existe depuis des siècles et forme un immense réseau *international*, constitué de *mafieux*, d'hommes *politiques*, de *militaires*, de chefs d'entreprise, d'*industriels*, de chefs religieux, de *banquiers*, de *policiers*, de *juges*, de *tueurs à gages*, mais aussi d'hommes de la rue. Ces réseaux *internationaux* se distinguent uniquement des *délinquants* agissant seuls ou des petits groupes locaux par leurs stratégies, leurs codes et leurs méthodes de communication.

Trente-cinq degrés. Un trois septembre à *Paris*, il est *dix-huit* heures et la vague de canicule qui a frappé la *France* tout l'été semble prendre ses quartiers d'automne. En cette fin d'après-midi, la chaleur est encore étouffante, elle se sent collante, mais excitée, car elle avait préparé une petite surprise pour *Gerald*, son copain. *Sarite* sort de l'institut de beauté où elle avait enfin osé demander

une épilation du maillot en ticket de métro, oui comme les actrices X, et alors? Elle se sent d'humeur joueuse et est persuadée que *Gerald* y sera très sensible. Elle n'a laissé qu'une fine bande de poils bruns et le pubis ainsi dégagé de sa toison, donne à voir ses lèvres aussi rouges que des fraises juteuses. L'esthéticienne l'a épilée à la cire chaude mais malgré son expérience et sa conversation enjouée, elle n'est pas parvenue à détourner son attention de la douleur. En particulier lorsqu'elle l'a épilée les grandes lèvres. Pour apaiser l'irritation elle posait le dos de sa main sur la partie épilée après avoir retiré la bande de cire d'un mouvement sec et assuré. Sarite était troublée et aurait aimé que ces caresses se prolongent. Il est persuadée que si elle avait glissé un doigt en elle, son *supplice* aurait été un délice.

L'été arrivant, son amis l'offrait des tenues de plus en plus courtes, *sexy* et *provocantes*. Sarite une belle brune que s'avoue que le regard concupiscent des hommes sur elle enflammait souvent son bas-ventre. Une petite robe courte et moulante l'attira aussi des remarques désobligeantes de femmes qui, à vrai dire, ne la déplurent pas tant que cela et

ont largement encouragé mon amis à lui traiter de petite *salope*. *Sarite* est très jolie et prend bien soin d'elle; cinq pieds sept pouces et cent dix-huit livres de chair tendre, de longs cheveux noirs presque à la taille, un visage de *sainte nitouche* qui lui donne un air vulnérable, ce qui la rend d'autant plus *sexy* lorsqu' elle se transforme en *femelle*. Et un corps... De gros *seins* fermes et provocants aux mamelons facilement érigés, la taille fine surplombant les longues jambes qui attirent les regards des mâles lorsqu'elle marche. À l'arrière, ses cuisses se fondent dans la plus belle paire de *fesses* .

Elle se tient devant un *Club*, mise en valeur par la minuscule robe qui la découvre autant qu'elle la couvre. De fines bretelles qui laissent les épaules à nu et s'évasent sur les *seins*, le dos nu. Habillée comme ça, elle aurait préféré un *club* un peu osé? Dans *Club libertin de Pigalle*. Vers 22 heures elle avait pénétré toute seule dans le *club*. lumières tamisées, canapés et fauteuils cosy, piste de danse. La belle *Sarite* perchée sur un tabouret, accoudée au bar, elle examinait la salle avec attention. Habitée à être la proie des jeunes et beaux

célibataires musclés et bronzés de *Paris*, elle avait décidé d'inverser les rôles le temps d'un court séjour en ville. Elle allait se mettre en chasse d' un « *homme déjà pris* » pour se prouver qu' elle gardait tous ses pouvoirs de *séduction*. *Sarite* sirote une bière en ruminant sur mon triste sort. Elle repéra rapidement sa cible: un bel homme *blond* qui devait avoir une bonne trentaine d'années, un visage à croquer, un air énigmatique et surtout une étincelle flétrie dans son regard qu' elle interprétait comme un mélange de *désir* et de manque. *Sarite* profite de l'obscurité pour *l'exhiber*, lorsqu' elle sent un mâle qui la dévore des yeux, elle écarte une bretelle pour jouer avec son mamelon qu' elle sait très sensible et, de l'autre main, elle relève sa robe pour jouer avec ses *fesses*.

Sarite ne sait plus comment elle a atterri dans ce bar, mais le gars sur la scène n' arrête pas de les rabrouer les oreilles sur le concours *Miss Sexy*: « *Femmes, préparez-vous à captiver votre auditoire* ». Un coup d' œil autour de elle pour se rendre compte que les filles, dans ce genre d'endroit, ne sont pas en majorité. De toute façon,

personne n' écoute les *jérémiades* qu' il lance constamment entre deux chansons.

- Mesdames, il ne reste que dix minutes pour vous inscrire! Ne ratez pas cette chance! Deux cents euros à la clé pour celle qui décrochera le titre de Miss Sexy !

Malgré elle, Sarite tourne la tête en direction de l' homme qui s' égosille dans le microphone. *Deux cents euros?* Pour faire quoi? Elle est pratiquement fauchée et cet argent lui donnerait l' occasion de trouver un *mec* que lui plaise, cette nuit. L' homme au micro apparaît soudain à ses côtés et commande à boire au barman. Elle l' apostrophe aussitôt :

- Ça consiste à quoi, votre concours?

Il recule pour mieux la regarder et elle entend par là qu' il fixe la poitrine pendant un temps considérable avant de reposer les yeux sur elle:

- On vous donne un chandail blanc. Deux ou trois filles montent sur la scène et on les détrempe un peu. Vous faites votre petit numéro et la foule vote pour la plus mignonne des trois. Presque rien, en somme. Presque rien, tu parles! Ça veut quand

même dire que tout le monde dans cet endroit va lui mater les seins! Bon, pour deux cents euros, c'est quand même bien payé. Surtout si je sors de ce bled pourri!

- Et il y a des inscrits à votre truc?

- Il y a deux filles déjà. Ça t'intéresse d'être la troisième?

Son regard retourne se poser sur sa poitrine et il affiche un sourire gourmand:

- Si tu veux mon avis, tes chances sont bonnes... Tu es sûre que tu veux de se conduire comme ça?

- J'ai envie de lui demander si elles sont bonnes pour la première ou la seconde place, mais je me retiens. Après tout, si je monte sur cette scène, c'est pour gagner et rien d'autre.

- Une fois sur scène, qu'est-ce qu'il faut faire? le questionnai-je.

- Tout ce qu' il faut pour gagner, dit-il avec un sourire narquois.

- Je jauge les hommes présents dans ce bar, mais plus j' une main à l' animateur... D' accord. J' en suis. y songe, plus je veux ces deux cents euros. Déterminée, je tends.

Il sourit en secouant sa main de façon frénétique. Pour un peu, il se baverait dessus, mais elle présume que dans les circonstances, c'est bon signe! Le temps de terminer sa *bière*, l' animateur les demande, à elle et aux autres concurrentes, de le rejoindre derrière la scène: une mignonne petite blonde et une grande brune sont ses adversaires. L' animateur nous indique les règles, les recommande de faire participer la salle, puis il nous refile des chandails blancs, très étroits, dont le tissu est, même sec, lourdement transparent. Dans une boîte, il y a des shorts en jeans : « *Pour que vos propres vêtements ne soient pas trempés* », les explique-t-il. Elle prends une paire à sa taille, les autres l'imitent.

Elle rit lorsqu' il les indique un coin miteux muni d' un rideau derrière lequel on peut se changer en toute intimité. Pendant que la brune s' y vautre, elle laisse tomber son sac sur le sol et décide d' enfiler ses vêtements directement ici. Après tout, à part l' animateur et le gars qui s' occupe de l' éclairage, personne ne peut les voir. Dès qu'elle bascule son t-shirt par-dessus sa tête, l'animateur écarquille les yeux en voyant sa grosse poitrine à *nue*. Ouais, elle est partie vite et elle n'a pas eu le temps d' enfiler un *soutien-gorge*. De toute façon, son chandail, il ne cache pas grand-chose non plus, alors pour ce que ça change. La petite blonde rigole devant mon geste et entreprend de l' imiter. Elles échangent un rire, surtout lorsque les hommes restent plantés là, incapables de dire un mot. C' est le premier concours ou quoi? Elle, retire sa *culotte* et enfile le short sans pudeur devant eux en faisant mine de ne pas les voir. La blonde continue de calquer ses gestes. Elles sont pratiquement habillées lorsque la brunette sort du coin rideau et les scrute avec un air hautain. Pendant que l' animateur retourne sur

scène et annonce que la soirée sera chaude, la blonde se penche vers elle:

- Tu devrais détacher tes cheveux.

Elle a raison. D'une main, elle peigne maladroitement ses boucles noires, entremêlées après cette journée.

- C'est beau, dit-elle avec un sourire amical.

La brune soupire d'agacement et nous toise du regard:

- Je ne suis pas ici pour faire joujou, les gamines. Autant vous le dire tout de suite, je vais vous écraser!

Elle s' énerve, mais *Sarite* s' en fous. On est toutes là pour gagner, autrement, pourquoi voudrait-on se montrer les *seins* à une bande d'idiots ? Elle feint un sourire amical et lui lance un « *que la meilleure gagne* ». La blonde rit derrière elle et il lui plaît de la sentir de son côté, celle-là. On ne sait jamais, une alliée, ça peut toujours servir. Elle montent sur scène sous une pluie d' applaudissements. Étonnamment, elle avait la sensation qu' il y a plus de monde, mais peut-être est-ce le fait que les gens se sont rapprochés de la scène ? On dépose un seau d' eau devant chacune d'elles et *Sarite* comprend qu'elles allaient asperger à tour de rôle. Dommage, elle aurait préféré que quelqu' un d' autre le fasse pour elle. La brune est la première à se lancer, se penche pour récupérer son seau, le verse sur sa tête en secouant ses cheveux mouillés, un peu comme dans une publicité de *shampoing*. Que les importe ses cheveux puisque sa *poitrine* apparaît sous le chandail blanc, complètement translucide sous l' humidité. Une fois le seau reposé sur le sol, elle se frotte les *seins* et se titille les pointes sous le regard des hommes qui l' encouragent en criant dans la salle. Celle-là, c' est

une garce. Une vraie. Mais ce qu' elle ignore, c'est qu' elle n' est pas mal dans son genre. Elle les sert un regard persuadé de sa propre victoire. Ni une ni deux, elle récupère son seau et se tourne vers la blonde:

- Tu joues avec moi?

Elle hoche la tête et se penche pour récupérer son propre seau. Elle s' aspergeons d' eau dans des rires de gamines. À peine le temps d' elle débarrasser des seaux vides qu' elle se colle contre elle et pose un *baiser* rapide sur sa bouche. Il n'en fallait pas plus pour que la foule less acclame avec bruit, mais elle peine à voir ce qui se passe dans la salle avec toute cette lumière. Au diable les convenances! Elle refait face à la foule, se positionne sur le bord de la scène avant de déchirer le chandail qui se colle à la peau.

Vingt-Quatre

Ce geste a vite fait de dévoiler sa poitrine au public. Les cris résonnent et sont une réelle gratification. Elle imite la garce brune: elle laisse ses mains glisser sur sa peau, se caresse d'un geste lent sous l'œil du public qui en demande encore. Derrière, l'animateur ne cesse de crier dans son micro. Il commente ses gestes comme si elles étaient en plein match de lutte:

*- La rouquine vient d'arracher son t-shirt!
Applaudissez, messieurs! Quel spectacle!*

Malgré le bruit qui règne, elle se détourne des regards et se jette à nouveau sur la blonde. C'est elle qui se colle contre elle et reprend sa bouche. Ça devient assourdissant dans la salle et si elle songe que c'est notre numéro qui attise la foule, elle comprend rapidement qu'elle n'est pas la seule à

attirer les regards: la brune vient de retirer son *t-shirt*, elle aussi, et danse sur un air *rock* que leurs cris étouffent. Agacée par son numéro de *strip-tease*, elle fixe la blonde avec un air déterminé:

- *Si on se met ensemble, on peut gagner. Ça te dit qu' on partage?*

En guise de réponse, elle s' accroche à son cou et reprend sa bouche avec fougue. D'un geste brusque, elle lui arrache son chandail, dévoile sa poitrine, et jette ce qui reste du vêtement dans la foule. On frappe les tables en guise d' encouragements. Elle s' écrit en direction de son public:

- *Vous en voulez du spectacle?*

Leurs hurlements me répondent et je me sens soudain confiante, mais comme elle n' est pas encore vainqueur, elle revient en direction de l' animateur:

- *On peut faire n'importe quoi pour gagner?*

- *Euh... bien... oui, mais...*

Sarite récupère l'affreux chapeau qu'il porte sans même lui laisser le temps de terminer sa phrase et le pose sur le rebord de la scène:

- *Messieurs... Je promets que vos offrandes seront bien récompensées.*

Sans attendre, des billets apparaissent dans les mains des hommes et des sifflements reprennent. Elle saisit la blonde dans les bras, la repousse jusqu'au petit muret qui masque les côtés de la scène, la plaque contre le mur et *lèche* sa poitrine dans des gestes longs et *provocateurs*. En moins de deux, la voici complètement *nue* sur la scène, mais elle s'empresse de se rendre la pareille. Les cris reprennent et elle adore cette sensation. *Sarite* est ivre de leurs applaudissements. D'un seul coup d'œil, elle sait que la brune a disparu. Ça lui

apprendra à vouloir se la jouer en solo. Elle sursaute lorsque la blonde se colle au mur à son tour et que sa main l'écarte les cuisses sans aucune gêne.

- Hé, doucement !

- Laisse-moi faire, chuchote-t-elle en me lançant un regard de feu.

Ses doigts se retrouvent en elle et elle sursaute d'être pénétrée de cette façon, par une femme, qui plus est! La foule hurle et les dévore. Sa réaction leur a montré ce qui vient de se produire dans son bas-ventre, mais elle est surtout gênée de l'humidité qui règne à cet endroit.

- On dirait que ça t'excite, se moque-t-elle en descendant pour mordiller la pointe de mes seins.

Elle mentirait si elle disait non, mais elle ne pense pas qu' elle s' attende à une réponse. Elle perd la tête un bref instant, ne serait-ce que pour savourer cette vague houleuse qui lui chavire les sens. Quand elle remarque les yeux braqués de la foule sur elle, Sarite caresse la chevelure de la blonde, la ramène vers elle pour l' embrasser à en perdre la tête.

- Jouis devant eux. Ça va les rendre fou, chuchote-t-elle.

Comme si elle cherchait à bonifier ses paroles, ses doigts se mettent à entrer et sortir rapidement de son *sexe*, me secouent tout entière. Elle relève la tête, mais un râle franchit ses lèvres.

- Plus fort! s'ordonne-t-elle.

Ses gestes sont précis, brusques et ils ne tardent pas à la faire gémir de *plaisir*. Alors qu'il

est sur le point d' être foudroyée par un *orgasme*, son corps se plaque contre le sien et ses doigts la prennent avec force. Au même instant, elle oublie qu' est sur une scène et elle *jouit* à s' en fendre les cordes vocales. Elle n' a pas repri ses esprits que la blonde se met à rire contre sa tête:

- *Je ne te dis pas comme on va rafler le paquet!*

Malgré le sourire qu' elle force sur ses lèvres, elle prend un temps considérable avant de se remémorer où elle est et ce qu' elle fait là. Ses yeux balaient la salle et la foule se presse contre la scène. Des billets jonchent le sol et l' animateur les ramasse pour les déposer dans le chapeau. Le son de sa voix la parvient:

- *Putain, quel show!*

Sarite reprend conscience et elle fixe la blonde, confuse parce qu' elle va probablement gagner la cagnotte. Sans attendre, elle se tourne face à la foule et, comme si elle en avait besoin, elle lève les bras pour attirer leur attention:

- *Vous en voulez encore?*

Quelques « *oui* » résonnent à travers le bruit, mais ils ne font que confirmer ce qu'elle espérait: encore! Elle récupère le chapeau de l' animateur et le secoue doucement devant elle pour leur montrer que *Sarite* en attend davantage. À dire vrai, elle croit qu' elle avait largement de quoi se payer un *aller-retour* jusqu'à chez elle, mais s'il faut que *Sarite* partage avec sa partenaire... Autant prendre tout ce qu'elle peut. Sous le regard trouble de la blonde, *Sarite* tire une chaise au centre de la scène et elle l' y fait asseoir. Quelque chose tremble dans son ventre, mais elle a une poussée d' adrénaline si puissante qu'elle ne ressent pas la peur. Elle tourne autour d' elle et la caresse, elle *exhibe* son corps à la

foule. Derrière, elle se penche pour lui écartier les jambes afin que tous les hommes puissent admirer son *sexe*. Elle presse ses doigts sur son *pubis*. La blonde pose sa main sur la sienne, la guide à l'intérieur en quémandant un *baiser*. Elle l'embrasse, fortifie sa prise sur son *clitoris* et découvre un lieu doux, bien humide. Ses doigts la prennent sans difficulté, se glissent dans la chaleur de son corps et elle ferme les yeux en imaginant que c'est elle que caresse. Après tout, elle maîtrise la technique sur son propre corps, ça ne doit pas être bien différent de le faire sur une autre femme...

Un premier gémissement franchit ses lèvres, doux, invitant, assez pour qu'elle accélère les mouvements. Elle devrait vérifier l'état de la foule, mais elle n'arrive plus à voir autre chose que cette bouche qui s'ouvre pour s'extasier ou pour se jeter sur la mienne. Décidément, elle est, elle-même touchée par le spectacle qu'elle leur offre et chaque fois que son corps se cambre vers l'arrière, mes doigts dansent à toute vitesse entre ses cuisses. C'est plus fort qu'elle, *Sarite* a envie de la faire *jouir* et que son cri résonne dans cette salle en guise de victoire. Elle s'agenouille à ses côtés pour avoir une

meilleure prise et pour qu'elle puisse la *pénétrer* plus profondément. Elle se tord sur la chaise et ses cuisses s'ouvrent grand face à la foule.

- *Embrasse-moi, répète-t-elle d'une voix suppliante.*

Elle songe à se redresser pour répondre à sa demande, mais elle comprend que ce n'est plus sa bouche qu'elle veut qu'elle capture, mais son *sexe*. Elle hésite, mais elle avait tellement envie de la rendre folle qu'elle ne tarde pas à se retrouver entre ses jambes, à laisser sa langue dériver sur son ventre plat. Elle laisse venir à si les effluves de son *sexe*, quand sa main se pose sur la nuque et cherche à se guider plus bas.

- *S'il te plaît.*

Sa plainte est adorable et elle tire sur son bassin pour que le bas de son corps me soit aisément accessible. *Sarite* pose la bouche sur son *sexe*, faufile la langue contre son *clitoris* et ce geste à lui seul génère un violent tremblement dans son ventre. Il y a du bruit autour d'elles, mais étrangement, elle n'entend que ses râles et toute son attention se porte sur les contractions qu'elle provoque. Ses gémissements s'amplifient et elle se surprend à dévorer ce fruit qui est le sien, à déguster le jus qui s'en écoule. Son cri résonne et l'enivre. Elle n'a le temps que de relever les yeux vers elle qu'une main l'empoigne par le bras et se ramène à la verticale. L'animateur me pousse en direction de la sortie:

- Allez, dégagez! Et sortez par derrière! Vous allez créer une émeute si ça continue!

Elle vérifie ses dires et comprends que des gens essaient de monter sur scène, que d'autres tentent de les retenir.

Vingt-cinq

C' est la folie dans le bar! Elle prend la main de la blonde, l' aide à se relever et elles fuyaient ensemble vers l'arrière-scène où elles remettent ses vêtements en quatrième vitesse. À peine vêtue, elle se met à rire à gorge déployée:

- Bon sang! Qu' est-ce que j' ai joui! C' était génial!

L' animateur les rejoint, les tend une liasse de billets:

- Tu as été plus loin que prévu. Ça, c' est le premier prix. Et ça, c' est ce que j' ai pu ramasser avant que ça ne tourne à l' émeute. Je n' ai pas eu

le temps de demander les votes, alors il faudra vous démerder.

Sarite récupère l' argent et le secoue devant sa partenaire:

- Génial! Viens, je te paye une bière pour fêter ça!

*Ce soir, elle pars à l' assaut de la piste de danse. Il y a trop longtemps qu'elle n'est pas sortie en boîte et qu' elle n' a laissé son corps s' exprimer. Elle a envie de se jeter dans la foule et de sentir les corps se froter contre le sien. Et si elle avait trouvé un mâle à son goût... Pourquoi pas? Il fait chaud, mais elle se trémousse comme si elle avait le feu aux fesses. Elle aime sentir la musique qui vibre en si et la façon dont sa robe se soulève lorsque elle *pivote*. L' air frais entre ses cuisses est une bénédiction. Tous ces danseurs en sueur l' excitent et elle n'est pas mécontente de sentir un corps massif se coller*

au sien. L'homme se frotte par-derrière. Même si les mouvements sont furtifs, elle imagine son *érection* contre sa croupe et elle retiens ses mains lorsqu'elles se posent sur sa taille.

- Tu es magnifique, chuchote-t-il, la bouche près de son oreille.

- J'adore! C'est pourquoi je me déhanche davantage et frotte mon postérieur contre vous.

- Ça te dit de venir chez moi?

Il y a bel et bien une *verge* dure contre le haut de ses *fesses*. Par crainte que l'homme derrière elle ne soit pas attirant, elle s'éloigne pour mieux se retourner. Miam! En voilà une jolie surprise! Grand, svelte, un peu musclé des épaules, sans plus. Son visage est fin, des yeux en amandes, un petit nez pointu qui surplombe une bouche bien charnue qui se redresse dans un sourire coquin. Ah oui, voilà mon type d'homme. Elle recommence à bouger *lascivement*, reviens vers lui et il lui serre

dans ses bras. Le rythme ne se prête pas à ce genre de danse, mais j'ai envie de sentir son *érection*, encore. Il se déhanche, se frotte contre elle et de sentir son sexe érigé me donne envie de bouger davantage.

Elle franchit l' espace qui le séparait de l' escalier. Il entendit le cliquetis d'une clé dans une serrure. Elle lui adressa un sourire troublant. Elle se pencha pour saisir la main de *Martin* et l'attira vers les étages. Elle se laissa mener sans résistance. Ils pénétrèrent dans un appartement. Il l'emmena dans une grande pièce au sol de parquet clair et aux murs blancs. *Sarite* entra dans la pièce. Elle avait noué ses longs cheveux noirs en un chignon torsadé. Elle jeta un rapide coup d'œil à Martin. Un matelas large et épais occupait le côté droit. Une table de chevet supportait une lampe argentée, à côté de ce lit sommaire. Un téléphone trônait sur le parquet, au bout de plusieurs mètres de fil entortillé. À part cela, la pièce était vide. Ses mains sur ses hanches se raidissent, puis lui serrent davantage contre lui. Sa bouche se glisse dans son cou, l'embrasse de façon délicieuse alors que son bassin donne de petits coups prometteurs contre lui.

Sa parole, il le fait exprès! Dans une tentative forcée pour garder la tête froide, Elle reporte son attention sur lui:

- *Ça te plaît? T'as vu comme tu est belle ?*

- *Merci... Oui, je suis en sentant mes cuisses s'ouvrir.*

- *T'as un nom, mon mignon?*

- *Martin. Et toi?*

- *Sarite.*

- *Sarite, tu es magnifique quand tu dances. On dirait que tu as le diable au corps.*

- *Le diable, je ne sais pas, mais j' avoue qu' il est en feu, ce soir. Ça t' intéresse?*

- *Voilà qui m' intéresse, admit-il. Je t' offre un verre?*

Sarite accepte sans hésiter. D'abord parce qu'elle a soif, mais aussi parce qu'elle espère qu'il la proposera d'aller le boire ailleurs.

- Tu t'habite où? Vous habitez loin?

- Près d'ici... Tout près. On y va?

Dix minutes plus tard, elle entre dans un appartement luxueux du *centre-ville*. Une sorte de loft où le salon et la cuisine se côtoient dans un décor *zen*. *Martin* avait raison: il habitait vraiment tout près du *Club*. Elle se sent *bizarre* d'être là, avec un inconnu, mais elle n'a pas peur. Ou sinon de ne pas *jouir* à sa faim.

- C'est là qu'habitaient mes parents, dit *Martin* en réponse à une question que personne n'avait formulée. Ils sont morts, il y a des années. J'ai vendu les meubles et les tapis lorsque j'avais besoin d'argent. De toute façon, je les trouvais moches.

Elle s'était assise au bord du matelas, recouvert d'un *dessus-de-lit* de velours noir. Ses jambes étaient écartées, suffisamment pour que *Martin*, s' il avançait d'un pas, puisse plonger son regard jusqu' au fond. *Martin* ne put résister plus longtemps. Même s' il s' agissait d' une expérience, en être le spectateur n' avait rien de désagréable jusqu'ici. Il marcha donc en direction du lit, mais s' arrêta soudain, n' osant s' aventurer plus loin.

- *Tu n'as pas envie de lui montrer tes seins?*

- *Non..*

- *Mais, dit-il. Je ne voudrais pas que...*

- *Tes désirs sont des ordres, ma jolie.*

- *Si tu te foutais à poil, ça me plairait bien aussi, dit-elle.*

Il écrase sa bouche sur la sienne et fait glisser les bretelles de sa robe sur ses épaules, tire son

vêtement vers le bas, dévoile sa grosse poitrine, il est vrai, mais ferme. Enfin, il s'agenouille pour la retirer le tout. Personnellement, la technique aurait été plus simple s'il avait glissé la robe vers le haut, mais un homme à ses pieds, ce n'est pas pour la déplaire. En plus, ça lui permet de lui retirer sa culotte qui est plutôt bien trempée.

- *Quel joli petit cul.*

Sa remarque fait rire *Martin* qui se penche pour retirer le reste de ses vêtements. Ses yeux sont décidément très sollicités. D'abord vers le sexe bandé de l'homme devant elle, mais aussi sur le torse magnifiquement sculpté de celui qui reste un peu à l'écart. Elle donnerait cher pour les avoir tous les deux à ses genoux.

- *Bordel, les gars, vous m'excitez, admit-elle, la voix trouble.*

Décidément, ce jeu me fait mouiller comme une folle. Il paraît surpris par sa remarque, mais enfin, il affiche un sourire plus franc.

- Viens, ma belle. Je meurs d'envie de te bouffer la chatte. Tu veux que je te montre comment la faire jouir?

- C'est que... je n'ai jamais vraiment fait ce genre de choses... Bordel, le gar... vous êtes vraiment chaud. Je me régale.

Elle se glisse vers sa verge et se fait une joie de le reprendre entre ses lèvres. Les gémissements se font entendre et il retient sa tête:

- Doucement, autrement je vais jouir!

- Tu es vraiment une sale petite garce...

- Oh oui, comme ça. J'adore ! Oh! Continue! l'encourage.

- *Oui. Elle a vraiment le feu au corps.*

Elle aussi, elle adore, mais elle ne peut pas lui répondre puisqu'elle dévore une jolie queue et tente, difficilement, de se concentrer sur la jouissance qu'il provoque chez elle. Doucement, puis fort, cognant son sexe en elle et me faisant sursauter à chacun de ses passages. Elle ne sait même plus quand l'orgasme la saisit tellement c'est rapide. C'est un feu qui gronde en elle et qui semble se répandre partout dans son corps. Elle crie son plaisir. Il a met à jouir.

- *Rhabille-toi. Nous devons y aller. Il faut partir, dit Sarite.*

La soirée fut longue, mais le temps a vite passé pour elle.

Vingt-six

Perdue dans l'immensité de Paris. Elle marcherait au hasard des rues, peu convaincues parce qu'elle voyait, peu attirés par les lieux, pourtant nombreux, ouverts de ci de là. En rentrant chez *Gerald*, *Sarite* trouve un cadavre collé au plafond de sa salle de séjour... Elle voulut crier, mais n'en eut pas le temps. Folle de terreur, elle vit le corps d'assassin de *Mary* est plus un dans sa tombe. Il avait fuit à case que la *police* risquait de l'arrêter. La poursuit de la *police* criminel sera impacable. C'était un individu de type *français*, grand, brun, avec un pied plus long que l'autre et une casquette noire fichée sur la tête. Ses chaussures, des bottines orthopédiques de tailles **43** et **45**, en cuir fauve de *Russie*, portaient des traces de boue blanche.

Des *gyrophares* de couleur bleue, rouge, jaune, illuminent ce quartier huppé du huitième arrondissement de la capitale. *Place de la Concorde* fermée. *Rue Royale* interdite à la circulation. *Avenues Gabriel, des Champs Élysées*, quai des *Tuileries*, *ghetto* improbable délimité par de simples *barrières Vauban* à chacune de leurs extrémités. Tumulte rempli de voix qui se choquent, et que personne ne saisit, chacun trop occupé à vouloir se faire entendre lui-même.

Elle était là, majestueuse, dominant le moment de par sa beauté et son allure grandiose... *Sarite* réfléchit quelques secondes à la tournure que prenaient les événements.

- *Mon Dieu! Quels sont les connards qui s'ont fait ça? À l'assassin!... Au secours!*

- *Ce Paco, a bel et bien été assassiné et je crois savoir par qui, dit un policier.*

- *Sais tu quelque chose sur...? Demanda l'inspecteur Jacques Delayé.*

- Quoi? Non... Pardon Monsieur. Je vais repartir au Liban.

- Vous pourriez être plus précis?

- J'ai peur de comprendre. Je suis une femme arabe en vacances à Paris, c'est ça.

- Quelle étrange phobie! Tu es amis d'un bandit appelé Gerald Spazzio. Il est un homme comblé. Un poste de chef de projet, un vaste appartement, et de nombreuses conquêtes amoureuses. Vous vivez uniquement dans cette pièce, n'est-ce pas?

- Oui.

- Qu'y a-t-il derrière cette porte là-bas?

- Rien...

- Oui, le pericoloso Gerald il habitait ici.

- C'est lui qui a fait ça?

- Oui... Je pense que oui... Qui est-il réellement? Je veux le savoir.

- Il est un ancien braquer de banque et assassin... De plus, sa fortune personnelle, évaluée à plusieurs millions de dollars, était bloquée sur des comptes européens contrôlés par sa femme Valerie Spaggio.

Son imagination morbide dépassait l'horreur des faits réels. Elle resta sans voix, le cœur battant, se demandant comment affronter ce regard *angélique* sans *trahir* son trouble. Rien à voir avec les coups d'œil intéressés du *policier*. Mais là, c'était un regard fort, stable, rempli de sagesse qui ne déshabillait que son âme et qui ne déviait à aucun moment sur ses charmes *féminins*. Et puis, elle avait raison... Un ange a toujours raison !

- *Quel homme! Quelle intelligence! Quel savoir!*

Il décida d'interroger toutes les personnes qui étaient présentes ce soir-là. Il avait envie de savoir comment le meurtrier avait fait, Elle était surpris. Son petit doigt lui disait de se méfier de ce vieux con de *croquemort*. L'inspecteur avait choisi de se concentrer sur la personnalité du disparu *Gerald Spaggio*. Il n'en était pas étonné.

- Madame, qu'avez-vous fait la semaine dernière? Je suis étai au Liban.

- Quelle relation avez-vous avec votre gendre ?

- C'est un garçon charmant, très intelligent...

- Ça vous dérange si on va y faire un tour?

Demande Delayé.

- Oui, bien sûr !

- Alors on y va.

- Mais...

- Tatata ! Pas de discussion !

- Mais il vous faut un mandat ?

- Non, ça, c'est chez les arabes, rien de nécessité...

- Allons-y.

« Quel peuple arrogant et stupide! Qui se targuait de posséder la meilleure gastronomie au monde, alors que les pizzas avaient le goût de carton, les pâtes étaient bien trop cuites, et les burgers spongieux se disait Sarite ». Ses yeux fixaient ses mains aux doigts longs et aux ongles soignés. Quel âge avait-elle? Trente ans? Rien de sa

silhouette longiligne, à son visage plein, sans la moindre ridule, de ses mains vierges de traces d'un labeur physique, à sa diction posée, à son vocabulaire riche, au charme qui rayonnait de sa personne ne collait avec sa tenue *libertine*. L'*inspecteur* regrettait déjà de l' avoir sauvé. Dans la poche de sa veste, le téléphone sonnait; la journée ne faisait que commencer. Dès le premier jour de la disparition de *Gerald Spaggio*, implacable *tueur* de la *máfia*. ses comptes avaient été immédiatement bloqués par la justice.

- *Je suis désolé de lui te faire autant de mal...*

Le silence s' installa aussitôt. Le journal ne le dit pas, et, quant à elle, il ne le pense pas; toujours parce qu' il s'apparaît logique. Cela faisait vingt minutes que *Gerald* était assis sur le seul banc laissé libre par les *clochards* et autres *drogués*. L' image qu' il avait du centre ville, en plein jour qui plus est, n' allait pas s' améliorer par le tableau qui s' offrait à ses yeux bruns. Une fois revenu au poste de *police*, *Sarite* était malheureuse.. Elle était deçue...

Comme elle avait souffert! Et comme elle souffrait encore à cause de lui... Grimpant les marches quatre à quatre, *Sarite* se retrouva sur le palier avant même d'avoir eu le temps de maudire cet interminable escalier. Elle se souvint d'un temps pas si lointain où il lui arrivait de compter les cinquante quatre marches une à une pour se donner le courage de les monter et réalisa à quel point une même action peut sembler à certains moments si difficile et à d'autres, si banale. Elle admira sa rapidité, son agilité, son pied assuré et ce bond final, souple et précis. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il se retrouvait là-haut. Sans manifester d'émotions particulières, elle continua à faire ses malles avec naturel comme si elle était libérée du drame de sa vie. *Sarite* s'arrêta net et prit une inspiration pour endiguer les émotions qui venaient la submerger sans prévenir. En une seconde, un fatras de souvenirs remontait à la surface. La belle brune ouvrit la bouche sûrement pour se réclamer plus de détails mais elle se ravisa et se recala dans sa chaise. Elle était prête. Le contraste entre le bronzage de sa peau et la blancheur de son top moulant ne laissait personne

indifférent... Alors, elle ignorait que cet instant bouleverserait le cours de sa vie. Un rêve érotique qui l' a fait frémir de terreur...

Vingt-sept

L' horloge de l'église de *St Foy* sonna dix heures. La périphérie du village était occupée par des camions, remplis de légumes et autres véhicules chargés de cages à volailles: C' est sur, se dit *Gerald*, c' est le jour de marché on doit être samedi, il avait perdu sa montre dans sa fuite, et aussi la notion du temps. *Gerald Spazio* se retrouva dans sa cachette, il pris le parti de s' éloigner au plus vite du lieu de l' attaque. Rien à craindre, ici. Aux premiers instants de l' éveil, perdu dans ses pensées matinales, *Gerald Spazio* l' a aperçu. Qui s' éveille en premier du corps ou de l' âme? A quoi bon se poser la question. Il est juste doux de constater que, la main posée sur

le drap, vous froissez ce dernier délicatement, la matière est agréable, chaude, mais cette chaleur ne vient elle que de votre être? Il ouvre un oeil, se sourit, puis, sur le dos, regardant le plafond il s'offre ce profil pour lequel il avait craqué, quelques heures plus tôt, à la terrasse d'un café. Une rose, le coeur froissé, chiffonné, livrée à son regard, et l'imagination vagabonde. Il avait pris soin de se dissimuler, peut-être pour se protéger de ce froid de février, peut-être pour qu'il ne puisse se reconnaître. Il avait eu tout loisir de le dévêtir à sa convenance. Plongé dans la lecture du *Portrait de Dorian Gray*, est-ce un hasard, il n'a pas d'attention pour lui, et cela ne le dérange en rien. Une mèche de cheveu presque noir dépasse légèrement de son bonnet, le cheveu est épais, la chevelure fournie, un peu raide, le front lisse, son regard descend sur des sourcils légèrement plus clairs que la crinière imaginée plus haut, suffisamment denses pour accentuer le regard. Il laisse son imagination vagabonder. Les *stations de métro* s'égrènent les unes après les autres, il pense disposé encore de suffisamment de temps pour mener à bien sa manœuvre.

La boucle de ceinture dégrafée, il fait glisser le pantalon sur une paire de cuisses musclées, tout aussi poilu que le haut du corps à découvert. L'intimité généreuse, dissimulée pas un boxer qui est de couleur... bleue, bien entendu, Plus, il descend plus il trouve ce corps qui ne peut laisser indifférent celui qui prend le temps de s' observer. Le *plaisir* de se voir, celui de se revoir plutôt...

La nuit peut commencer... L'été était chaud et très agréable cette année-là. Le West de *Paris*, *casino* attire encore une foule de *joueurs* et parmi eux d' authentiques *drogués* du *jeu*. Quand il est arrivé, il était habillé en joueurs du *casino*. Il avait réalisé qu' il était dans un *casino*. Peu de gens peuvent compter les cartes comme lui, retenir et anticiper les différentes combinaisons sans jamais commettre une seule erreur. Peu d'hommes ou de femmes, non plus, peuvent l' égaler dans le maniement des cartes pour les mélanger et les distribuer avec cet art. De plus, *Gerald* a particulièrement pris goût à cette ambiance de jeux nocturnes. Apparaître ainsi le soir si chiquement vêtu, au point d'attirer le regard malicieux des femmes, le valorise au plus haut point. Le tapis qui

bougeait était fait tout seul. Autour de lui se trouvait des jeux de cartes. Des jeux de hasard. La salle est décoré de pièces d' or, des jetons géants accrochés aux murs. Le tapis que bouge était fait comme une carte de *bingo*. Soudains le tapis s' arrêta. Il était impresionnée. Il était très *narcissique* cela était à en tomber de peur. D'autant plus qu' il y a parmi cette faune particulière que sont les joueurs, de redoutables spécialistes de la fraude. Les clients qui sont présentement assis à sa table n'en ont pas le profil. Mais il faut toujours rester vigilant. L' appât d'un gain ne nécessitant aucun effort a le don de décupler chez certains leurs facultés pour tricher.

Sa tenue de tête est superbement altièrè. Son cou est paré d' un *collier* de graines séchées, entrecoupées de quelques plumes dont l' une, rouge sang tombe comme par effronterie au milieu de ses deux *seins*. Sa poitrine est naturellement généreuse et débordante à souhait ce qui distrait agréablement *Jacques Delayé*.

- Valerie, vous aimez le champagne, bien sûr...

- Ah ça oui, alors! j' ai envie de te faire plaisir.

- Tu ne vas pas changer s' avis au dernier moment? On va prendre un verre au bar.

- Rassure-toi, je me suis préparée... C' est un peu fou, non?

- Si tu en as vraiment envie, oublie tes hésitations. On y va.

- Il me semblait bien que tu avais un cul superbe. Tu es très jolie, j' ai beaucoup pensé à toi. J' ai même rêvé de toi. Tu as l' air très sensible par là, dis moi...

- Oui, j' avoue. Tu es gentil. Oui, continue. Continue, s' il te plaît. Ça ne me dérange pas, mais avons-nous les mêmes envies?

- Tu sais que t' es une bonne salope de bourgeoise comme meuf! Moi, je sais que t' es là, et ton pédé de mari est sans doute un voyeur contentant.

Elle a encore envie de lui, de se faire prendre comme une chienne.

C'est lors de l'un de ses services, à l'aube de ses vingt-cinq ans que le propriétaire du *West Casino* l'avait repéré. *Valerie* allait être fascinée d'emblée par cet homme au caractère si trempé. *Jacques* peut faire semblant de lui écouter, mais au final, seule son opinion doit prévaloir. L'âge de *Jacques* ne l'avait pas non plus fait reculer. Une femme docile, mais raffinée à l'extrême, cultivée et qui ne reculerait devant rien pour assouvir ses *plaisirs* de la nuit, comme seule une femme possédée par l'amour peut procurer à un homme. Le *fantasme* de pouvoir vivre enfin en toute plénitude avec *Jacques*, reconstruire quelque chose dans ce Nouveau Monde tant glorifié l'a définitivement emporté sur ses craintes et ses appréhensions. Même si, *Valerie* aurait pu également faire le choix de continuer à mener une vie tranquille dans son manoir *parisien*.

Que ne donnerait-elle pas pour avoir des conversations, certes parfois futiles, avec ses anciennes amies? Que ne donnerait-elle pas pour

revivre ces fous rires devant ces artistes en herbe qui récitaient si maladroitement leurs vers de poésie ? Que ne donnerait-elle pas pour frissonner au son d'un *violoniste* ou encore danser au rythme d'un piano *endiablé* au bras d'un malheureux prétendant?

- *Oui, il est trop tard. Que proposes-tu?*
- *Un petit plongeon pour commencer.*
- *Oui, ça va être super.*

Plus de *30°*, chaleur un peu étouffante.

Les *draps* sont mouillés et sa *queue* est en feu. *Valerie*, bée, croyant son *sexe* lui échapper se cambre outrageusement enfermant son jouet de plaisir dans ses *fesses* en chaleur. Une bousculade d' allers et retours, une étreinte *jouissive* où le plaisir éprouvé alterne avec cette pénétration. Un jeu de *cache-cache* dans lequel il va et vient, s' éloigne pour aussitôt la retrouver dans cette union *libidineuse*. Emporté dans son coït il accélère, exulte, crie, jure. Dans une ultime poussée lubrique son *sexe*

se gonfle flirtant avec le *clitoris* de sa partenaire qui accélère la cadence. Frénétique elle pousse plus fort enfermant cette *érection* spongieuse qui envahit sa paroi génitale. Les amants s'enserrent les mains, des gouttes perlent sur leur corps inondé, sa mâchoire se crispe alors qu'elle ouvre sa bouche laissant échapper un halètement bénéfique, un spasme libérateur dans lequel l'orgasme s'empare de ses sens pendant que le flux *éjaculatoire* de son amant inonde sa *vulve* béante.

Jacques est reparti. *Gerald* s'approche de sa chérie, la prends dans ses bras, serre son corps nu contre lui.

- Oooh, mon Dieu! Je ne sais pas trop comment te le dire, j'ai un peu honte de moi...

- Je t'ai fait peur? *Salope* ! Tu baises avec un inconnu pendant que je suis au travail !

- Oui... Mon chéri, je « baise » avec cet inconnu tous les jours de la semaine... j'étais plongée dans mes rêves libertins...

- Ah bon! Quel genre de rêves ?

- *Cocufiage*...

- Alors? Tu as baisé avec ton amant. Ça n' a rien à voir avec un trio. Il t' a fait jouir?

- C'est ce que tu voulais, non? Pardon...

- Oui. Il n' y a pas de problème, j' ai aimé moi te voir te faire caresser par son amant! Tu sais que c' est mon fantasme de... Tu as envie de recommencer?

- Oui.

- Avec lui ou avec un autre?

- Avec lui, déjà.

- Raconte-moi tout! Dis-moi comment ça a commencé.

- Lèche-moi, le sperme d' autre comme tu aime... Cocu! Tu voudrais que j' aille plus loin?

- Oui, je voudrais que tu baises plus une fois, avec lui...

- Je ne sais pas; je n' ai pas réfléchi à la question. C' est nouveau pour moi, mais... Et ça te plaît ? Ça t' excite?

- Terriblement! Je suis un homme comblé: ma femme veut me tromper, et moi je rêve d' être cocu! Je t' aime !

- Moi aussi, mon amour.

L' époux, de son envie *bizarre* de la laisser coucher avec n'importe qui et d' être *cocu*... Gerald avait vu cet homme et sa femme tous les deux allongés sur son lit après l'amour, lui, la *queue* luisante de la mouille de Mireille, et elle, cuisses ouvertes, les poils *pubiens* poisseux d'un mélange de *sperme* et de *cyprine*. Sa femme rougissait, nue et obscène sur le lit auprès avec l' homme qui l' avait tant fait *jouir*. Il avouait que le spectacle l' excitait comme jamais aucune scène *érotique* naiguisa jamais ses sens. Elle était *amante*, débridée, décomplexée, parlant baise avec un homme qu' elle ne connaissait pas encore trois heures plus tôt. Il la découvrait là, allongée sur le lit, *nue*, et parfaitement *salope*. Elle riait aux plaisanteries, elle en rajoutait, additionnant des anecdotes qu' elle avait vécues aux souvenirs que lui racontait son *amant*. Voir le *sexe* de sa femme trempé de la *semence* d' un autre est d' une puissance évocatrice à nulle autre pareille. Ils firent l' *amour* avec beaucoup de tendresse, comme au premier jour. Pendant qu' elle rêvassait de ses futurs *amant* son *mari* dormait à côté d' elle. Elle

le trouvait beau. *Épuisée, comblée, transportée,* elle ferme les yeux et, en sombrant dans un sommeil peuplé de contacts charnels, elle trouve la force de lui murmurer:

- *Merci mon amour, je t' aime.*

Il semblait détendu, heureux, et s'endormirent, *amoureux*

Vingt-huit

Ahhh l'été, cette chaleur, ces tenues légères auxquelles elle ne faisait pas exception... Cet érotisme qu'elle dégage avec ses hanches et son cul dodu à la Marilyn Monroe, ses tenues plutôt sexy, ce qu'elle fait devant les mecs en public... Il faisait assez chaud et sa tenue était assez légère, une courte jupe et un chemisier échancré. Pour couronner le tout, elle portait des sandales à talons fins et très hauts. La vie est noyée par une pluie tranchante, elle ne peut littéralement quitter l'endroit où elle se trouve. Ah! Elle avait pris un parapluie. *Satané* oublie! C'est ainsi qu'elle vociférerait des jurons contre le sort qui l'avait coincé là... Mais un jeune homme, d'environ la trentaine vint s'écrouler près d'elle. Alors qu'elle s'était abrité près d'un bistro. Il était un homme de haute stature. Il avait les épaules large, la face rouge, le poing écrasant, l'oeil sincère et terrible, intrépide et énergique, irascible et orageux. Les plus cordial des hommes. Il criait ces mots en pointant la direction

par laquelle il était venu : « *Aidez-moi... Il a tué et maintenant, c' est mon tour !* » Valerie avait beau regarder, elle ne voyait rien à travers la rue lacérée par ces gouttes de pluie foudroyantes.

- *Vous dites qu'y a un homme mort? Où ça ?*

- *La bas. Derrière cet immeuble.*

Mais, pourquoi avait-il acourut vers elle. La rue était désert à perte de vue, toutes les fenêtres et toutes les portes fermées. On ni voyait personne, on n'y entendait rien, pas crie, pas un bruit, pas un souffle. Un *sépulcre*. Dès qu' il arrivait dans le bistro, elle le percevait, il était impossible, même aux plus *hardis*, de ne pas devenir pensif devant cette apparition mystérieuse. C'était ajusté, emboité imbriqué, rectiligne, symétrique et funebre. Il y avait là de la science et des ténèbres. Certainement qu' il cherchait tout simplement de l' aide et comme la rue était presque déserte, son choix s'était par hasard. *Tué* par une balle de petit calibre (6.35) tirée dans la nuque à bout pourtant, à base

de la nuque. La victime se nommait, un homme d'affaire en voyage dans le *Hervé Lachard* pays depuis près d'un mois, et d'après les témoignages de son ami, *Gerald Spazzio*, mari de *Valerie*. Le fameux homme que se jeta à ses pieds. Cet immeuble était un endroit tellement parfait pour un *crime*. Elle se retournait discrètement et vit l'homme qui regardait avec insistance dans ses jambes. Elle rougit immédiatement. Sous les regards gourmands et concupiscent, elle sentit une douce chaleur envahir son bas-ventre. Elle lui sourit et te demandait si cela lui *plaisait*.

- *Vous êtes très en beauté. Ton corps parle pour toi. Et pourquoi ferais-tu peur aux hommes?*

- *Je ne sais pas... Mais avec toi, je suis en confiance!*

- *Je me sens bien avec toi, madame...*

- *Moi aussi mec... Qu'en penses-tu? Alors, que me proposes-tu? demanda-t-elle.*

- *Pourquoi pas? Tu viens chez moi ce soir?*

- *Oui, je suis tentée... Je peux t' aider, si tu veux.*

- *Désirs à vous être ordres pour moi.*

Il comprit que la journée allait lui réserver encore bien des surprises... Plus tard, chose *fatale*. Elle avait accepté sans hésitation. Pour dire vrai, elle voulait enlever cette courte jupe que ses *fesses* bombaient. Pris dans l' engrenage d'une de ces mystérieuse aventure où le *sexe* est mêlée des circonstance atténuantes où l'obscurité morale ne pas conte. Sa jupe blanche, à mi-cuisse, découpée en une suite de petits losanges le long de ses hanches laissant voir sa peau mate, son dos dénudé; la couleur de sa peau ressortait, comme un mélange de bronze, de fumée et de chaleur... Quelque temps après, ils vont jusqu' au l' appartement de *Habib*, c' est son prénom. Dans l' ascenseur qui les mène au étage qu' il habite. Il ne manque pas d' entourer la taille de *Valerie*, la main descendant lentement vers les *fesses*. Elle frémit, le laisse faire. « *Ça y est, ça commence...* ». Une immense salle s' ouvre à eux: un lounge, tout en longueur, au décor résolument

contemporain, aux lumières légèrement tamisées. Du côté gauche, des alcôves en demi-cercle, ou plutôt demi-ellipse. L'appartement d'*arabe* était coquet, bien décoré, des tables basses, le mur de droite n'est qu'un long miroir couvrant la paroi en totalité, des *chandelles* déjà utilisées, des tapis *arabes*, des masques *africains*, une suite de *katanas* accrochés au mur, de grandes fenêtres que l'on pouvait ouvrir et s'asseoir sur le rebord. Le sol est fait d'un carrelage très sombre imitant du plancher.

- *Cet endroit vous plaît-il, Valerie?*

- *Euh... je ne sais pas... Il faut que...*

La vision de son *sexe bandé* et ces quelques mots la fait littéralement couler. Sa jupe est tombée le long de ses jambes fines et musclées, sa *culotte* en fine *dentelle noire* et lacée sur les côtés était légèrement rebondie à l'avant. Il l'observe, sans bouger, la queue à l'air. Les secondes s'écoulent. Ouverte, impudique, aux yeux de tous,

Valerie est dans un état d'excitation à la limite du délire.

- Et toi qui es encore tout habillé! Enlève ton pantalon avant.

- J' ai envie de vous, terriblement envie de vous!

Et lui avait bandé comme un fou. Mais de bonne grosseur, et bien dur en plus, elle a pris son sexe à la base pour lui le pointer gentiment et elle, par magnétisme elle s' est approché la bouche de ce membre dur et excité par sa présence sur ce lit. Et à ce moment, il s' était tout à fait naturel de prendre ce pénis en bouche, surtout encouragé par ce corps si féminin qu' il y avait devant elle, et par ce sourire si doux, si charmant. Valerie avait ouvert la bouche et avait gobé le gland; en suçant ce membre. Elle croyait que ce serait dégoûtant, mais non, c'était son sperme, à elle, ça s' allait. Elle avait donc goûté à son sperme qu'elle avait trouvé mielleux, elle s' en a

laissé sur la joue, car elle avait été surpris par les jets. Elle, émérite, a tout savouré...

- *Je voulais te remercier, Valerie.*

- *De... ?*

- *De ne rien avoir brusqué, d' avoir attendu, de m' avoir séduite...*

Le jour suivant... *Valerie* sentit un rayon de soleil lui caresser le visage et ouvris les yeux. Le réveil affichait *10h04*, l' heure idéale pour commencer la journée. *Bip bip bip!* Raaa encore ce maudit réveil! Ça ne s' arrêtera donc jamais. Clara à l' impression d' avoir un tambour dans la tête. Elle se leva et ferma les yeux. Quand elle les ouvrit, elle vit qu'ils étaient devenus dorés. Cela la fit penser à des yeux de *féline*, mais elle tachait de ne pas montrer son étonnement en adoptant un masque stoïque. Elle vit que cela ne suffisait pas car elle se s' humidifia les lèvres et ouvrit la bouche. *Valerie*, enfile son peignoir, ses chaussons et sa

journée démarre. Une journée marathon comme c' est le cas d' elle.

Un léger brin d' air frais la caresse la peau, provoquant au passage, un frisson parcourant l'ensemble du corps, de bas en haut puis de haut en bas. C' est à cet instant qu'elle le voudrait là, substituant l'extrémité de ses doigts au souffle frais du petit matin. Se sentir effleuré, parcouru, découvert. Percevoir que là, ses mains s' attardent déposant une forte chaleur tout en contraste avec la fraîcheur ambiante, lui dans son *désir*, elle, dans l' abandon.

L jour croissait rapidement. Pas une fenêtre ne s'ouvrait pas une porte ne s'entrebâillait ; c'est l' aurore, ne le revéil. L' extrémité de la rue avec une tranquillité *sinistre*. Pour situer le début des choses intéressantes, un rapide descriptif. C' est là que les choses sérieuses commencent. Elle était déjà partie avec « un dédommagement » de 300 000 euros en *cash*. Elle rejoignit son domicile, un petit appartement situé dans une ruelle du 3ème arrondissement de *Paris*. Aussitôt rentrée, elle se servit un verre de *Chardonnay* qu'elle bu d' un trait.

En remplit un autre, puis continua, espérant trouver l'oubli au fond de la bouteille. Elle avait toujours eu cette mauvaise habitude lorsqu' elle était triste. Enivrée, elle s' affala sur le canapé, mais senti un objet derrière son dos. Elle y glissa la main et en sorti un bracelet. Le bracelet que *Gerald* lui avait offert pour son anniversaire, quelques mois plus tôt. Brusquement, une tornade la saisit, la souleva. Des instantanés de bonheur, des promesses d' éternité, des chansons fredonnées et tant d'émotions virevoltèrent, s' entrechoquèrent. Un condensé de leur histoire. Tout cela, désormais jeté, aspiré, fracassé.

La nuit complice enveloppant sa nudité et celle de son amant *Jacques* qui au-dessus d'elle l' écrasait de tout le poid de ses muscles bandés et s' écartelait sous ses coups de reins saccadés et incontrôlés. Cela fait un bon bout de temps qu' elle n' a pas eu de rapports *sexuels* et elle n' en a sans doute un besoin urgent, hygiénique certainement.

Vingt-Neuf

La ville se vidait. Le temps était plus lourd. Lourd comme avant l' orage. Un avion de chasse traversait le ciel sombre. Le *Boeing 727* de la compagnie *American Airlines* approche de l' aéroport. Il fait nuit. Il s' enroulait autour de la ville dans une stridence aiguë. Le *parking* est désert. Le ciel est blanc. Des effluves de mauvaise cuisine s' échappent des cheminées du restaurant universitaire, crachat de verre et d' acier au pied des immeubles dortoirs de brique rouge. Un vent du nord glacial chasse les odeurs vers l' autoroute de *Paris*. Un chat se terra sous une voiture. Un gosse s' assit sur le butoir d' un *tramway* arrêté. Un autre chat miaulait régulièrement, comme une roue qui grince à chaque tour, fasciné par l' image neigeuse d' une télévision qui crachait vers la rue. Le *tramway* démarra. Les pieds du gosse traînèrent sur la route. Un avion de chasse de nouveau déchira le ciel.

Il existe des hommes qui connaissent un étrange et malheureux destin: ils sont incapables d'aimer les femmes qui les aiment et, celles qu'ils aiment ne veulent pas d'eux.

En ce moment là. *Valerie* se reveillait. Elle ne savait rien de *Gerald*, son époux qui est un *fugitif* de la *justice*. Elle ne savait rien que se passer en *Paris*. Elle avait bien dormie peu d'heures. Elle avait eu de doux rêves, ce qui tenait peut être un peu à ce que son petit lit était très blanc. Quelqu'un qu'était *Habib* l'était apparu dans la lumière. Elle se réveille avec du soleil dans les yeux. Ses yeux se sont ouverts. La pièce dans laquelle elle se trouve est toujours la même que celle dans laquelle elle s'était dormi. Toujours la même mais elle perçoit pourtant quelque chose de différent, de malfaisant. Ses yeux roulent dans leurs orbites, cherchant cette présence invisible qui il en est certain, ce cache quelque part. Elle ne voit rien pourtant, et cela n'est pas dû à la pénombre qui envahi la pièce, mais, certainement à la volonté de cette entité à vouloir rester discrète. Rester discrète pour mieux me surprendre quand elle arriverait enfin à glisser dans un espoir de sommeil, qui, même s'il sera agité, reste

indispensable. Comme toutes les nuits *Valerie* cherche où l' époux *Gerald* se cache. Comme toutes les nuits elle sait qu' il est quelque part autour, rôdant et se délectant de sa terreur dont il se nourrit, Sera qu' il était de plus en plus épuisé, chaque jour il est de plus en plus faible, physiquement certes, mais surtout psychologiquement.

Ce qui d' abord lui fit l' effet de la continuation du songe. Sa première pensée sortant de ce rêve fut ruante. *Valerie* se sent toute rassurée. Elle a d' argent e besoin d' amour, d' amant, de beaucoup de sexe. Cette réaction de l' âme qui ne veut absolument pas du malheur. Elle se mit à espérer de toutes ses forces sans savoir pourquoi. Puis un serrement de coeur lui vint. Voilà trois jour qu' elle ne vu *Habib*. Il savait où elle était, et qu' il avait tant d' esprit et qu' il trouverait moyen d' arriver jusqu' à elle. Il faisait grand jour, mais le rayon de lumière était très horizontal, elle pense qu' il était de très bonne heure. Qu' il fallait se lever pourtant; pour recevoir *Habib*. Dan ce moment de sa vie elle sentait qu' elle veut de vivre avec lui. Elle sortit du lit, et fit les deux ablutions de l' âme, sa prière et

sa toilette. Son alcôve est cachée dans la partie sombre de l' idéal. Ici contempler, c' est profaner.

Valerie

s'

habille bien vite, se peigna, se coiffa, ce qui était fort simple en ce temps-là où les femmes n' enflaient pas leurs boucles et leurs bandeaux et ne mettaient point en ses cheveux. Puis elle ouvrit la fenêtre et promena ses yeux partout autour d' elle, espérant découvrir quelque peu de la rue, un angle de maison, un coin de pavés, et pouvoir guetter là, *Habib*. Et ceci sans métaphore. Comment et quelle façon? Mais elle ne voyait rien dehors. L' arrière cour était enveloppée de murs assez haute et n' avait pu échappée que quelques jardins. *Valerie* déclara ces jardins hideux. Pour la premier fois dans sa vie elle trouva des fleurs laides. Valerie levait encore les bras sans effort, entendait clair et lisait son journal sans lunettes. Valerie est assise dans son salon, les cheveux relevés a son habitude, mis pas encore maquillée. Elle a gardé le peignoir passé au sortir de la douche. De son fauteuil, elle aperçoit l'arrière du panonceau sur la clôture. Elle sait qu' en travers, l' agent immobilier a fixé l' inscription: « *Vendu* ». Son mari *Gerald* et elle ont signé il y a

trois mois un compromis de vente. Déjà, son imagination vagabonde, aux côtés de son regard. Elle était une *bourgeoise adultère*, une fausse ingénue *perverse*, *Habib* un *gigolô* baraqué, et un *flic* appelé *Jacques Delayé*... Un rival *amant* ou amoureux déçu, un second *meutrier* en puissance.

À la suite de ses errements dans l'arrestation d'un trafiquant de drogue *Jef Harison* de nationalité *américaine*. Violences aux personnes, vols divers, *trafics de drogue*. *Terrorisme* et grand *banditisme* étaient heureusement rares. Filatures, prise de plaintes, *arrestations*, gorges à vue et interrogatoires se succédaient. Toute une humanité de petits *délinquants*, de plus en plus jeunes et de plus en plus violents. Des prisons bondées, des juges débordés, des *policiers* appelés à faire du chiffre. Le moral n' était pas au plus haut.

Une légère brise d' alizé soufflait, faisant danser les arbustes plantés dans l' asphalté. La température ambiante était agréable. Le soleil rougissait les quelques nuages qui traînaient çà et là. Le ciel était radieux en cette fin d' après-midi de

septembre. En sortant de sa maison, *Valerie* marchait relativement vite. Le maquillage et les bijoux n'aidaient à accentuer sa beauté naturelle qu'en de rares occasions. Elle n'aspirait qu'à une chose. *Sexe*... La chaleur d'un mâle. Elle refusait toujours la vie commune. Le ton de sa voix exprimant une certaine déception. Les ombres du passé l'empêchaient d'aller de l'avant. Il lui arrivait de revoir *Habib* en rêve. Certains sentiments résistent plus que d'autres. Certains souvenirs restent douloureux quoi que l'on fasse. *Valerie* fit un effort pour endiguer sa tristesse, tout en mettant les quatre sacs de marchandises dans le coffre du taxi. Après avoir quitté le parking de l'*Heurodistri*, le taxi traversa le pont de la *Ravine du Chaudron*. Elle devait ensuite longer la ravine, pour arriver à un rond-point et prendre la direction de *La Bretagne*. Environ quatre cents mètres, quasiment en ligne droite. *Valerie* aurait dû mettre moins d'une minute pour parcourir cette distance. Mais ce soir là, les choses prirent un tournant inattendu. En sens inverse, une voiture, une moto de grosse cylindrée, suivie d'une autre voiture. Un bref coup d'œil du chauffeur dans le rétroviseur intérieur,

une *camionnette* arrivait, mais à bonne distance. Il mit ses feux de détresse, freina et s'arrêta. Elle se retourna. Elle s'apprêtait à demander au *chauffeur* pourquoi il avait hurlé ainsi. Mais ce qui s'offrait à ses yeux dépassait toutes les réponses qu'aurait pu formuler à elle. *Valérie* vit comme elle ne l'avait jamais vue. Il était transi de peur. Les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, elle semblait tétanisée. Elle essayait de parler mais n'y arrivait pas. Elle tremblait comme une feuille. La *camionnette* freina et s'immobilisa à quelques centimètres du taxi. Un autre bruit de crissement de pneus se fit entendre. *Valérie* porta son regard vers l'avant. La première voiture, une *Scénic bleue*, venait de piler, tout en faisant une embardée. Elle s'immobilisa en travers de la route, à cheval sur les deux voies. Le pilote de la moto n'eut pas le temps de réagir. Il percuta de plein fouet le flanc de la *Scénic*. Le bruit sec de l'impact figea le cœur d'elle. Comme si le temps ralentissait, elle vit le pilote être projeté à une bonne hauteur, passer au dessus de la voiture bleue. Il vint ensuite s'écraser contre le bitume, dans un bruit sourd. L'homme gisait au milieu de la voie de gauche, à proximité du taxi. La

moto tomba lourdement au sol. Dans le même temps, la seconde voiture, une *Golf blanche*, avait freiné brusquement. Par terre, le motard resta immobile. Un grognement effroyable se fit alors entendre, sans aucune mesure avec le bruit de l'accident. On aurait dit qu'une dizaine de lions s'étaient mis à rugir de concert. À l'arrière, Valerie mit ses petites mains sur ses oreilles et baissa la tête. Elle eut mal aux oreilles. Le bruit assourdissant ne dura que quelques secondes, puis s'arrêta. Elle se détacha. La sécurité était représentée à ce moment là par des bras protecteurs, et non par une ceinture. Bondissant au dessus. Sa voiture était coincée entre la *camionnette* et la voiture accidentée. Le *chauffeur* de la *Scénic*, un homme aux cheveux blancs, regardait vers le ciel à travers son pare-brise. Il fixait quelque chose qui se trouvait à l'aplomb de la voiture de Valerie.

Les occupants de la *Golf*, un jeune couple, probablement tétanisés par la peur, n'avaient pas bougé. Le vieil homme ouvrit la portière, et se hâta de sortir. Il vacilla et dut s'appuyer contre le capot de sa voiture. Il regardait toujours vers le ciel. Valerie avait pris son sac à main et entrouvert la

portière. Indécise. Depuis l' accident, les petits arbustes qui bordaient la route. s' étaient mis à se balancer de façon frénétique. Elle décida de ne pas sortir, ou du moins pas tout de suite. Elle releva la tête. La bête du *chauffeur* était là, dans son champs de vision. Elle était terrifiée. Son cœur battait à tout rompre. Elle se disait que ça ne pouvait pas être réel... À l' extérieur, le vieil homme terrifié avait fait péniblement quelques pas. D'autres voitures freinaient, s' arrêtaient, s' agglutinant sur les deux voies de circulation. Le conducteur de la *Golf* se décida enfin à passer la marche arrière. La chaleur était infernale. Le *chauffeur* de la *camionnette* avait détalé à toutes jambes. Affolés, les gens pris dans l' embouteillage sortaient des voitures pour se sauver. Pieds nus, *Valerie* courait aussi vite qu' elle pouvait, craignant que le dragon ne crache à nouveau l' *enfer*. Elle ne se retourna pas pour voir le reste de la scène. Elle en avait assez vu. *Valerie* avait ralenti sa course, fatiguée, les pieds endoloris. Elle fit quelques pas en marchant... Des témoins de la scène d'horreur qui venait de se dérouler avaient attendu les forces de l' ordre et les *journalistes* pour témoigner. Elle ne se sentait pas le

courage de revivre ces moments éprouvants. Elle n'aspirait qu' à une chose, fuir ces visions d' horreur.

- Non ne vous inquiétez pas, je ne suis pas dépressive, se disait-elle.

Elle prit son portable dans son sac à main. Elle apela d' autre taxi. L' attente dura une vingtaine de minutes. Pour elle ce fut un soulagement voir le taxi arriver. Elle apparut, délicieuse dans la petite robe légère qu' elle s' était procurée pour l' occasion. Les escarpins rouges choisis sont aussi du plus bel effet et montrent un contraste saisissant avec le noir et mettent en valeur l' ensemble. Quand elle est montée dans la voiture, il avait mis les yeux immédiatement sur ses hanches et jambes. Mais, il fait son type de mâle. Perdue dans ses pensées, elle semble cogiter quelque chose, elle ne sait pas quoi. Elle s' étire sur son siège, ce qui s' offre une belle vue. Ses yeux pétillent, elle sourit étrangement... Pour se narguer, elle ouvre un peu plus les jambes. Il a justement un camion à

dépasser. Alors, elle entend deux coups de klaxon. Il regarde dans le rétroviseur.

- Tu es très jolie, très excitante, ma chérie. Trop, peut-être... Il y a beaucoup de camions étrangers sur la route?

- Pas trop, d'autant plus que... Si ça t'amuse... Accélère, mon chouhou!

- OK, Madame!

Valerie avait droit momentanément à de belles fesses presque sous son nez! Elle s'assied, manifestement enchantée!

Il avait les traits d'un adolescent mais la carrure d'un homme. Des cheveux frisés coupés courts, une peau dorée. Son débardeur laissait apparaître un tatouage tribal sur son épaule gauche.

Valerie croisa le regard du chauffeur, qui lui fit un sourire. Il avait compris à l'expression de son visage qu'il se passait autre chose. Il lui lança un regard interrogateur. Lentement, Valerie fait glisser

ses mains le long de ses jambes puis sur ses cuisses. C'est vrai que comme ça c'était un vrai appel au viol. Il est curieux de savoir ce qu'elle osera faire. Elle se tourne petit à petit vers le chauffeur qui ne perd rien de ce qu'elle offre à sa vue. Elle voit bien qu'il aimerait mettre ses mains ailleurs que sur son volant, mais il a assez d'expérience pour savoir attendre.

- Tu as quoi, dans l'idée?

- Tu peux traduire, s'il te plaît?

- OK, mon ange, je m'en occupe.

Le taxi stationnée sur une rue tranquille proche de sa résidence. Il se pencha pour jeter un coup d'œil par la portière. Sans aucune hésitation, il actionne la tirette du pantalon à la grosse bosse, puis avec dextérité il en extirpe un beau morceau qui pointe fièrement vers le plafond. Le chauffeur se laisse faire, ravi de la tournure des événements. Elle contemple la chose un court instant, comme

songeuse. Il caressait d'une main alanguie sa longue bite à demi érigée, qui pendait hors de sa braguette comme un serpent à tête rouge. Une odeur *pisseuse* se dégageait du *gland* que tripotaient les petits doigts velus. Écoeuré, un cigarillo entre les dents, Grand *Jack* le regardait faire. Ce *salaud* se branlait... Il fallait le faire! Un véritable obsédé, toujours la *queue* à la main, à se la tripoter, à se la cajoler, à lui parler... Puis elle passe à l' action. Elle était si importantes qu' elle dissimulaient le *clitoris* même quand la *vulve* était ouverte. C' était un *sexe* plutôt laid, terriblement bestial. Ensuite... La tête plongée entre les cuisses de lui, elle le *suce* avec passion, comme si elle découvrait un nouveau parfum. Il est aux *anges*, elle croit qu'il n' en demandait pas tant. Elle s' active autour de la *tige* avec ferveur.

- Tu aimes ça? lui demanda-t-elle, le tirant de sa rêverie.

- Oui... Tu es bien gourmande. J' adore.

- Tu veux me prendre?

- Bien sûr...

- On va te laisser choisir. Qu' est-ce que tu préfères? Qu' on te baise debout contre le tableau? Sois pas timide... dis ce que tu as envie qu' on te fasse... On n' est pas pressés, on a tout notre temps.

La *salope* était bien décidée à profiter de l' occasion pour combler ses lacunes. Soudain elle se relève, se tourne vers lui. Sans s' embarrasser de préambules, sa *queue* bien raide que il vient poster près des *fesses* qui lui narguent trop depuis un certain temps. Son *vagin* est extraordinaire accueillant, et lubrifié de façon incroyable: ça dégouline même! Elle ne bouge pas quand il pointe son *gland* à l' entrée de sa *chatte* bien humide. Elle ne frémit pas non plus quand l' enfonce en elle avec une facilité déconcertante ! Il la saisit par les hanches pour bien la *pistonner* , pour lui faire voir que c' est lui qui possède ce côté-ci du manche, comme pour la punir de se livrer ainsi à la débauche sous ses yeux, sans remords. Ça lui stimule encore plus; elle se laisse aller, il la pistonne sans relâche, cherchant à entrer à chaque coup encore un peu plus loin en elle. Chacun de ses assauts se

traduit par un bruit aquatique et incongru, c'est à la fois étrange et *excitant!*

- Prends ça ! Tu aimes jouer les cochonnes? Tu vas être servie!

- Tu veux du sperme, ma cochonne? Tu vas en avoir tout autant dans la chatte!

- Oh... Oooh oui ! Encore !

Mais, foin de ces considérations *philosophiques*, il avait plus intéressant et urgent à faire: *jouir* dans ce magnifique corps, dans cette splendide dévergondée. Que c' est divin d'être au chaud de la sorte, de remplir ce corps offert! Elle avait l' impression de libérer des litres de *foutre*, de la combler dans tous les recoins, de faire en sorte qu'elle déborde, que ça ruisselle hors d' elle, qu' il y en ait partout, sur son *sexe*, ses cuisses, ses jambes, ses chevilles, ses pieds. Partout! Elle paraît, par exemple être libre de se *tuer*, de se jeter par le fenêtre, mais, elle ne se tuerait jamais. L' envie de *sexe* est plus fort que cela... L' envie qu' elle a de

profiter son argent étant plus fort que celle d'obtenir une absolution inutile de ses *péchés*.

Trente

Les premières semaines *Valerie* avait été très triste. Difficile de sortir de son esprit ses moments. Même quelque temps plus tard, ce qu'elle pu patyager avec une personne, lui hante, hante ses nuits et ses jours, et se rends auprès de ses proches quelque fois, irascible et presque associable. Elle l' a laissé une trace indélébile, comme une tatoorage à l' intérieur d' elle, un code barre que personne ne pourrait jamaos effacer. Ça n' est pas été l' *amour* de sa vie, c' était just son premier *amant*, un *black* énorme qui hantait ses rêves sales. Quelle heure pouvait-il être? Trois heures? Trois heures et demie? Le défilé des jours, le ronronnement des

heures, des semaines et des nuits, l'angoissait. Tenillée par un sentiment de frustration, elle vivait en attente d'un événement qui viendrait réveiller cette part d'elle-même qu'elle sentait endormie. Et elle était là... Déçue, allongea ses jambes sur les coussins, et accéléra la vidéo. Un visage nouveau apparut, et retint son attention. « Ah ! Un beau mec... », pensa la femme en se redressant. Un bel homme *black* à l'épaisse chevelure, l'air ténébreux, un brin intellectuel, évoluait sur l'écran. Il souriait. Valerie sembla fascinée. En s'étirant sur le canapé, elle pensa: *Ce type a du charme! Comment peut-on avoir un aussi beau sourire? C'est exactement le genre d'homme avec lequel je passerais bien une nuit! Une folle nuit d'amour... Une seule... Pas plus, sinon, je serais bien capable de tomber amoureuse* ». Quoi de plus normal que de lui raconter ces moments de délices, de découvertes, de chasses au trésor et bien sûr de la *joissance* partagée. Quelque par *Sud Est de la France*. Allongée dans le canapé de son salon, Valerie visionnait sans grand enthousiasme un *DVD*. Belle, rousse, les yeux en amande, vêtue d'une robe légère, tout son être

dégageait une *sensualité* élégante. La jeune femme soupira de lassitude.

Elle appuya sur le bouton « *arrêt sur image* », et rêva, silencieuse devant le visage en gros plan de l' inconnu. Avec gourmandise, elle passa discrètement la pointe de sa langue sur ses lèvres, un frisson lui parcourut le dos, et sa main glissa subrepticement le long de son ventre comme pour calmer le feu qui l'envahissait soudain. Sa main caressa sa toison sous son slip, son doigt se faufila entre ses poils et commença une douce caresse dans son intimité. Les yeux rivés sur le visage figé de l'inconnu qui envahissait l' écran, elle titilla son clitoris en imaginant que l'homme la caressait et allait l'entraîner dans le *plaisir*... Le *va-et-vient* de sa main entre ses cuisses devint plus rapide, plus insistant, malmenant un peu ses chairs qui s'humidifiaient au fur et à mesure que s'intensifiait sa caresse, un peu honteuse de s'adonner à un plaisir solitaire, ce qui n' était guère dans ses habitudes. Ce n' était ni la morale ni une quelconque *religion* qui le lui interdisaient, mais son orgueil. Que faisait-elle alors, la main frétilante entre ses cuisses? Elle ne voulait pas ouvrir, afin de ne pas

quitter son rêve et son plaisir *sensuel*. Les coups de sonnette redoublèrent, si insistants, qu'elle revint à la réalité.

Elle coupa l' image à regret, se leva, la télécommande en main, et se leva.

Dans la rue, *Valerie* essuya la larme furtive qu' elle refusait de laisser couler sur son visage. D'une part parce que sa fierté le lui interdisait, d'autre part... parce qu' elle ne voulait pas abîmer son maquillage. Elle monta dans sa voiture garée au pied de son immeuble, et démarra en trombe dans un *Paris* déjà survolté. Sur les passages cloutés les piétons se frayaient un chemin parmi les vélos, dans leurs couloirs les bus freinaient brusquement derrière les scooters, et dans les rues les taxis fonçaient au milieu des voitures. Heureusement, un soleil de printemps chaud et lumineux donnait à la ville une brillance joyeuse et dans le cœur d' elle un peu de baume réconfortant.

Ses premiers souvenirs, premières sensations d'attirences vers elle. *Valerie* se souvient très bien

de *Kaled*, un ami de toujours. Il fallut donc se résoudre à tout reprendre à zéro.

Les premières semaines furent atroces. Elle avit dû quitter la belle résidence de *Paris*. *Valerie* est une femme qui vit sa *sensualité* sans entraves. Elle avait toujours aimé *sucer* les belles *queues*. *Valerie* est prête à se donner tout ce qu' elle a. Et comme elle n' a qu' elle-même... Qui va s' avérer très vite être, en réalité, une montée au paradis... Elle traversait une passe difficile. Dans sa vie privée, elle était au bord de la rupture avec son copain *Gerald*. Elle avait découvert qu' il la trompait ouvertement; de plus, il l' avait frappée, insultée, humiliée. Elle n' était pas sottte; elle savait l' effet que ses charmes produisaient sur la plupart des hommes. Bref, elle avait tout pour être comblée. Elle *fantasme* sur les *Noirs*. Elle adore les *fesses des africaines*, elle peut passer des heures à les regarder dans la rue. Puis une vie *sexuelle* épanouie *libertine*, *perverse*, enfin de quoi faire rêver l' être humain moyen qui les regardait toujours avec envie. Tout était parfait. À chacun de ses *désirs* les plus *pervers* elle apportait une réponse plus *perverse* encore. Un mec, un vrai, pas moi. Elle rêvait comme une

masochiste qui se fait mal volontairement. Dans un monde exigeant, où la réussite est affaire de performance et le bien être synonyme de *jouissance*, la *sexualité* est mise à rude épreuve.

Valerie, jeune femme de caractère, belle, apparemment épanouie, mène une vie agréable, mais un peu routinière, immédiatement attirée par les *blacks* séduisants, mystérieux et follement *sensuels*. Elle adore reluquer les *sexes* d'hommes, que ce soit dans les films *pornos*, les sites où les *mecs* montrent leur *queue* pour la comparer, ou encore même ceux qui urinent avec leur *engin* dehors. *Mamed* entraîne la belle femme dans un jeu *libertin* nouveau pour elle, qui va lui permettre d'explorer toutes les formes de *plaisirs*, de ressentir les ivresses *sexuelles* et les *jouissances* les plus inattendues. L'attirance est réciproque et très vite... Il montre toutes les caractéristiques de l' *amant pervers*..

Le téléphone sonne et *Valerie* décroche. Elle rougit et son trouble est très perceptible, car aucun son ne sort de sa gorge. « *C' est lui? Oui. C' est, c' est le black Mamed* ». Sa voix tremble un

peu. L'émotion est forte et pourtant elle savait, puisqu'il lui avait annoncé, que *Mamed* reprendrait le contact cette semaine. Elle pense qu'elle désirait, ardemment, le revoir, mais des sentiments de culpabilité, de crainte la hantaient. Ce qu'elle avait vécu était assez exceptionnel tant dans la nouveauté que dans le plaisir qu'elle avait ressenti. Elle était habillée d'un tailleur confectionné dans un tissu très clair. Elle a énormément de classe et est terriblement aguichante dans son costume deux-pièces. Manifestement, elle s'était préparée pour une grande occasion. Sa veste n'est fermée que par le seul bouton disponible et permet, à tout moment, par l'entrebâillement des revers, d'apercevoir sa poitrine maintenue par un balconnet blanc en dentelle. D'habitude, elle revêt un petit top, au-dessus du *soutien-gorge*, pour plus de décence. Une jupe courte et étroite, fendue sur le côté jusqu'à mi-cuisse, complète le tableau. Elle est, également, chaussée d'escarpins, dont la hauteur des talons, allonge considérablement ses jambes et la fait cambrer mettant en valeur son joli petit *fessier*. Les cheveux tirés en arrière et maintenus

par une boucle, un maquillage discret, du vernis rouge sur les ongles.

C' était un beau grand *black*, magnifique. Ses yeux sortaient presque de ses orbites à voir Valerie quasi nue et il la détaillait des pieds à la tête avec des arrêts, fréquents et longs, sur la poitrine et son *sexe* que les perles ne parvenaient pas à cacher. Elle ne pouvait plus bouger. Se sentir *exhibée* de la sorte devant un inconnu lui procurait des nouvelles sensations. Son cœur battait la chamade. Sa transpiration perlait sur tout mon corps à partir duquel une *sensualité*, à éveiller le *désir sexuel* du *black*, se dégageait.

Le jeune *black* descend de voiture, la fait un signe de la main auquel ielle répond poliment, il ouvre galamment la portière et aide *Valerie* à s'asseoir sur le siège passager. La manœuvre n' a duré que quelques secondes et cela a suffi, à Samba, pour constater la nudité partielle de cette belle femme qui n' a rien tenté pour empêcher la remontée de sa jupe, due au mouvement d' écartement de ses jambes. En effet, elle sentaist son regard appuyé, presque inquisiteur, dans son décolleté qu' elle

savait très attractif et quelque peu provocateur. *Valerie* et *Mamed* échangeaient un regard complice. Il la regarde fermer la porte en soupirant. Une longue attente va commencer avec un soupçon d'inquiétude.

- Magnifique... D'un ton désabusé. Cette tenue me plaisait tellement... L'ensemble sur toi me plaît...

- Je vois que ça te plaît! En tout cas merci beaucoup, c'est vraiment très gentil de ta part. Qui a dit que l'argent ne fait pas le bonheur?

Il est 3h00 du matin, je ne dors pas et l'angoisse commence à la prendre à la gorge. Elle fait les cent pas dans la maison. L'idée lui vient de fumer une cigarette à l'extérieur et, elle ne sait pas pourquoi, elle reste dans l'obscurité. Depuis quelques jours, de quelque temps merveilleux et elle appréciait beaucoup mieux la fraîcheur nocturne. L'

éclairage public est en concurrence avec une pleine lune magnifique et le ciel noir est parsemé d'une multitude d'étoiles. À quelques mètres d'eux, elle aperçoit la présence d'un voyeur, tous phares allumés. Il s'approche discrètement du véhicule à l'intérieur duquel il peut facilement distinguer, grâce au plafonnier allumé, la belle femme et son jeune *black*.

- *C'est quoi, ce truc?*
- *Une machine à voyager dans le temps.*

Son anxiété fait place à une sorte d'excitation. Ils discutent calmement, *Mamed* a passé son bras droit derrière les épaules d'elle et sa main gauche paraît très active sous la veste de celle-ci. Il lui caresse le sein droit tout en continuant à discourir puis, il aperçoit la femme fermant les yeux et glisser légèrement en avant sur son siège. La main gauche de lui n'est plus visible et il peut facilement deviner où elle se trouve et ce qu'elle fait. Quelques secondes s'écoulent avant qu'elle ne soit prise d'un spasme violent suivi d'un cri rauque étouffé par la bouche

de *Mamede* qui, tout en continuant à s'activer en elle, s'est incliné pour l'embrasser fougueusement.

- *Valerie*, ne crois-tu pas qu'il faudrait déshabiller à notre voyeur pour qu'il soit plus à l'aise? Je suis sûre qu'il matait sa culotte, le cochon. Il tourne rapidement la tête dans la direction opposée et bafouille.

- Il pourrait faire attention quand même!

Valerie lui lance avec un clin d'œil. C'est un moment de pur délice. Une main sur ses seins pour les caresser, les malaxer, les titiller... Mon sexe battant contre le haut de ses fesses, sentant la ficelle qui entoure la taille de ma compagne tracer une ligne réelle entre mes couilles et sa verge... Et sentant surtout la petite main de *Valerie* jouer avec ce sexe plus tendu que jamais.

- Hummm, c'était très bon, tu caresses comme personne! Prends-moi...

Elle est allongée, sur le ventre, *fesses* à l' air, sur la banquette arrière, jambes écartées, la jupe troussée sur les reins et semble prendre un grand *plaisir* à cette activité, pour le moins antiréglementaire. Elle s' accroupit devant son *amant* et l' embouche goulûment, plaquant ses deux mains sur les *fesses* nerveuses et blanches. Jambes largement écartées, nous laissant à la vue le spectacle de son intimité rouge, luisante et ouverte de *plaisir*, elle le *suce* avec avidité et rapidité. Par petits coups il s' enfonce en elle. *Valérie* accrochée à son bras et ses trente centimètres de *pénis* profondément logés au fond de son *vagin*. Il s' élargit involontairement les parois. Tout en continuant à faire des *va-et-vient* dans son fondement, *Valérie*, sous le coup de sa *jouissance*, a les mains largement ouvertes.

- Je suis toute mouillée depuis tout à l'heure. Oh, elle est bonne ta queue, vas-y, prends-moi fort, fais-moi *jouir*! *Baise-moi fort*! Ta *bite* qui cogne au fond de ma *chatte* me rend folle!

- *Tu me sens bien?*

- *Oh oui!*

Elle rentre chez elle, se demandant ce qu'elle va encore découvrir.

Trente un

L'atelier était plein de l'odeur puissante des roses, et quand une légère brise d'été souffla parmi les arbres du jardin, il vint par la porte ouverte, la lourdeur des lilas et le parfum plus subtil des églantiers. D'un coin du divan fait de sacs persans sur lequel il était étendu, fumant, selon sa coutume, d'innombrables cigarettes, Mamed pouvait juste apercevoir le rayonnement des douces fleurs couleur de miel d'un aubour dont les tremblantes branches

semblaient à peine pouvoir porter le poids d' une aussi flamboyante splendeur; et de temps à e, les ombres fantastiques des oiseaux fuyants passaient sur les longs rideaux aux de tussor tendus devant la large fenêtre, produisant une sorte d' effet momentané, le faisant penser à ces peintres de Tokyo à la figure jade pallide, qui, par le moyen d'un art nécessairement immobile, tentent primer le sens de la vitesse et du mouvement. En entrant, elle aperçut *Mamed* assit au piano, leur tournand le dos, feuilletant les pages d'un volume des « Scénés de la forêt » de *Shumam*. Il fut brillant, fantastique, inspiré.

- *Bonsoir! Ca va?*

- *Heu...oui... J' étais dans mes pensées.*

- *C' était fantastique, si... enfin... La musique. Je suis contente de vous revoir, fit-elle d' un ton un peu emprunté. Je vois que tu m' attendais! Lui dit-elle en souriant.*

- *En fait, je me disais qu' on pourrait peut-être dîner ensemble ce soir.*

- Peut-être n'as-tu pas envie... C' est vrai que j' aime me faire prendre sauvagement. Et en ce moment j' ai envie que ce soit avec toi.

Sur ces mots, *Valerie* approche son visage du mien et l' embrasse délicatement. La musique résonne encore, elle est si douce, c' est sans doute grâce à elle. Il se leva du piano et passant la main dans sa chevelure... *Valerie* ne pense plus avec ses pensées naturelles, et ne brûle plus avec ses passions naturelles. Ses vertus ne sont plus siennes. Ses péchés, s' il y a quelque chose de semblable à des péchés, sont empruntés. Elle dévient l' écho d' une musique étrangère, l' actrice d' une pièce qui ne fut point écrite pour elle. Le but de la vie est le développement de sa personnalité.

Pour décrire *Valerie*, il ne dirait qu' une chose: Ses longs cheveux bruns, sa peau matte, ses yeux verts et son visage fin l' avait de suite attiré, lors de leur premier contact. Des petites fesses musclées prolongées des jambes fines fuselées, et des seins parfaits, ronds, fermes, un bon 90b, elle rendait pas mal de femmes jalouses et faisait se retourner

les hommes sur son passage. Elle portait admirablement les jeans serrés qui moulent son beau cul rond et cambré ou les petites robes d'été à fines bretelles qui mettent si bien en valeur ses épaules et son dos, et le mouvement de ses hanches rondes. Ce corps fin orné de ces deux délicieux attributs était un appel à l'amour. Elle est la plus belle femme qu'il avait jamais rencontré, la plupart des gens qui la rencontrent sont vraiment très impressionnés par sa grande beauté et son intelligence, et il dit ça en toute objectivité.

Le murmure monotone abeilles cherchant leur chemin dans les longues herbes non fauchées ou voltigeant autour des poudreuses baies dorées d'un chèvrefeuille isolé, faisait plus oppressant encore ce grand calme. Le sourd grondement de Paris semblait comme la note bourdonnante d'un orgue éloigné. Au milieu de la chambre sur un chevalet droit, s'érigait le portrait grandeur naturelle d'une femme d'une extraordinaire beauté, et en, était assise, un peu plus loin, le peintre lui-même, dont disparition soudaine quelques années auparavant, avait causé un grand émoi public et donné naissance à tant de conjectures. Comme le peintre

regardait la gracieuse et charmante figure que son art avait si subtilement reproduite, un sourire de plaisir passa sur sa face et parut s'y attarder. Mais il tressaillit soudain, et fermant les yeux, mit les doigts sur paupières comme s'il eût voulu emprisonner dans son cerveau quelque étrange rêve dont il eût craint de se réveiller. En voilà une idée qui ne l'a pas traversé une seule seconde l'esprit! Mille idées l'assaillirent l'esprit. Le sens de sa propre beauté vait jusqu'alors jamais perçu... Elle est belle comme une déesse.

- *Valerie Spazio. Est-ce son nom de vrai?*

- *Oui, c'est mon nom...*

- *Je n'aime pas de parler de votre vie conjugale. J'adore les plaisirs simples.*

- *Cela n'a aucune importance. Mon mari est décidément un petit vicieux dans son genre, non, un gros vicieux, mais ça ne me dérange absolument pas.*

- Oh ! Tu exagères. Tu es tellement adorable que je ne vois pas qui résisterait à ton charme et à tes appas. Je pense que vous avez tort, Valerie, mais je ne veux pas. Je ne m'occupe que de la perte intellectuelle... Je vaudrais de faire un tableau de vous, l'harmonie du corps et de l'âme, quel rêve... Dit Mamed.

- J' ai envie de vous, terriblement envie de vous!

- Vous êtes... Spéciale, Valerie, si spéciale pour moi... Vous avez un charme fou! Je crois que, quelque part, nous avons un peu les mêmes envies... Je nous sens tellement complices!

- J' aime la luxure, la jouissance que ça me procure.

Il avait un vif sentiment de danger. Une obscure sensation. Le peintre sembla réfléchir quelques instants. C' est ne très belle femme risquant tout pour une folle passion d' avoir pris

part à quelque étrange tragédie, lui traversa l'esprit une fois ou deux, mais comme entouré d'irréalité d'un rêve. *Mamed* avait les yeux fixés sur elle. Mais ces *scandales* soufflés à l'oreille accrurent pour certains, au contraire, son charme étrange et dangereux. Sa grande fortune lui fut un élément de sécurité. La société, la société civilisée tout a moins, croît difficilement du mal de ceux qui sont riches et beaux. Elle *black* est célibataire, il a 25 ans. Ce n'est pas ce qu'on appelle un bel homme noir, mais il a un charme fou, beaucoup d'humour, il est cultivé et assez élégant... Il la plaît! Les vêtements qu'elle avait porté, les dessous qu'elle pourrait mettre pour l'exciter maxi et ce qu'elle devait accepter ou refuser *sexuellement*. Il lui répondait qu'elle devait se comporter comme avec ses autres amants. En fin de compte elle a mis son *soutien-seins*, des bas autofixants, des souliers à talons aiguille, une mini jupette vraiment courte et un chemisier un peu trop transparent. Quelques bijoux et un maquillage discret, valorisé par son rouge à lèvres rose pailleté brillant, lui donnent cette apparence de *pute de luxe*.

- *J'adore les improvisations! Oh mon dieu, c'est bien la plus belle femme que je vois de ma vie. J'ai envie de te regarder. Ça ne te dérange pas?*

- *Pas du tout! J'adore jouer au voyeur.*

- *Valerie, vous êtes très sexy en femme explorée !*

- *Je vous plais?*

- *Comme toujours, ma femelle préférée.*

- *Comment vous sentez-vous, Valerie?*

- *Vous êtes merveilleusement belle, bandante, belle à croquer. Terriblement excitée, et... Un peu salope. Au fait, mon ange, tu fais quoi si on a un contrôle?*

- *Pourquoi veux-tu que nous soyons contrôlés?*

Pour refroidir provisoirement l'atmosphère. il a ouvert la première bouteille de champagne à la santé de Valerie. L'ambiance un peu trop « *alors on baise* », s'est petit à petit transformée, plus cool, *sexuelle* certes, mais cool. Elle croisait et

décroisait les jambes. Alors, sans la *culotte*, cela attirait son regard.

Valerie la regarde, puis s'adressant au boss:

- *Elle est belle.*

- *Oui, elle est belle. Obscène et belle!*

Il l'observe, sans bouger, la *queue* à l'air. Les secondes s'écoulent. Ouverte, impudique, aux yeux de tous, *Valerie* est dans un état d'excitation à la limite du délire. « *Les salauds, les salauds... Ils voudraient tous me baiser... baiser la salope !* » Sous la pression des regards, elle a la sensation que sa *chatte* dégouline ; le liquide s'écoule, humidifiant la raie des *fesses*. Enfin il se courbe, agrippe les cuisses gainées de nylon, colle sa bouche sur la fente aux lèvres boursouflées et gorgées de mouille. Nicole gémit, caresse les cheveux de l'homme qui la lèche. Elle se penche vers elle et l'embrasse fougusement.

- *C' est bon, Valerie? Il vous fait du bien?*

Puis elle se redresse, fixe *Mamed*:

- *Et alors, elle ne te tente pas, ma chatte? Elle dégouline! Viens me la bouffer!*

Les semaines qui allaient suivre seraient chaudes, et peut-être avec les deux magnifiques créatures.

Trente deux

Il habitait un T2 de plus de 75 mètre carrés, rue des fleurus dans le sixième arrondissement de Paris, situé non loin de *Saint-Germain de près* et des pubs de la «*rue de la soif*», quartier que contribuait régulièrement et activement à son

épanouissement nocturne alcoolisé. Son appartement était constitué d'un hall d'entrée donnant sur les toilettes et la salle de bains. À gauche se trouvait sa chambre, et à droite le grand salon sur cuisine ouverte. *Gerald Spazio* avait pris l'habitude du *Cabaret*, avec la passion des dominos. S'enfermer chaque soir dans une sale appartement public, pour y taper sur des tables de marbre de petits os de moutons marqués de points noirs. Lui semblait un acte précieux de sa liberté, qui le rehaussait d'estime *vis-à-vis* de lui-même. Il était un ancien *drogué*, il sortait tout juste d'un centre de désintoxication. C'était sans doute de la *cocaïne*.

La moto fonçait à vive allure. Ses lunettes noirs cachaient ses yeux fatigués, il avait l'impression d'être encore dans son rêve de la nuit derrière. Envie de voir *Valérie*? *Gerald* qui pilotait portait une tenue de motard que lui donnait un petit côté rétro. Sa veste de cuir noir, col officier, comportait une bande orange au niveau de la poitrine dans laquelle s'affichait la marque: *Harley Davidson*. Le dessin d'un aigle aux ailes déployées et aux couleurs dorées était brodé dans le dos. Le casque imposait à l'ensemble, un style *vingtage*. La moto

roulait sur une portion de route assez droite de plusieurs kilomètres. Quelque fois, le pilote profitait de l'absence d'autres véhicules, pour pousser à cet endroit, les *1200CC*. Il partit et s'arrêta vers l'entrée du village. Le pilot ralentit et se laissa porter par la décélération de l'*engin*. Le hulement des syrènes de la voiture de *police* déchira le vent et le *gyrophare* se mit à projeter de la lumière sur les autres voitures juste devant lui. Il lui vint instantanément les paroles d'une chanson que sa mère chantait parfois « *je n'ai besoin de personne en Harley Davidson* ». Il ne saurait dire si cette *passion* pour les motos et essentiellement cette marque lui était venue de son enfance.

Il faisait une nuit délicieuse, si douce, qu'il jeta son pardessus sur son bras, et ne mit même pas son foulard autour de son cou. Dans la rue beaucoup de touristes, en shorts, dégoulinant d'une transpiration nauséabonde, des *bourgeoises* empotées dont le maquillage se décroche par lambeaux de leurs joues décrépies, des jeunes de beaux quartiers négligement vêtus de *flingues* hors de prix singeant leurs idoles éphémères de la télé réalité, maintenant de rues plus calmées. Comme il

se dirigeait vers sa maison, fumant sa *cigarette*. Il observa le parc en face de la maison. C'était un endroit calme, mais aussi fort fréquenté par des bandes de jeunes délinquants une fois la nuit tombée. Il n'y avait pas beaucoup d'habitants dans ce quartier, mais ne n'est pas pour ça qu'il avait pas de *crime*. Il commençait par regarder tout alentour, pour voir si rien n'avait changé depuis la dernière fois qu'il était venue. Sa pensée, sans but d'abord, vagabondait su hasard.

- Mais, pourquoi mon Dieu, me je suis marié? Quel pauvre femme. Quel pauvre femme, disait-il tout bas, on se mordent les lèvres.

Il se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard. En rentrant chez lui il sentit que la terreur qu'il avait chassé l'invahissait de nouveaux. Les questions imprévues de lui, l'avaient fait perdre un instant tout son sang froide, et il avait encore besoin de calme. La porte s'ouvrit doucement et il entra sans dire un mot à

la vague forme humaine qui s'effaça dans l'ombre comme il entra. Soudain il frissonna... Ses yeux brillaient étrangement, il mordilait fièvreusement sa lèvre inférieure. Au fond du corridor, pendait un rideau vert déchiré que souleva le vent venu de la rue.

Un *désir* fou s'empare de lui. Comme est à son habitude *Valerie* était en retard. Il alluma une *cigarette*, puis la jeta. Le *tic-tac* de l'horloge sur la cheminée lui parut diviser le temps en atomes successifs d'agonie, donc chacun étroit trop lourd pour être porté. Il lui sembla qu'un cercle de fer enserrait lentement son front, et que la honte dont il est menacé l'avait atteint déjà. Une mouche bourdonnait bruyamment dans la pièce et le *tic-tac* de l'horloge résonnait comme des coups de marteau. Le timbre sonna une heure... *Gerald* se retourna observant une photo de *Valerie*. Quand les douze coups de bronze de minuit retentirent dans la nuit épaisse. Il se glissa hors de la maison. Il ne peut plus l'espérer. Mais l'anxiété d'un état nouveau, ou peut-être l'irritation causée par la présence de lui et par l'absence de *Valerie*, son épouse.

- Vous êtes infâme, absolument infâme, quelle vie, murmura-t-il.

Il était pâle, mais, parfaitement calme. Pour garder sa dignité, sa moitié ne songe plus qu'à mettre un terme à leur union. Il entamait la troisième année de mariage lorsque il envisageait d'y mettre brutalement un terme. Il sortit de là à plus de minuit. Pour se consoler de ce nouvel échec, il avait décidé de quitter la demeure *parisienne* pour descendre sur la *Côte d'Azur*. Il savait qu'il avait perdu sa femme à un *draguer*... Il avait choisi *Nice* pour son charme indéniable. C' état étonnant à quel point une simple visite pouvait lui mettre en rogne pour le reste de la nuit.

Le *vice* s' incrit lui-même *Gerald Spazzio* sur la figure d' un homme. Il ne peut être caché. Ils parlaient des ses *vices* secrets. Mais, il n' y a pas de *vices* secrets. Si un homme corrompu a un *vice*, il se montre de lui-même dans les lignes de sa bouche, l' abaissement de ses paupières, ou même de la forme

de ses mains. Mais sa vie était un bonheur. Mais lui, *Mamed*, avec leur visage pur, éclatant, innocent, avec leur merveilleuse et inaltérée jeunesse. Il y avait comme une folie d'orgueil dans chaque mot qu'il proférait.

Lorsqu'elle arrivait chez-elle, ses hauts talons résonneront sur le marbre blanc. Elle laissait tomber sa tenue tout en jetée les clés de voiture sur le guéridon. La chambre paraissait n'avoir pas été habitée depuis des années. Une *tapisserie* flamande fanée, un tableau couvert d'un voile, une vieille *cassone* italienne et une grande bibliothèque vide en étaient tout ameublement avec une chaise et une table.

Valerie sortit de sa chambre, et commence à monter. Un mélange entre sa troublante beauté et les ravages d'une nuit d'insomnie lui donne un air de *mater dolorosa*, sans aucun rapport avec son apparence de citadine branchée qu'elle semble être en temps normal.

- La vie ne vous laisse aucune autre solution?
Je suis agréablement épuisée, se disait-elle.

Elle marchait doucement, comment elle fait instinctivement la nuit. La lamp projetait des ombres fantastique sur le mur et sur l' escalier. Un vent que s' élevait fit claquer les fenêtres.

L' été est définitivement arrivé avec les grandes chaleurs de juin. Direction la douche. Elle est belle, resplendissante d'une beauté toute naturelle. Elle se réfugiait dans la salle de bains. Tout est parfait. Elle ouvrit le jet de la douche. L'eau tiède ruisselait sur sa peau. La douche à l' *Italienne* est dépourvue de porte. L' eau coule en pluie du plafond lumineux. Une douchette est accrochée au mur au cas où. *Valerie* est couverte de mousse et se lave consciencieusement, se passe les mains sur les *seins*, sur les *fesses*. L' eau chaude coule sur son corps de femme. Sa peau dorée lui fait craquer. Ses cheveux noirs sont trempés. Elle avait envie de se doucher... Elle pose une main sur sa fesse droite... Elle prend du gel douche et savonne consciencieusement son *cul*. Mais, elle ne peut s' empêcher de passer un doigt sur son *anus* avant de s' arrêter sur son *sexe*, huileux déjà. Elle se fait mousser, plie ses genoux en savonnant sa *chatte* à pleines mains... Sous les

trombes d' eau elle se lave. Se cambre, qui n' est plus qu' une paire de *fesses*, un long dos fin coiffé de mèches noires. Elle tourne le robinet, elle la veut bouillante. Une buée se dégage dans la minuscule salle de bain. L' eau de la douche fait rapidement disparaître toutes les traces de crème et elle l'attire vers la chambre. Le miroir lui renvoyait l' image d' une belle jeune femme d' un mètre soixante-douze et de vingt-cinq ans. Une très belle jeune femme même, selon beaucoup. Une peau dorée, les pommettes hautes, les yeux légèrement en amande, héritage d' une lointaine ascendance *aztèque*. « *Des yeux couleur du temps*. » lui disait sa mère. Noisette à l' ombre, verts pailletés d' or sous le soleil. Une chevelure courte, noire et brillante telle du jais. Le menton volontaire, le visage ovale, de petites fossettes sur les joues lorsqu' elle souriait; mais elle avait peu l' occasion de sourire ces derniers temps. Le front haut, en partie caché par une petite frange sans maquillage pour l' instant, elle se trouvait même mieux qu' avec toute cette peinture de guerre sur le visage.

Trente trois

Oh, c' est pas vrai... Suit-il candauliste? C' est son *fantasme*. Ne se trompez pas, ce n'est pas autre chose qu'un fantasme, une *utopie* que *Gerald* caresse de temps à autre pour s' *exciter*. Évidemment, ce serait le pied si il partageait son *fantasme* avec sa chérie

Tout était arrivé si brusquement... À quarante et un ans, sa vie sentimentale est un désastre. Il n'est jamais resté plus de quatre ans avec une femme. Il ne sait pas pourquoi les femmes ne restent pas très longtemps avec lui. *Julien*, la quarentaine avantageuse mais teintée de veulerie, la démarche quelque peu chaloupée, était l'archetype du beau mâle. Toujours tiré à quatre éplingles, c'était sa seule fierté, il attirait les femmes comme la mort au rat les souris. Fils unique il vivait confortablement en dépensant en compter le *magot*

dont il avait hérité de son père, ex psy de la haute société. Il avait rencontré dans un hôtel cinq étoiles que lui laissait fasciné de la beauté de *Valérie* de superbe jambes minces et fuselées mises en valeur par des escarpins à talon hauts. Elle avait une allure superbe quand elle déambulait sur le trottoir des grands boulevards, lieu le drague préféré de *Julien* qui l'avait abordée sans problème majeur. Elle avait tapiné dans les bars des hôtels minimum cinq étoiles.

Julien était comme ça. Il croisait une fille ou une femme, son premier regard se portait sur ses jambes, des chevilles, aux genoux et au dessus la fille, portait une mini jupe. Si cet examen lui donnait des frissons de *désir* dans les reins, il s'arrêtait au niveau du sexe jamais plus haut. Ce qui lui importait chez une femme se cantonnait dans la partie basse en dessous de la ceinture, peu importe son âge et sa couleur, il s'en foutait. Il était comme ça. *Julien*. Pour lui, partant du principe que la *féminité* commence par la beauté des jambes, leur garbe, le gain et la teinte de la peau, leur luminosité, les femmes en pantalon restaient des êtres *asexués* auxquels il ne prêtait aucune attention.

Le rythme de ses recherches se révéla normal durant quelques semaines qu' il considérait comme une période de rodage. Au cours de ces premiers investigations son sexe n' a pas ressenti la moindre palpitation à l'examen attentif des jambes de toutes couleurs et de tous âges qu' il croisait. Evidement il avait mis la barre un peu haut et trouver des jambes aussi bien galbées et excitantes que celles de *Valerie* semblait une gageure. Après certe période dire de rodage au cours laquelle il n' avait perçu aucune touche. *Julien* commença non pas à se décourager, ce n' est pas son genre, mas à s' énerver. Il maigrissait, de cernes se dessinaient sous ses yeux, il devenait irascible, bref il déperissait et son aura le beau mâle conquérant en prenait un sérieux coup. Il en était parfaitement conscient et pour tenter d mettre un frein à une décheance inevitable incompatible avec le but qu' il s' était fixé. Il décida d' accélérer le rythme et, pour tenir cette décision, tâta de la drogue. Il débuta par la plus douce et la moins nocive et c' est là qu' il s' est trouvait entraîné sdans une spirale infernale dont nul ne sort sans de graves et irreversibles séquelles.

Ahhh... L' été, cette chaleur, ces tenues légères ... Il n' avait contrevenu dans sa vue qu' une *Valerie*. Quand il l' avait croisé la première fois, son regard avait glissé sur des jambes impeccables sans aucune solution de continuité aux genoux pour l' arrêter. Elle portait une robe bleu marine assez courte sur les cuisses mais qui couvrait entièrement ses *seins*. Si bien qu' il s' était poursuivit au même rythme sans heurts jusqu' aux cheveux en passant par une poitrine appetissante et une frimousse à damner un saint. Ensuite... Elle fit tellement remonter sa robe que je pus apercevoir le tissu mauve de son string. Avec la même lenteur, elle enfila le second bas dont les liserés restaient entièrement à sa vue. *Julien* était fortement excité par le spectacle qu' elle l' offrait et il avait toutes les peines du monde à cacher son *érection*. Ce genre de situation l' amuse. Elle chasse ces idées coquines de sa tête, sinon elle va rater son maquillage. Le temps passe. Elle se releva et, tout en se tortillant un peu les hanches, elle fit redescendre sa robe sur le haut de ses cuisses. Le tissu couvrait à peine les liserés, perchée sur ses talons, le nylon dessinait encore plus parfaitement ses jambes. Naturelement les yeux de

Julien se portèrent sur les jambes, que vêtue d'une mini robe elle *exhibait* d'une façon outrageuse. Elle le sent, bien entendu, et ça semble l'amuser beaucoup; elle ne se gêne pas pour croiser et décroiser les jambes. Il commence sérieusement à croire qu'elle cherche à l'allumer. Mais ce genre de situation n'arrive que dans les films.

- Mais enfin, qu'est-ce que tu fais !

- Tu m'excites trop depuis tout à l'heure, j'ai trop envie de toi !

- Mais je ne suis pas libre, tu le sais bien...

- Tu parles de ton copain, qui doit être complétement saoul à l'heure qu'il est et qui t'a ignorée pendant toute la soirée? Apparemment, il n'y a pas que moi qui sois excité...

- Oui, j'avoue... Tu me plais bien mais je n'ai pas le droit...

- Bien entendu, ça me plaît. Vous êtes superbe... Superbe, et délicieusement sexy!

- Vous n'avez pas cessé de me mater. Je ne cherchais pas à vous exciter. Je ne cherchais pas à être regardée!

- Vraiment? Vous avez de très jolies jambes, ou plutôt de très belles cuisses... C'est vous qui avait provoqué ce jeu; maintenant, il faut assumer.

Il y a beaucoup de bruits autour d'elle, mais cette agitation ne la dérange pas... Elle était sur un petit nuage!... Elle ne sait comment se décrire ce qu'elle ressent.

Un homme au charme superbe, quasiment le sosie de *Serge Piccoli*, son acteur préféré... Ce n'était pas possible... Ce jeu dura un long moment qui lui rassura sur l'effet produit auprès de son attentif observateur. Elle mit fin à ce spectacle tentateur en posant ses lèvres sur la serviette blanche pour lui offrir l'empreinte de sa bouche comme un *baiser* envoyé. Elle ponctuait ce geste d'un croisement de cuisses qui attira son regard sous sa table à sa plus grande satisfaction. Son regard manifestement ne quittait plus ses cuisses. Elle se trouvait flattée d'attirer les regards de cet homme qui lui paraissait si charmeur. L'effet produit était au-delà de ses

intentions et même, comme les réactions de son corps le démontreraient, de ses espérances.

Elle rit, nerveusement, un rire qui vient du plus profond de sa gorge. Profitant de la lumière tamisée du hall, il pose une main sur sa joue. La salle était assez petite; d'un côté, le bar avec de hauts tabourets; de l'autre, banquette murale, tables et chaises. En fond sonore, une lente musique romantique. *Julien* pense que cet ensemble harmonieux a lourdement pesé dans son choix de l'amante idéale. Depuis, inconsciemment et sans penser à mal, elle n'avait pas cessé de lui faire porter de cornes. Et pour la deuxième fois de son existence il a laissé son regard caresser cet superbe créature depuis la pointe de ses pieds, jusqu'à celle de ses cheveux. Rien à dire, l'ensemble ne souffrait aucune critique et à son côté la beauté de *Valérie* paraissait d'une fadeur navrante. Toujours en croisant les jambes bien haut! Elle est volubile, agite les mains en parlant. Assise dans la banquette profonde, sa robe a encore remonté... Le regard éblouit de *Julien* a fait le parcours inverse du haut vers le bas ce qui a confirmé sa première impression et il la suivie

comme son sombre jusqu' à la toucher et lui sussurrer dans l' oreille :

- Madame ! Votre beauté irréaliste autre comme un aimant l' homme que je suis. Permettez-moi de vous prendre les bras par vous admirer de plus près. Je vous offre un verre... Je m' appelle Julien et vous ?

- Valerie... Je suis comme vous... Mon mari, je sens qu' il m' a posé un lapin.

Elle se penche vers Julien et lui susurre à l' oreille :

- Se ti me donne une dose de ta drogue à sniffer je te fais l' amour à l' oeil... Et tu apprécieras... Salaud, vous m' avez excitée comme une folle.

Ils ne sont pas longs à vider ses verres. Julien sort avec précaution deux doses de drogue de la poche intérieure de son veston, en donne une à Valerie sous la table et garde l' autre pour lui.

Elle est encore très belle, elle n' est pas très à l'aise. Chacun l' un après l' autre sniffe sa dose près avoir jeté un coup d' oeil circulaire sur le terrasse. Tout en sniffant *Julien* se dit à lui même! » *Autant profiter au maximum de la séance promise que ne va pas tarder* ». *Julien* et *Valerie* commence à planer. *Valerie* pose sa main gauche sur la main droite de *Julien* en lui murmurant:

- *Tu es prêt... Chéri... On va maintenant s' envoyer e l' air... Tu vas voir... Je tiens une forme olympique et j' ai des idées plein la tête et ailleurs!*

- *Je peux te proposer ce que je veux?*

- *Je me vois mal te refuser quoi que ce soit. Donc, propose et je ferais en sorte d' assouvir tes désirs.*

Elle est simple et directe. L' homme a ses mains sur ses cuisses, une qui caresse lentement, du genou jusqu'à l' aine et l' autre qui se crispe sur le tissu épais pour s' empêcher de la toucher. Que l' importe ce qu' il se fait à lui-même! Il lui avoue tous les délices *érotiques* qui lui manquent à vivre

dans les bras de son amante. Une lueur maligne dans les yeux, il lui caressait les *seins* à travers le mince tissu de sa robe. Cette main experte, ferme et habile, écarta le petit bout de tissu qui tenait lieu de dernier rempart pour sa féminité et attrapa du bout des doigts ce qu'il avait bien l'intention de malmener à sa guise... Elle était prise à son propre jeu, et soumise aux *désirs* de l'homme qui la faisait soupirer de bien-être...

Elle accepte donc, cette fois-ci, pour lui faire *plaisir*. Il l'embrasse fougueusement et lui caresse de partout, il sent bien que cela l'*excite* au plus haut point. Elle se plaçait donc derrière elle, mit sa *queue* à l'entrée de sa *chatte* humide et commençait à la pénétrer. Elle commença à remuer les hanches, se demandant de la défoncer.

- Surtout ne t'arrête pas, c'est trop bon! ...
oui... C'est bon... Continue... Encore, encore...

Après environ trente secondes de *va-et-vient* laborieux, elle ne sait pas ce qui se passa mais elle se mit à *jouir*... Elle la sentit venir du plus lointain recoin de ses entrailles sans toutefois

être totalement consciente de ce qui allait arriver. Son corps se raidit si fortement que les mains de son amant étaient devenues prisonnières du corps qu'elles pénétraient si librement quelques minutes auparavant. En un éclair ils comprirent tous deux qu'il allait se produire une chose exceptionnelle et à peine eurent-ils le temps de penser cela qu'elle eut une violente éjaculation d'une telle force et d'une telle densité que son compagnon manqua de s'étouffer sous l'offensive liquide qui *jaillissait* du corps de son amie. Sans s'en rendre compte. Mais elle peut lui dire qu'ils sont maintenant *sensuellement* fous l'un de l'autre, et que les sentiments ont évolué vers ce qui ne s'apparente plus uniquement à une relation purement charnelle...

Il était redevenu le maître, elle l'aimait ainsi. Il était fort, puissant, sauvage mais savait se contenir pour l'amener avec lui si haut qu'ils ne pourraient redescendre ensemble qu'après une longue récupération. Elle se soulève en faisant sortir délicatement son *sexe* ramolli, qui retombe comme mort, luisant d'un mélange de mouille et de sperme. Son *sperme* coule le long de sa raie et

vient s'écouler dans son *sexe* resté largement ouvert. L'occasion était trop belle. Ce soir je voulais la retrouver plus *cochonne* que jamais en décidant de repousser les limites au maximum. Elle n'aurait pas dû se laisser carte blanche. Maintenant, le scénario était très clair dans sa tête, Elle se lève et plaque rapidement sa main sur son *sexe* et quitte le lit... Elle est encore *nue* et exhale des remugles de *luxure* assez désagréables. Les cheveux maintenant défaits, ondulants à la fois sur ses épaules et ses *seins*, elle était méconnaissable! Elle garde les yeux clos et ne dit rien, elle l'embrasse partout sur le visage. *Julien* et elle échangeaient un sourire, puis elle s'éclipse dans la salle de bain. Le lendemain, lorsque le réveil sonne, elle n'est plus là. Seule l'odeur chaude de son corps a laissé son empreinte dans les draps. Pour son bien, peut-être, *elle* a disparu.

Trente quatre

Dans son intérieur , il le savait mais, sa veulerie refusait de l' admettre si bien qu' il s' est laissé gliser sur la pente de *drogues* de plus en plus dures et tellement onéreuses que son compte en banque fondait comme neige au soleil. *Julien* avait reelement viciée *Valerie* en *drogues*.

Rompu il reintegrant sa relation de plus en plus tard et se vengeait de sa déconvenue sur *Valerie* en lui faisant l' *amour sauvagement* à la hussarde après lui avoir lacéré avec une fureur continue ses dessous ce qui la changeait radicalement des étreintes éroticocaresantes auxquelles *Julien* l' avait habituée. Mais cette méthode brutale ne lui déplaisait nullement, sa jouissance s' en trouvait plus rapide et si violente qu' elle en était déboussolée et à son tour lui faisait l' *amour* de la même façon avec *sauvagerie*.

Julien à nouveau hanté par le souvenir des brûlantes étreintes entre les splendides cuisses de *Valerie* mais affaibli physiquement et mentalement par l'usage continue des *drogues* de plus en plus dures se mit à rêvasser à la possibilité de *séduire* une femme qui aurait des jambes à peu près identiques à celles de *Valerie*. Il avait donc réfléchi et mis de l'eau dans son vin. Sa veulerie génétique à la quelle venait s'ajouter cette faiblesse due aux *drogues* allaient sûrement lui jouer des tours. *Julien* se remit à arpenter les grands boulevards depuis le magasin du printemps jusqu'au métro. Il marchait dans la rue.

C'était l'été. Un après-midi de rêve à bouffer les rayons du soleil. Au fur et à mesure que ses yeux avançaient sur le *trottoir*, il commençait à imaginer la soirée qu'il allait passer. Cette après-midi donc, il marchait dans la rue. Cinq heures du soir en été. Il profitait pleinement de la vision que lui offraient les jeunes femmes qui passaient devant ses yeux, la plupart en jupes assez courtes ou en jeans serrés qui moulait parfaitement leurs formes. Il était lui-même d'humeur enjouée, et se laissait aller à s'imaginer

avec certaines d'entre elles dans des positions coquines... Ce qui finit par tendre son boxer, la protubérance déformant légèrement son jean. Il marchait, reluquant des *fesses*, des *seins* sortis de décolletés somptueux ou pas, des *seins* tout simplement. Les idées s'entrechoquaient dans sa tête, sans liens entre elles. Bonne nouvelle, non seulement c'était devant une entrée des galeries *Lafayette* qu'il avait levé *Valérie*. Malheureusement il n'était plus le beau mâle conquérant à la vue duquel les femelles esquissaient un sourire furtif si bien que son tableau de chasse de ce premier jour. Il rêvait avec dépit à son récent échec en sirotant un martini après avoir sniffé une dose quand sur le siège voisin du sien vint s'affaler une belle femme au physique assez banal, mais super *sexy*.

Une *Suédoise* du meilleur cru, un beau brin de grande fille blonde. Naturellement les yeux de *Julien* se portèrent sur les jambes que, vêtue d'une robe moins courte (*mi-cuisse*) mais très moulantes, fermées sur le devant par une rangée de boutons et un décolleté très profond, le tout tenu par de fines bretelles. Ses jambes étaient

épilées de près, et ne distinguant pas de trace de *culotte* à travers la robe, elle ne put s'empêcher de glisser la main dessous pour constater qu'elle laissait libres ses *fesses* magnifiques, lui faisant un *cul* hypnotisant. La robe *super-sexy*, quoi. Ce qui lui chagrine, c'est la longueur, il aurait voulu que la robe s'arrête à ras des *fesses*. Elle *exhibait* d'une façon outrageuse. Elle lui offrait un émouvant spectacle. « *Pas mal, comparées à celles de Valerie... Nettement de la classe en dessous... Mais vue l'heure on s'en contentera pour aujourd'hui* ».

- *Ça va?*

- *Ça va, lui répond-elle en soupirant.*

- *On se connaît, non?*

- *Oui, nous nous sommes rencontrés dans Parking, n'est-ce pas? Vous m'avait suivi, non?*

- *Je vous offre un verre... J'attendait un ami, j'ai l'impression qu'il m'a oublié... Vous me tiendrez compagnie... Je m'appelle Julien et vous?*

- *Marylyn... Tu es fou, mais j' aime ça. En moins et la robe que je porte, je ne vois pas comment je pourrais me cacher.*

- *C' est le jeu. Le moment est venu de se dévoiler devant tous le monde.*

- *Moi aussi j'aime ça, et je te l' avoue maintenant que je prends plaisir à le faire.*

- *Je pense avoir trouvé une solution. Ah bon, tu veux jouer à ce petit jeu-là avec moi? Tu sais que tu risques d' y perdre gros?*

- *Je suis prête à prendre ce risque.*

- *Ce soir, si tu en es d' accord, tu seras ma petite salope, une reine de sexe, prête à tout pour assouvir nos fantasmes.*

Son visage changea à la vue de *Marylyn*, plus *sexy* que jamais. C' était la *sensualité*, la *féminité*, elle lançait des regards sauvages et des regards soumis, elle baissait les yeux devant les hommes. À leur table, qui était effectivement dans un endroit très calme. Elle était située dans le fond de la salle, au bord de la fenêtre

entrouverte donnant sur le parking. De grands panneaux amovibles étaient placés judicieusement dans la salle afin de séparer les tables les unes des autres et ainsi assurer la tranquillité des clients. Le serveur se retourna en tirant la chaise de *Marylyn* et, voyant que sa tenue était de nouveau très indécente, lui fit un petit sourire sans pouvoir quitter des yeux son *sexe* épilé qui se trouvait de nouveau bien visible. Des cuisses pleines, des cuisses à mordre, des bleus croqués à déposer comme des *tatouages*, juste à la naissance du *sexe*. « *Sûr qu'elle s'épile complet* ».

- *Vous prendrez bien un apéritif ?*

- *Oui volontiers, nous voudrions une coupe de champagne.*

- *Je vous apporte cela.*

- *Tu es sûr? Tu en a vraiment envie? Lui demande-t-elle, mi-rieuse, mi-excitée.*

- *Oui vraiment, viens. Je veux savoir quel goût il a.*

Avant l'acte, il lui soufflait des mots, genre « Je vais te mettre ma bite gonflée dans ta petite chatte humide. T'es qu'une salope, t'aimes ça, hein, t'aimes ça... ».

- Oui. Et alors, c'est pas mon mari qui rêves de me voir avec un autre homme. Il le veut vraiment, mon petit cocu. Ça lui plaît, de me voir si salope. Ça lui plaît de me voir faire bander les autres hommes? Ça te plaît de avoir et me voir me faire prendre.

- Intéressant... Trois fois voyeur.

- Mais toi tu peux choisir par où tu veux baiser ta putain cocufieuse. Je ne vous choque pas?

- Mais non. Mêmes causes, mêmes effets.

Elle se dit qu'un bon *amant* devait avoir de l'humour et être cultivé pour que les relations soient enrichissantes. Elle ne coucherait donc pas avec n'importe qui. Elle passait également en revue les hommes qui lui plaisaient et qui n'avaient

jamais laissé paraître une quelconque attirance à son égard. Pendant qu'elle rêvassait de ses futurs *amants*. Elle le trouvait beau. Il semblait détendu, heureux. Elle reprit ses pensées *libidineuses* tout en l'admirant.

Elle avait eu beau questionner, interroger subtilement ou pas, elle n' a eu droit qu' à un bref résumé. *Marylyn* semble heureuse d' avoir franchi le pas, heureuse de s' être laissée aller. Les deux se dirigeant vers la sortie du *bar*. *Julien* et *Marylyn* étaient à l' arrière du spacieux véhicule. Elle, à genoux sur un siège arrière, tournée vers le dossier, les mains posées de chaque côté de l'appuie-tête, le sexe de *Julien* vibrait sous ses doigts; lui légèrement derrière elle, les mains déjà posées sur ses fesses charnues. Il attrapa la tête de *Marylyn* pour l' amener devant son *sexe*. Le côté insolite de la situation, elle ses *fesses* à l' air sur lui, la faisant fesser dans ta voiture dans ce lieu public l'*excite* et ravive son *désir* qui a pris totalement possession de ton corps. Honteuse, elle se rends compte que la situation l' *excite*.

- Vas-y, lèche-le doucement. Passe ta langue sur la base et dans la fente. Oui comme ça! C' est bien. N'oublie pas de me lécher les bourses... Humm, parfait! Continue ; voilà. Prends-les bien en bouche! Humm, tu aimes ça, lécher, hein?

- Oui j' aime la lécher..

- Maintenant que je sais que tu es une bonne lécheuse, voyons si tu es aussi une bonne pompeuse. Pose ta bouche sur mon gland. Voilà. Ah oui, tu sais faire une bonne ventouse avec ta bouche! Madame a de l' expérience, on dirait! Tu en as eus beaucoup en bouche?

- Mmmmmoui mmm...

- Vas-y gloutonne, avale toute ma bite; Mmmoui, comme ça! C' est bien. Oooh! Ooh... tu sucés bien cochonne... Oooh! Oh oui, oooh. Elle te plait ma bite?

- ... Hhhouih, elle est belle! Elle est plus grosse que celle de mon mari. Putain que c' est bon, une vraie bite!

À chaque poussée de *Julien*, elle pousse un gémissement sourd, dû autant au *plaisir* de sentir la pénétration du *sexe* qui s' enfonce, qu' à la contraction de ses poumons chaque fois qu' elle lance le corps à sa rencontre. Elle ouvre encore plus la cuisse qui est de son côté. Juste appuyée par le haut du dos, son pubis tendu vers lui, la touffe blonde arrogante aux poils dressés, elle s' active ses à un rythme encore plus rapide. Elle sent ce qui va arriver. Voilà. Un cri prolongé, modulé. Elle est en train de jouir... Concentrée sur son *plaisir*, elle donne encore deux puissants coups de reins, maintenant *Julien* fermement enfoncé en elle pour se finir, pour qu' il ne s' échappe pas. Elle ne voit pas bien les *fesses* de *Julien*, mais les petits mouvements saccadé de son ventre indiquent qu' il *jouit* aussi et qu' il est train de la remplir. Ses couilles se vidait en elle, pas totalement car il ressort sa verge luisante et il arrose ses fesses bronzées de longs jets de *sperme*. Pendant ce temps, Marylyn eut deux autres orgasmes. Toujours emboîté en elle, et d' un ultime soubresaut la remplit de ses dernières giclées. Les deux *sexes* sont collés l' un à l' autre.

Elle est une femme que sait tout faire. Elle a prit son temps pour bien remonter sa jupe, écarter ses jambes pour retendre et ajuster ses bas, puis bien penchée sur le rétroviseur elle a pu ainsi lui montrer sa croupe, ses *fesses* sous la robe remontée. Il l' a vu ouvrir la portière, sortir de la voiture et se réajuster. Un rouge à lèvres, bien rubis, une touche de mascara pour valoriser ses yeux, un peu de parfum pour éveiller les sens, et un sourire à faire fondre un *iceberg* l' ont permis de comprendre qu' elle était prête et d' accord pour continuer le jeu.

- *Quelle journée, pensa Julien, quelle folle journée.*

Fort peu probable, oui... Mais qui sait, un jour peut-être, à la croisée des chemins...

Trente cinq

Valerie était complètement *vicieuse*. Elle avait été pratiquement terrassée par l'abus de *drogue*, après une grosse bêtise. Ces *drogues* le rendait euphorie avec une sensation de bien être tout en la stimulant, mais, leur effet très temporaire le contraignait à en prendre une dose à intervalles ne dépassant six à huit heures. Il s'enfonçait peu à peu dans la dépendance. Elle va rencontrer *Julien*. La vie est parfois curieuse. Reprenant ses esprits, une odeur qu'elle reconnaît lui saute aux narines, mélange de sueur et d'autre chose. Soudain, elle réalise: cette odeur, c'est une odeur de *sexe*, celle qu'elle avait sentie quand elle avait pénétré dans le bureau de son *amant* après qu'*Eléanore*, son amie en soit sortie! Il avait certainement *éjaculé* sur elle comme il venait de le faire; peut-être même l'avait-elle... *sucé*! *Valerie* s'en rendait bien compte, mais hésitait, à cause de ses sautes d'humeur que

le faisaient passer brutalement d' un état euphorique à un état de colère noire. Des bruits de talons sur le parquet... *Eléanore* apparaît à la porte du bureau ; saisie par le spectacle qui s' offre à ses yeux, elle s' arrête sur le seuil, la bouche et les yeux grands ouverts .

- *Délicieux: on dirait un mélange de foutre et de mouille. Je suis arrivée trop tard ; dommage... Il vous a sucé la chatte ? Bizarre. D' habitude, il adore lécher une chatte, surtout une chatte poilue... et aussi la raie du cul. Il vous a bien baisée, quand même ?*

- *Non, non, il m'a juste fait jouir avec... Avec ses doigts, puis il a... Mon Dieu! Il a... Éjaculé sur mes cuisses!*

- *Maintenant que tu es devenu mon amant officiel, tu n' as pas intérêt à me tromper! Tu sais ce que je suis capable de faire, non? Julien rien dit...*

Financièrement son compte en banque, malgré l' importance du magot légué par papa et

les observations amères de son *banquier* à qui *Valerie* demandait des explications après lecture des solds mentionnés sur les relevés ratatinait comme peau de chagrin. Sa nature plutôt pessimiste lui faisait imaginer le pire... Elle était à feuilleter l'illustration. Elle apportait son journal de modes. Un fonctionnaire de la banque se mettait près d'eux ils regardaient ensemble les gravures et s'attendaient au bas des pages. Souvent elle le priait de lire des vers ; il les déclamaient d'une voix entraînante et qu'il faisait expirer soigneusement aux passages d'*amour*. Il lisait encore, elle l'écoutait... Alors. Ils se parlaient à voix basse, et la conversation qu'ils avaient leur semblait plus douce, parce qu'elle n'était pas entendue. Il se torturait à découvrir par quel moyen lui faire sa déclaration, et toujours, hésitant entre la crainte de lui de lui déplaire, et la honte d'être tombé de désirs. Rien pourtant n'était moins curieux que cette curiosité. Elle le trouvait charmant, elle ne pouvait s'en détacher ; elle se rappela ses autres attitudes en d'autres jours, des phrases qu'il avait dites, le son de sa voix, toute sa personne.

- Tu es charmant. Charmant.

- Oh! Si le ciel l' avait voulu? Pourquoi n' est pas ? Qu' empêchait, donc? Demande-t-il.

- Excuse-moi, mais, je n' ai besoin de rien.

- Quelle folie. En quoi lui déplais-je ?

- Pas de tout.

Elle lui parut donc si *libertine*, mais inaccessible que toute espérance, même la plus vague, l' abandonna. Les *bourgeoises* admiraient, les clients sa politesse, les pauvres sa charité. Elle était amoureuse de *Julien* et elle recherchait la solitude afin de pouvoir plus à l' aise se délecter en son image de sa personne que lui troublait. La vue la *volupté* de cette méditation. Alors, les appétits de la chair, les convoitises d' argent et les mélancolies de la passion, tout se confondit dans une même souffrance. Elle avait des dégoûts, cependant fr cette hypocrisie. *Valerie* la *dépravée* devenue depuis leur nuit torride en *perversité* l' entraînant à ne penser qu' au *vice* et à en retirer du *plaisir*. Devant le miroir de sa penderie, elle s' examine. Elle vérifie sa tenue, jette un coup d' œil dans son miroir. « J' ai vraiment de grosses fesses! Et mes seins, ils sont

gros; trop, peut-être... » Elle était loin d'être stupide, la garce, et se rendait bien compte, non seulement de l'emprise maléfique qu'elle avait sur son *amant*, mais encore de l'état de faiblesse dans lequel elle avait réussi à le mettre. « *J' ai l'air d'une pute, on voit tout! Ça ne va pas du tout!* »

Et en profitait allégrement. *Valerie* est très jolie et prend bien soin d'elle. Et un corps... Des gros *seins* fermes et provocants aux mamelons facilement érigés, la taille fine surplombant les longues jambes qui attirent les regards des mâles lorsqu'elle marche. À l'arrière, ses cuisses se fondent dans la plus belle paire de fesses que son *amant* connaisse. Ce qu'elle a de plus *sexy* est sans conteste son petit *cul* ferme aux *fesses* tendres. Elle se tient devant moi, mise en valeur par la minuscule robe qui la découvre autant qu'elle la couvre. De fines bretelles qui laissent les épaules à nu et s'évasent sur les *seins*, le dos nu. Ce qui rend la chose si excitante, c'est la texture du tissu si fin. La robe est courte. C'est vrai que comme ça c'était un vrai appel au *viol*. Habillée comme ça, *Valerie* aurait préféré un *bar* un peu osé. Elle en avait fait une loque qui lui obéissait au doigt et à l'

oeil et il a accepté. Les talons des *escarpins* claquent sur le parquet; la démarche est légèrement chaloupée, les nichons ballottent au rythme des pas. Elle perçoit le regard perçant de l'homme qui l'examine des pieds à la tête. Elle est fière du résultat. «*Ouf, je lui plais!*» *Valerie* se dirigea donc vers le café des grands boulevards où elle *désire* sirotée un *Martini*. Il était quinze heures, et elle se dirige vers le *bar*, l'heure à laquelle *Julien* commençait habituellement ses manoeuvres de dragues. Elle a commandé un *Martini*. Malgré de ses trente ans, elle était restée très attirante et appétissante en *diable*, les mâles excités, la voyant seule et peut être bien disponible, bourdonnaient autour d'elle tels un essain. L'homme, d'origine italienne était de taille moyenne avec un cou de tureau et une chevelure abondante et bouclé d'un noir de jais qui lui donnait une impression de puissance. Il s'installe sur le siège près de *Valerie*. L'inconnu un peu nerveux de la laisser aller se faire caresser dans l'état où elle est; ses yeux brillent, et il voudrait quand même la garder sous contrôle. Elle ne sait pas quel âge. Peut-être quarante ans? En même temps il bande dur, excité par la femme d'

habitude si réservée. Effectivement son énorme phallus gonflait son pantalon d'une façon monstrueuse et commençait à exciter Valerie à un point tel qu'il a finit par entamer une conversation:

- *Comment vous sentez-vous? Tu es trop super.*

- *Cela me surprend, mais je me sens à l'aise.*

- *Vous avez une paire de nichons superbes; ils valent largement vos jambes. Vous êtes ravissante, délicieusement excitante et... Bandante!*

- *Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur...*

- *Mon Dieu, je deviens folle, je suis... Excitée! Quel pervers! Tu es en train de faire quoi, gros salaud? Tu veux me baiser comme ça?*

- *Une belle salope comme toi ne mérite que ça!*

- *Tu aimes, ma belle pute? Tu aimes ça, petite pute! Hein!..*

- *Hum-hum!*

- *Eh bien, tu vas en avoir! J'aime le libertinage, je reconnais que ça ne me déplaît pas de coucher avec un autre homme de temps en temps, mais...*

- Mais?

- Je range les hommes dans trois catégories: ceux avec qui je ne couche pas, ceux avec qui je couche une fois, et ceux avec qui je couche plusieurs fois.

- Ah bon? Bien raisonné... Je veux te baiser comme tu devrais être baisée!

Il l' avait déjà réglé sa consommation et le coeur battent se leva comme une folle. Il l' a d' abord emmenée dans un endroit très calme, après les facultés. Il l' a embrassée langoureusement et longtemps, puis l' a demandé de se mettre nue, ce qu' il avait fait rapidement.

- Oú va tu, me fourrer tout ça?

Elle saute à quatre pattes sur le lit dont la hauteur convenait parfaitement à la position envisagée, ecarte ses cuisses et se présent devant le *pénis* tendi à craquer. Une *vulve* béant, frissonnante et dégoulinante qu' il va pénétrer dans un instant. Elle prend dans une main son énorme *pénis* et le

guide pour pénétrer dans son *vagin* n'écartant de l'autre main les lèvres de sa *vulve* le tout bien lubrifié... Il en profite, le sauvage, pour enfoncer son monstrueux *engin* au-delà du fond de son *vagin*. Il se retire et pénètre à nouveau sur un rythme de plus en plus rapide jusqu'à ce que les deux protagonistes atteignant, les mouvements de va et vient des hanches et des fesses d'elle en position accroupie ont eu raison en même temps que l'homme arrivée à atteindre une *jouissance* sublime de rare intensité qu'inonde le *vagin* de la *femelle*.

Trente six

Les plafoniers venaient de s' éteindre, abandonnant à l' obscurité le dortoir bercé par le souffle des respirations. Il n' y avait ni volets, ni rideaux aux fenêtres pour empêcher la lune blafarde d' allonger ses ombres sur les formes endormies. L' horloge au loin sonna douze fois, appelant l' esprits malins à s' échapper de leurs domaines d' exil pour venir hanter les vivants. La peur est un animal furtif qu' il faut apprivoiser avant qu' il ne vous dévore de l' intérieur. *Gerald Spazio* était malheureux.

Dans sa maison *Valerie* sortit prudemment du lit, redoutant le moment où ses pieds allaient toucher le carrelage. Le sol était glacé comme la main d' une morte. Elle ne accordait pas chaussons, c' était un luxe interdit, pas même de chaussettes de feutre. Ses orteils se crispèrent sous la morsure du froid et elle s' efforça de ne pas résister, de la

traverser son corps. Un truc qu' elle avait appris dans les plaines gelées où elle avait grandi. Elle se redressa et s'enveloppa dans sa chemise de coton, tellement usée par endroits qu'on en voyait la trame. Longeant sur la pointe des pieds la rangée des lits identiques, elle s'arrête devant la porte du dortoir et se haussa sur les orteils pour atteindre le careau de verre dépoli qui servait de judas. Si quelqu'un arpentait le corridor, son ombre viendrait masquer la lueur des veilleuses. Elle entrouvrait la porte. Il leur était interdit de se déplacer la nuit, même pour aller aux toilettes. Pas tant pour protéger à si propre. Elle fit un effort pour s'abstraire des bruits feutrés du dortoir, se concentrant sur ceux qui filtraient par l'entrebâillement. Tout était silencieux. Relevant le pan de sa chemise pour la coincer dans sa culotte, Une goutte de sueur glissa le long de sa joue, perle salé qui disparut dans sa bouche. Elle avait senti la présence de *Gerald* hier. Elle était morte de peur de lui. Ils sont séparés quelque temps. Elle attendit, immobile mais, le bruit de se produisit pas. Elle ne pouvait pas rester ainsi. Quelqu'un l'a encore rapporté dans vols dans les cuisines. L'intégrités

des travailleurs ne peut être mise en cause, les coupables sont forcément ici. Les *vigiles* sont d'ailleurs remarqué de *va-et-vient* nocturne. Les contraintes de son métier l' a fait embaucher un *vigile* dont le rôle était de sécuriser la rue. Elle n' était pas indifférente à son charme, mais, elle était convenue de ne pas mélanger travail et *plaisir*. La semaine d' après, un *vigile* est venu la chercher à la maison. Il frappa à la porte. *Valerie*, toujours vêtue de son peignoir, ne put s'empêcher de sourire en voyant le *vigile*. Elle se sentait d'humeur particulièrement coquine. Le *string* ne cachait effectivement pas la moitié de sa petite touffe, tout en entrant largement dans sa *fente* à chaque mouvement. Quant aux bonnets du soutif, ils laissaient libre une bonne partie des aréoles de ses *seins* ainsi que, bien entendu, les pointes. Elle avait la chance d' avoir gardé une silhouette svelte. Il est apparu enfin sur le pas de la porte. Il était superbe, encore plus beau que dans son souvenir pourtant nourri abondamment de ses *fantasmes* et embelli par son imagination. *Valerie* jeta un coup d'œil sur sa montre: sept heures trente. Le panorama qu' elle découvrait tandis qu' elle déjeunait tranquillement

l'avait émerveillée à son arrivée, mais l'habitude et surtout la découverte de ce que ce décor de rêve cachait. *Valérie* avait ouvert les yeux, et là elle s'était aperçu qu'il y avait plein de *désirs*. Car il y en a à s'aventurer ainsi en territoire inconnu.

- *Votre silence ne fait qu'aggraver votre cas. De quoi as-tu peur ? Ça te gêne de parler d'amour ? Tu n'aimes pas l'amour ?*

- *De volveurs... Ne sois pas cynique. Ta demande et ta curiosité un peu perverse. Si, mais... Vous ne me laissez pas d'autre choix. Ça fait un moment que je vous observe; je sais que vous matez mon cul dès que je vous tourne le dos. Quant à mes jambes, vous ne cessez de les fixer comme si votre vie en dépendait. Là aussi, vous avez encore pas mal de travail à accomplir si vous voulez être discrets...*

- *Très bien. Je vais m'occuper d toi. Tu ferais l'amour avec moi ?*

- *Attends, tu ne vas pas me dire que tous les Blacks craquent pour les Blanches ?*

- *Non, pas tous; mais moi, oui... Et en plus... Vous... vous... vous êtes très belle, alors...*

- Ben, en tout cas, vous me faites craquer, moi...

La question tombe, abrupte, précise, incontournable. Oui, il est *black* et elle se rend compte que cet homme la rend folle. Le *fantasme* qu'elle nourrissait pour les hommes *blacks* durant son adolescence remonte immédiatement à la surface. Il est grand, je dirais environ 1,90 m, costaud, certainement dans les 90 kilos, cheveux courts, toujours habillé de l'uniforme de gardien, entre 35 et 40 ans, marié. La mission de s'approcher d'elle déroulait sans problèmes. Elle avait été prête au même moment à satisfaire un *désir* soudain avec cet superbe *Africain*. Leurs regards ne se croisèrent qu'un instant; leurs langues se mêlèrent aussitôt tandis que ses mains à lui s'égarèrent sur le corps presque nu de sa patronne qui déjà vibrait sous la caresse. La bouche du *vigile* quitta ses lèvres pour descendre quelque peu, déposant des dizaines de doux *baisers* dans son cou.

- Vous êtes charmante, comme toujours. Mon Dieu que tu es... Que vous êtes belle... Vous illuminez ma journée!

- Viens, suis-moi.
- Euh... où?
- Tu vas voir.

Elle aimait choisir des *Blacks*, pour leur peau. Cela l'a fait découvrir les *plaisirs* du *libertinage*. Elle l'emmène directement dans une chambre dont il referme immédiatement la porte. Elle lui regarde et se penche pour l'embrasser, il se laisse faire, totalement conquis et soumis à son charme. Excitante au possible, elle se plaça devant lui en me tournant le dos et laissa tomber sa protection, bien campée sur ses jambes écartées. Elle était entièrement nue. Il *exhibe* sa *queue* dressée:

- Alors ma belle elle te plaît?

- - C'est la première fois que je vois une *bite* noire et que j'en vois une aussi grosse! La curiosité est un vilain défaut!

- 24 cm de plaisir black, ma jolie, allez suce-moi!

Son attention retourne à cette *bite*. Elle approche sa bouche et sors la langue pour commencer à la *lécher* sur toute sa longueur, elle retourne lécher et mordiller les bourses (*il est entièrement rasé*) tout en le masturbant. Puis, elle pose sa langue son *gland* qu' elle titille légèrement avant de le prendre en bouche tout en fixant le *vigile* dans les yeux. Elle n' avait jamais eu la bouche aussi remplie, elle est incapable de la prendre entièrement dans sa bouche, même au niveau du diamètre elle est énorme et elle a beaucoup de mal à bien le *sucer*. Devant son hésitation, il décide de prendre les choses en main, enfin les choses... c' est à dire sa tête. Il lui pose une main de chaque côté de la tête et l' imprime un mouvement de *va-et-vient* sur sa *bite*, mouvement de plus en plus important, m' enfonçant son *sexe* chaque fois un peu plus dans la bouche. Il en profite rapidement pour accélérer la cadence, lui donnant l' impression d' être une *actrice* de film *porno* en train de se faire

défoncer la bouche, surtout qu' il lui lance régulièrement des insultes:

- T' aimes ça, ma salope! T' adores sucer des grosses queues blacks ma cochonne! Pompe-moi bien ma petite pute!

Alors qu' elle est complètement trempée et qu'elle lance son bas-ventre à la rencontre du visage, celui-ci se relève pour se placer au-dessus d'elle, puis elle sent son *sexe* venir froter contre ses lèvres. Il entame un lent *va-et-vient* contre ses lèvres, humidifiant son *sexe* avec le mélange de sa cyprine et de sa salive, avant de s' enfoncer d' un coup sec jusqu' au fond de son *vagin*! Bien qu'elle soit complètement trempée, cette pénétration brutale l' arrache un cri de douleur. Elle était comblée, pleine de cette chair dure et souple à la fois qu'elle sentait vibrer doucement en elle. Toujours sans bouger, il maintenait mes hanches contre son ventre. Pourtant à cet instant elle avait cru suffoquer. Elle a abandonné le *pieu* qu' elle dévorait et elle a crié comme une folle... Au fond de son ventre, le *sexe* monstrueux, immobile, était en

train de grossir encore! Elle sentait palpiter et gonfler son gland légèrement rugueux, vivant comme un animal horrible qui se serait débattu au fond d'elle. Il n' en finissait pas de l'investir, distendant son *sexe*, écartant encore ses chairs, à la limite de la douleur... et de l' *extase*! Il avait cru s'évanouir de *plaisir* dans un orgasme fou. Là encore elle ressent la différence de taille avec son *sexe* qui la remplit complètement et l' écarte le *vagin* comme aucun autre auparavant. Et, comme pour la *fellation*, Ben devient très vite brutal et la défonce à grands coups de *bite*, en missionnaire. Cependant la douleur initiale est vite remplacée par une onde de *plaisir* qui augmente à chaque coup de son énorme *queue* et à chaque insulte qu' il lui lance.

- Chéri... Non ! Ahhhh... il le fait ! Aie... Ohhhh, je m' ouvre, je m' ouvre... Mon dieu, c' est dingue ! Arrête! Ne bouge plus ! Ohhhh... Là... Oui, doucement... *Amour*, il est rentré! Je le sens partout dedans... Il a mis son gros gland dans mon cul. Hummm, je n' ai même plus mal... Comme c' est bon! Vas-y, j' ai trop envie, enfonce-toi! Chéri, cette fois il m' encule ! Ouuuuu... Encore! Il

*est au fond ! Défonce-moi ! J'aime trop, j'aime !
Amour, il va me rendre folle, c'est trop bon ! Je
sens que je vais jouir, là... Je... Hummm... Ahhhhh,
je viens, je viens, ça y est... Ahhhh... Inonde-moi !
Ouiiiii !*

Après quelques minutes il se retire pour se retourner et se prendre en *levrette* et ses pénétrations n' en deviennent que plus violentes accompagnées de grandes claques sur ses *fesses*. *Valerie* se déchaîne à son tour, elle hurle son *plaisir*, on doit l' entendre dans tout l' immeuble ! Elle lui dit qu' elle est sa *pute*, qu' elle aime qu' il la défonce, puis elle deviens incapable de prononcer le moindre mot si ce n' est des hurlements de *plaisir*, alors, que l' orgasme s' empare d' elle au moment même où elle entend le *black* pousser des grognements bestiaux et qu' elle sent son *foutre* chaud se répandre dans son *vagin*.

Trente sept

La personnalité hors du commun de cette femme le fascine. Vrote personnalité lui *séduit*, l' impressionne. L' insolente provocation de ses seins donne envie de les prendre à plaines mains. Son ventre fond de *désir* por le *vigile* . Saurait-elle être un virtuose pour diriger la symphonie de son *plaisir*? Quelle est la part de vrai dans ses contradictions? Son *désir*, autant affectif que *sexuel* n'est pas probablement pas feint, elle l' exprimé d' une voix trop émue pour n, être pas sincère. Ou bien *a-t-elle* réalisé que ses propos avaient dépassé sa pensée à savoir s' il est libre de devenir son *amant*? Immédiatement disponible pour un moment de tendresse dont elle semble avoir grand besoin ? Si il cérait à son *désir* primaire, Valerie, elle dirait oui sans hésiter. Pourquoi une femme si bien, ou profil de bourgeoise aussi brillante, solici-t-elle un inconnu pour la faire *jouir*

ainsi, sans vrai relation? Il lui a fait une bonne impression au point d'avoir été séduite. Il lui est apparu courtois, réfléchi, ouvert, mais aussi perspicace et redoutable. Il a de l'humour et l'a fait rire, c'est important. Une femme libérée qui réalise en *fantasme* en s'encanaillant sans risque. Elle a besoin d'un homme d'expérience qui puisse l'aider à devenir une femme accomplie. Naturellement, un homme compréhensif, patient, qui saura aussi la guider et la protéger.

- *Folle, je suis folle de vous depuis le premier regard! Vous m'excitez Marc! Je ne rêve plus que de vous, vous et votre grosse bite, je ne pense plus qu'à me la prendre partout. Dans la bouche d'abord...*

La maison où ils arrivaient est une vaste bâtisse en meulière sur deux étages avec un grand jardin. Le *Vigile Marc* habitait dans un vieil immeuble assez étroit. Ils avaient franchi une première porte sans aucune sécurité pour les engager dans un couloir au bout duquel s'ouvrait une petite cour un peu crasseuse. Une fois traversée la cour pavée, Valerie enfonçant ses talons entre les

pavés et pliant ses chevilles avec un déhanché délicieusement excitant, surtout connaissant sa tenue sous la robe et les intentions pour lesquelles elle l' avait enfilée. Il a une épouse malade de cancer en fase terminal dans un hôpital. Ils sont arrivés au second étage. Il n' y avait qu' une seule porte, face à l' escalier. La porte était ouverte et *Marc* en occupait l' ouverture, le sourire accroché aux lèvres, les dents d' un blanc éclatant et les épaules larges emballées dans un pull léger moulant. Il dégagait un charme certain et, à ce moment-là, il se dit qu' elle allait être tentée par l' expérience. Elle voyait ses yeux aller de bas en haut puis faire le chemin inverse tout en l' invitant à entrer.

- *Sympa d' être venu. Installez-vous dans le canapé.*

Elle a enfoncé dans le canapé. La robe d' elle est remontée au milieu de ses cuisses avec ce mouvement.

- *Il paraît que tu es une femme formidable? Ton mari dit plein de choses agréables à ton sujet.*

- Ah, bon? Il avait pas exagéré. Vous êtes un flatteur, Marc...

- Je te plais, alors?

- Énormément! Je la baise tous les jours, si tu le veux... Mais ce n'est qu'une petite bêtise et nous en avons envie l'un et l'autre...

- Ça pouvait s'arranger. J'espère que tu sais ce que tu fais, proteste-t-elle.

Mais la tentation est trop forte et une pulsion envahit son corps. C'est elle, comme une midinette, qui lui tend les lèvres et lui reprend goulûment. Ses paroles et ses gestes sont en totale contradiction. En l'entendant, elle a passé ses mains sous la robe pour la remonter. En un instant, elle était en soutien-gorge et string de dentelle noire, soulignant sublimement ses formes. Ensuite... Elle a baissé son pantalon et mon caleçon et l'a poussé aux épaules. Elle s'est affalé sur le canapé, la bite hypertendue. Elle est venue s'agenouiller sur lui en écartant les cuisses. Elle s'est posée sur sa bite sans retirer sa culotte. Elle adore se froter comme ça, en sentant le tissu entre eux.

- C' est bon, tu es gros, j' aime ta bite, j' en rêve depuis longtemps. Baise-moi comme une chienne! Je suis ta chienne, ta salope, tringle-moi, enfonce tout, tu baisses comme un Dieu...

Du coin de l' œil, elle voyait que la culotte était déjà très humide. Elle allait et venait langoureusement, ses yeux retournés de plaisir. Pendant ce temps, Marc avait les yeux fixés sur le cul de Valerie. Cambrée, les fesses légèrement écartées et soulignées par le string, il imaginait sans problème le paysage offert à Marc. Valerie laisse glisser sa robe de chambre sur le sol, elle espère que le spectacle lui plaît. Elle a fini par écarter les lèvres de son sexe et venir s' empaler sur sa verge turgescente. Elle était tellement humide qu'elle s' est assise sur lui sans aucune résistance, son gland frappant brutalement le fond de son vagin trempé.

- Non, arrête, tu ne fais pas cela!!! Tu me rends folle!!! C' est bon!!! Continue!!!

Elle montait et descendait sur lui à un rythme lent, ses seins ballottant devant son visage. À

chaque fois qu' il le pouvait, il attrapait un téton avec sa bouche. Ils étaient fermes. Marc a fini de se déshabiller. Il présentait une *érection* digne des pires caricatures sur les *blacks*. Sa *queue* était magnifique. On l' aurait crue sculptée par *Rodin* dans une pièce de cuivre. Elle était de couleur café, nervurée finement avec un dessin de grande précision; le *gland* pourpre. Magnifique. Ses couilles habillées de bourses noires semblaient taillées dans un cuir d' *ébène* de première main. Sans être démesuré, il avait des dimensions de belles proportions assurant l' esthétique de l' ensemble, et surtout le *pieu* du *black* rentrait entièrement dans son *minou*, lui démontrant que son anatomie s' était adaptée aux gros calibres des noirs. Elle avait trop envie... Elle sent son *vagin* qui serre le *sexe* de son *amant* dans des contractions longues et puissantes.

- Ohhhhh ummmm! Marc est le... Meilleur! T' es le meilleur... Umpf... Umpf... Umpf!... Qui ne m' a jamais prise... Aaahaahaahaaa! T' es meilleur! Oh Oui! Plus que mon époux! Mmmm!

Tellement mieux que mon mari! N'arrête jamais de me baiser! JAMAIS!

Il fut fulgurant, elle était terrassée, du liquide giclait de sa chatte comme jamais parsemant sur le carrelage du couloir des tâches blanchâtres suspectes. Elle devient nymphomane, chienne, elle en veut de plus en plus...

- Tu me fais découvrir les plaisirs de la chair et de la luxure.

Il la regardait calmement avec un sourire d'ange. Comme elle est belle! Une vraie reine des mirages, avec toute sa mythologie inconsciente qui rayonne même la nuit. Il l'avait connue si peu mais c'était comme si il l'avait toujours su. Le parfum de sa peau lui parvenait par vagues, selon la direction du vent. Même si au fond, cela n'avait strictement aucune importance. Il fallait profiter du moment, qui hésitait entre l'obsédant parfum de sa conquête et les embruns de la ville, qu'il connaissait maintenant parfaitement. Quoi faire? Si elle aimait tant le luxe. Finalement la situation

lui convenait comme ça. Et il était là ce soir. Tout au tour, chantait le silence des humains lorsque seule nature s'exprime. Plus de bruit. Seulement le souffle léger et régulier de sa respiration. Un oillard fendit l'air en silence, déchirant au passage un papillon de nuit. Elle l'a fait passer de *rêve* à réalité. Elle souhaite être « *remplie et besognée* ».

Elle était heureuse et amoureuse. Dans le *banlieuse chic*, la vie est belle ce matin et dimanche ne fait que commencer! Il en avait bavé, il ne savait rien de baver comme cette femme avait du le faire au moment du *sex*. Il pouvait comme toujours seulement imaginer. Et ça, il adorait. *Valerie*, toutes ces années de mariage avec *Gerald*, elle devait pourtant avoir l'habitude de croiser avec *morts*, de propres et de plus sordides. Des hommes, des femmes, et pourtant... Tandis que la sirène de *police* retentissait, elle redécouvrait dans sa mémoire de manière inconsciente l'effet du peur.

Au mois de septembre, il faisait parfois encore plus de *20°C*. Elle renait à sa maison. Elle prit l'habitude de se gaver de séries *télévisives* et elle en était tant imprégnée qu'elle ne faisait plus la différence entre le réel et l'imaginaire. Elle aimait

un sandwich et une bière. Elle avait bien son idée... Elle avait rentrée chez-elle des pensées plein la tête, Elle lui fallait savoir plus de le *vigile*. Les analyses lui donnèrent rien encore une fois. A croire le black était si intelligent qu'il avait pensée a tout.

Trente huit

Dès que le soleil de l'été apparaît, les petites tâches couleur d'épis mûrs qui saupoudrent délicatement ses joues et les ailes de son nez renforcent l'aspect solaire de son visage et lui donnent, en toute saison comme en toute situation, malgré ses 35 ans, l'apparence d'une adorable et pétillante femme. Au loin, le ciel se noie dans la *Méditerranée*. L'immobilité des vagues n'est démentie que par le léger bruit du ressac qui parvient aux oreilles de *Valérie*. Le sourire persistant qui éclaire son visage lui conserve une lumière juvénile, les petites rides qui marquent la commissure de ses lèvres et de ses yeux ne sont que les marques de la joie de vivre inaltérable dont elle déborde avec une énergie communicative.

Cette année-là, l'année a été difficile... *Valérie* adoptait un camping sur la *côte d'Azur*. Elle se plantait au bord de la plage. Elle souhaitait se distraire au maximum au soleil. Le regard perdu dans cet horizon aux lignes incertaines, *Valérie* s'

enivre de ces odeurs fortes empreintes de *sensualité sauvage*, comme une fièvre qui fait bourdonner la tête, s'insinue sous la peau et réchauffe le sang. Curieusement, elle en a même conçu une indéfinissable et secrète complicité. L'admiration qu'en général elle suscite en d'autres circonstances, elle l'accepte naturellement avec la seule satisfaction de se sentir belle.

L'évidence de son corps lui semble concentrée là où naissent d'étranges sensations, lentes, lourdes et insistantes. Quoi de plus revê que la plage sous le pins, la mer chaude et des milliers d'estivants prêts à faire la fête. Elle commençait par faire le tour du camping. Ils étaient plus de **300** à se partager quelques hectares sous le pins. Malgré le grand nombre, leurs emplacements garantissaient un peu d'intimité. Elle arrivait aux petites boutiques appartenant au camping. Les lieux étaient propres et sympathiques. Un *bar* et sa piste de danse, une *épicerie*, une salle de jeux *électroniques*. Elle avance lentement, d'un pas naturel, comme un *mannequin* sur un *podium*. Les têtes pivotent devant ce spectacle magnifique, les *mâles* aux alentours se redressent admiratifs et

excités, la gent féminine témoigne de sentiments contradictoires allant de l'envie à la jalousie. Les yeux masqués par des lunettes de soleil, son attention fut attirée par un éclat fugace et elle tournait machinalement la tête vers l'origine de cette lueur. Le ciel est d'un bleu azur sans aucune nuage, le soleil au zenith. Elle était en vacances pour deux semaines dans un village. C'est somptueux, et ce dans un cadre *paradisiaque*. Deux heures plus tard, l'été bat son plein sur les plages et elle déambulait dans la ville remplie de touristes. Bruits de moteur et de *klaxon* l'interpellent. Il est quatre heures, le soleil est encore brûlant. Devant ses yeux, le femme, du moins il semble, Valerie avait enfilé une robe en coton, un peu courte mais, sans maillot dessous, son sexe prendra l'air. Elle sait que ses lèvres seront légèrement écartées de désir et laisseront la brise les caresser. Malgré elle, se dressent du *plaisir* un peu pervers d'être observée. Elle est donc plutôt tombée sur un voyeur, qui par un *fétichiste*. Elle ne se sent pas en danger. Un marchand de glace somnolait à l'ombre. Le *type* était plutôt jeune et mignone. Cela a eu le don de réveiller chez elle une envie irrépressible de jouer

avec cet homme. Elle avait envie de vivre ce fantasme, être baisée par cet bel inconnu! Bien que cette chimère fût totalement déconnectée de sa vie réelle. C' est une sorte de défi qu' elle lui lance. Elle se dresse, bon dieu qu' elle est belle! Grande, mince, bronzée, un visage magnifique, un cul exceptionnel, en plus des seins lourds mais fermes. Valerie lui demande alors:

- Tu es trop bandante, sa belle féline! Tu as une classe folle; j' adore!

- Merci! Mais vous n' êtes pas mal non plus et j' adore votre look.

- Tu te tapes pas des mecs?

- Si, mais de filles aussi.

- Merci ma douce féline! Nous aimons toujours autant te séduire puis être séduits par toi car ce n' est que du bonheur.

- Hum! Ma chérie tu me fais bander comme un fou, je perle déjà.

- J' adore te sentir bandant, mon cœur; cela me procure de petites contractions vaginales et

je sens le désir monter en moi. Que c' est bon de se prendre sur un homme. Que c' est bon de sentir une nouvelle queue l' envahir. Vous regardez mes jambes, mais vous m' avez vue à moitié nue! C' est un comble!

- Oui, mais dans cette tenue vous êtes encore plus tentante, plus séduisante.

- Est-ce que je pourrais voir ton sexe en... situation?

- Bien sûr.

Fermant les yeux, elle revoit le visage puis le corps musclé de cet homme, son sourire charmeur ainsi que sa bouche sensuelle appelant le baiser. Elle aime le charisme de cet homme.

- Tu vas me faire jouir... Ta queue est raide comme j' aime... C' est elle que je veux. N' importe laquelle, pourvu qu' elle soit grosse, raide et douce. Pénètre-moi, je veux sentir ton sexe au fond de moi... Je veux que tu me poignardes.

Et tout en lui disant cela, elle prend son *sexe* dans la main et commence à le branler doucement. Elle le sent durcir et se gonfler de plus en plus jusqu' à atteindre une vingtaine de centimètres, dressé droit devant lui à l' horizontale.

- Tu sais, lui dit-il, je crois que vous appréciez beaucoup mon *sexe*, si toutefois on la mettait en condition au préalable.

- Tu crois que t' accepterait de faire l' amour avec moi?

- Je pense que oui, mais il faudrait monter un petit scénario.

Mais l' homme de chair qui la fixait les yeux pleins de fièvre, le *sexe* tendu, gonflé et arrogant. Son gland turgescent apparaissait comme une massue avec, au sommet, son cratère largement dilaté comme pour permettre le *jaillissement* brutal et généreux de sa *semence*. Avec son gland, il entreprit de caresser sa fente intime en s' attardant sur son *clitoris* saillant et gonflé à l'

extrême. Il regardait *Valérie* fixement. Dans ses yeux, elle lut un désir impérieux. Elle ne pouvait prononcer la moindre parole. Elle n'avait qu'une envie, celle de sentir cette chair rigide et douce venir se loger au fond de son ventre. Rien d'autre n'existait qu'un *désir* dévastateur qui la bouleversait jusqu'au plus profond de son être.

Elle pousse un cri, puis des gémissements qui ne finissent plus. Elle se noie dans l'onde de plaisir qui la submerge.

- Si tu veux que je m'arrête, je m'arrête tout de suite.

- Tu mens ; même si je te le demande, tu ne t'arrêteras pas... Tu as trop envie de me baiser... Moi aussi... j'aime ton corps... j'ai envie de ta queue.

Ses sens s'affolent, son corps tonique se cambre. Les préliminaires sont délicieusement jubilatoires. Elle est l'ardente, la *dévoreuse* de *plaisirs*, de plus en plus excitée; et la fougue s'empare de son corps tout entier qu'elle tend vers lui. Il s'est enfoncé lentement dans son *vagin*. Elle sentait venir les spasmes de sa *jouissance*, les

muscles de son *vagin* se contracter, massant le *membre* de son *amant* dont elle percevait les premiers soubresauts de l' éjaculation. Alors elle s' est plaquée contre sa poitrine, lui emprisonnant le corps entre ses jambes et ses bras pour que le *membre viril* reste calé au fond de son ventre. Leurs langues se sont découvertes, se sont mêlées, enlacées, aspirées. Elle le serrait si fort que son bassin restait immobile ; mais malgré cela, elle sentait l'intérieur de son ventre animé de mouvements enroulants, caressants, triturant le phallus, faisant gémir son amant jusqu' à ce qu' elle eût la certitude qu' il se vidait en elle, la plongeant dans un univers de *jouissance* parsemé de milliers d' éclairs. Elle *jouit* longuement.

- *Quelle journée! Mais, quelle journée je venais de vivre!*

Dire qu' ils sont *sexuellement* compatibles est un *euphémisme*. Au début, il suffisait d'un regard pour déclencher un *corps-à-corps* torride. Son pied se promène sur ses jambes, et remonte sur des cuisses. Son *sexe* est heureusement un peu loin. La

tension *sexuelle* monte un peu, et elle l'embrasse. Ses *seins* pointent, ses yeux brillent. C'est un jeu bien agréable, même si parfois des contacts plus prononcés la troublait. Elle ne voulait pas briser cette douce sensation. Elle ne proteste pas, c'est si agréable et, après tout, cela ne prête pas à conséquences. Malgré certaines rencontres extrêmement intéressantes, aucune n'a la qualité de son aimée. Il leur refuse de partager sa vie et son logement. Il attend toujours son *amour*, recevant fréquemment une carte postale ou un coup de fil, et même assez souvent de courtes visites. Il garde toujours l'espoir qu'un jour, elle revienne définitivement. Elle sort d'un rêve étrange, insolite, un rêve *érotique*. Les rêves sont des choses étranges, mélangeant le réel, les souvenirs et les *fantasmes* pour construire des scènes *surréalistes*. Quelles vacances d'*amour* et d'*amour*! Ces trois jours ont été trop courts pour réaliser tous ses *désirs* et défis.

Trente neuf

Séchée, Coiffée, encore en peignoir, elle s'installe à sa table et sort un gros cahier noir à couverture renforcée qu'elle destinait l'évocation de ses sentiments amoureux... Quand le moment serait venu. Intuitivement, elle se persuade de le déclic annonceur s'est produit. Sur la première page consciente de l'importance de l'événement, elle s'applique à calligraphier: « *Journal intime* ». Gagnée par l'émotion son coeur se met à battre plus fort, elle a découverte sa capacité à s'émerveiller, elle se sent résolument optimiste. Sur le deuxième feuillet et les suivants, prenant son temps pour trouver les mots justes, elle relate dans le détail à la date **10** de juillet **2010** à **Paris**, son *désir* pour le *vigile Marc pied piano*. Puis elle s'est relut. Et tandis qu'elle se relisait, elle s'est laissée envahir par le désir que progressait inexorablement, sensation exquise qu'elle s'est plu à entretenir, sans l'amener à son aboutissement. Après, elle a débordé d'énergie pour entreprendre, pour faire

tout ce qu' elle avait remis à plus tard. Elle s' est relue plusieurs fois durant le *week-end*, chaque fois avec la même émotion et le même *désir* qu' elle s' employait à maintenir e suspension.

Qui est *Valérie*? Une femme libérée que réalise un *fantasme* en s' encanaillant sans risque? Qui est son époux? Cherche-t-elle seulement un *amant* après l' avoir évalué? Auquel cas, elle souhaiterait probablement un rencontre après le prochain appel... La surprise? Quelle que soit sa motivation, les interrogations ne manquent pas. Pourquoi ne fait-elle pas appel au réseau relationnel? Effarouche-t-elle les hommes que la connaissent? Si, oui, pourquoi? Son éducation *bourgeoise*? Son niveau d' instruction? Sa position sociale? Son physique? est-ce elle en apparence *sensuelle* et jouieuse qu' elle est dans l' intimité? Elle a précisé qu' au quotidien, la *sensualité* n' est pas ce qu' elle cherche à faire véhiculer à sa voix pour paraître sévère?

Pragmatique, il convient qu' il vaut mieux oublier *Valérie* jusqu' à lundi. Mais, avec un habileté *machiavélique*, elle lui a inoculé le verme d' une question obsédante. En quoi sera-t-il surpris?

Qu'attend elle? Elle a besoin d'un homme d'expérience qui puisse l'aider à devenir une femme accomplie. Naturellement un homme compréhensif, patient, cocu consentant, qui saura aussi la guider hors de sentiers battus. *Gerald spazzio* est tout cela. Cela l'a paru bizarre qu'il soit précisé homme, et avec un H majuscule. Le début de sa *bisexualité*.

- Ben dis donc mon chéri, tu deviens voyeur sous la douche!

- J'avoue que là, j'ai eu un peu de mal à ne pas regarder sa belle queue, dit *Gerald*.

- Pourquoi? Elle est si belle?

- Euh, moi je trouve qu'il a un sexe magnifique. En ce moment il a la queue entièrement rasée, ou épilée je ne sais pas, mais en tout cas c'est très beau de voir ce membre sans un poil, d'autant plus qu'il me semble très gros.

- Comment ça, très gros?

- Je ne sais pas, mais au repos son sexe est plus gros que le mien?

- Non mais attends, t'as rien vu, tu ne peux pas savoir !

- Si, si, je t'assure, il doit avoir une queue magnifique!

- Ah bon, tu crois. Enfin c'est ce que tu imagines.

Résister? Mais pour quoi donc? Il imagine, et cela l'excite, qu'elle a été excitée par la description de la queue de Marc. Elle s'en défend, refuse d'entrer dans le jeu et jouit très vite. Elle le savait qu'il était un grand enculé. Les jours sont difficiles à passer, dans l'attente de ses jeux. Enfin moment... Gerald est en retard.

Ah, Marc! Lui, alors... Plus une nuit avec lui, mais vraiment... Un fou, un lubrique taré. À la diriger vers la pièce principale. Ses bonnes manières n'empêchèrent pas un regard furtif sur le haut des fesses de Valerie, visibles par la grande échancrure de sa tenue, et dont le mouvement de balancier était accentué par les chaussures à hauts

talons. Il fallait qu'elle *pisse*. C'était tout ce qui l'intéressait. Il disait « *Fais-moi voir ton âme* », et ça voulait dire « *Urine, ma belle.* » En même temps, tout était d'une étrange *poésie*, il jouait avec sa peur et il la *baisait* dans sa *miction* même. Les mots qu'il lui disait à l'oreille étaient sales, mais avec une musique telle qu'elle en pleurait. Non, on ne peut pas avoir *Marc* tous les soirs dans son lit, ça non. Mais une fois... Mais, plus une seule fois... Il ne faut pas rater cela non plus...

Dans l'après-midi, *Gerald* rentrait d'une réunion et en arrivant, il vit le *vigile* de la rue qu'il avait entré dans sa maison. Il est rentré et il trouvait sa femme assise sur le canapé, en pleine conversation avec l'homme, assez proche d'elle et un peu moins âgé que lui. Elle se leve souriante, son regard profond, souligné de noir, ses lèvres adorables rehaussées de rouge, et puis ses *seins* délicats qui pointent sous les transparences, ses reins creusés par ses talons vertigineux, son cul moulé par la peignoir. Il l'embrasse délicatement au coin des lèvres, et s'amuse à la faire tourner pour l'admirer.

- Ah, nous t'attendions ! lui dit-elle. Je te présente mon amant qui voulait faire ta connaissance. Et moi, j' avais envie que tu le connaisses aussi! C' est Marc pied piano.

- Tu as parlé de moi à ton mari?

- Ben oui, je ne lui cache rien. Je n' ai aucun secret pour lui. Il connaît tous mes fantasmes, tous mes désirs

- Ah... Oui.. Ça vas? Mon épouse déjà má parlé de vous. Elle aime sa grosse bite...

- Oui, Ça vas... Dis donc, ta femme est vraiment ravissante et sensuelle. Tu as bien de la chance. T' excite pas, mon ange, tu ne réussiras pas à le faire bander. Ce qu' il, son mari veut, c' est une queue, affirmait Marc.

- Tu veux bois quelque chose, Marc ?

- Un peu, oui...

- Je connais vos plaisirs et c' est pour cela que je voulais vous rencontrer. Valerie me parle souvent de vous.

- Assieds-toi, tu veux boire quelque chose ?

- Un peu, oui! dis-il avec une certaine ironie dans le ton.

- Je sais, Valerie me parle souvent de vous. Je connais vos plaisirs et c' est pour cela que je voulais vous rencontrer.

Elle le serve un *whisky* bien tassé, sec et sans glace, comme son ami Gerald aimé et retourne s' assoir quasiment collé contre lui. Ni une, ni deux. Il passe son bras derrière ses hanches, sa main sur la cuisse de sa femme, et elle se tourne vers lui et l' embrasse. L' époux bois en restant interloqué, il ne sait même pas si il sent le goût du *whisky*. Valerie savait que ça fait partie de ses *fantasmes* et qu' il adore la voir ainsi, mais il aimerait en savoir un peu plus quand même. Mais elle continue et il voit que lui y prend *plaisir* en lui caressant la cuisse, la serrant contre lui et, comme ils sont de profil, il voit leurs langues s' emmêler et se fouiller. Elle était surexcitée, recevant ses caresses et la les rendant au centuple, s'offrant sans pudeur ni retenue. Marc toujours lui faisait l' amour avec fougue. Le mari Gerald remarquait qu' elle ne goûtait pas les longs préliminaires doux et savoureux: elle préférait des étreintes brûlantes, un peu sauvages et brutales.

- *S' il te plaît, reste nue: tu es si belle ainsi.*
- *Tu veux pouvoir admirer mon corps en toute liberté et en toute impudeur ?*
- *Je désire te voir belle et nue, car lorsque tu offres ton corps à la lumière, c' est toi qui as la liberté.*
- *J' aime bien ce que tu dis, ce qui est très loin de ce que j' ai longtemps ressenti.*
- *Vraiment ? J' ai du mal à le croire. Pour ton amant, as-tu vraiment quelque chose à cacher? Demandait le mari.*
- *Non, je n' ai rien à cacher à mon amant, mais pour moi le corps a longtemps été quelque chose de tabou.*

Sans connaître réellement ses goûts en matière de *sexe*, il l' a déjà vue chez elle. Il lui fait signe d' approcher et il obtempère. Quand elle à proximité, il l' attire à lui alors que sa femme est toujours à genoux face à son *sexe*.

- Regardez! Tu n' es pas peut-être pas pédé; mais moi, les hétéros, je sais comment les faire bander. Et lui, c' est quand il veut... Et si ça se trouve, il tenterait bien avec moi.

Elle est atypique, et tous les deux forment un beau couple. Une *tigresse* prête à mordre ou à griffer. Ce doit-être ça qui plaît à *Marc*. Et Le mari voit sa femme que prend la *verge* du mec la main et l' embouche.

- Elle aime beaucoup me sucer comme ça!

Il reprend aon souffle et regarde *Valerie* qui s' active sur son *sexe*, longuement, profondément et avec délicatesse. *Gerald* voit maintenant une belle *queue*, légèrement courbée vers le haut, bien rigide et plus épaisse et longue que la sienne. Il admire et il aime que sa femme la suce, la lèche et profite comme lui des réactions de son corps à ses *baisers*. Elle qui, habituellement, n' est pas très portée sur la

fellation, il la sent y prendre un *plaisir* souverain. *Marc* revient s'asseoir près de *Gerald* sur le canapé; son sexe toujours dressé trahit son appétit et laisse augurer un grand moment de *jouissance*.

- *J' ai envie de vous baiser tous les deux. Que vous soyez à sa disposition et que vous me fassiez jouir plusieurs fois, dit Marc le vigile.*

- *Avec plaisir et j' ai très envie de te voir avec ma femme. Tu dois bien connaître ses points faibles?*

- *Regarde chéri, ce que tu vas prendre dans le cul! Mais je vois que n' es pas plus inquiet que ça, gourmand!*

Sa colonne de chair disparaît à chaque assaut pour ressortir luisante de mouille. Elle lèche la paume de sa main pour humidifier sa *vulve*. Il ne sait pas si elle mouille sa *fente* ou bien si elle se régale de son jus; la *pute* ne le quitte pas des yeux.

Quarante

Il ne remarque que sa jupe un peu trop courte dévoilait ses jolies jambes rondes et sa superbe croupe à peine cachée par un slip rose qu'elle avait, à son habitude, enfoncé profondément dans sa fente, faisant ressortir les lèvres roses de sa *chatte* toujours humide. Elle l'avait expliqué pourquoi avec sa charmante petite moue: quand elle marchait, le frottement de la *culotte* sur son *clitoris* et son petit trou lui procurait des sensations très agréables qui débouchaient sur de petits *orgasmes* qui lui arrivaient dans les endroits les plus inattendus. // est bien 23 heures passées... Elle est la femme imaginaire. C'est à la fois réel et irréel. Elle s'offre d'impudeur à la proéminence de la belle impétueuse. La défiante de sa suprématie, elle survole l'aura de la femelle alanguie. Bien sûr qu'elle trouve un *sex* en *érection*. Quel homme résisterait à ce genre de situation? L'époux debout, le *sex* tendu et les mains attachées dans le dos, selon leur *plaisir*. Pendant qu'elle se fait

pilonner la chatte, elle invite son amant à lui prendre les seins et faire rouler les pointes. Le salaud ne doit pas y aller de main morte car Valerie laisse échapper un cri sous la douleur, mais des râles de plaisir prennent le dessus.

- Regarde, mon petit pédé, regarde cette queue qui me démonte la chatte. Tu la voudrais bien, hein? Approche ta bouche près de ma chatte, viens sentir se parfum de sexe. Approche ta langue et lèche-moi doucement.

- Oui, elle est comme toi! Tu embrasses bien et tu as envie d'être à moi, je le sens.

- Oui, très!

- Ah, tu voudrais bien y goûter, à ma queue... Suce-moi pendant que je m'occupe d'elle, dit le black Marc.

Gerald s'agenouille. Sa femme lui regarde, l'air de dire « Tu vas voir comme je suis avec lui... » Elle guide sa queue vers la bouche du mari et lui dit:

- Suce-le doucement et profondément, il aime ça! Vas-y, fais-la cracher, cette belle bite.

Pompe-la bien à fond. Écarte tes fesses, mon chéri, que je te doigte. Tu vas voir, il va t' inonder la bouche.

- Allez, princesse... Tu en as envie aussi? lui dit-il.

Son sexe lui remplit la bouche. Son gland est bien dessiné et large; il ne peut s' empêcher d' imaginer et de désirer qu' il l'encule. Il l' enfonce progressivement dans sa gorge pour lui faire plaisir et il sent sa main qui appuie sur sa tête pour mieux l' enfoncer. Il étouffe un peu, mais il se sens à lui et il fait ce qu' il aime. Il fait ce qu' il aime aussi: sucer et exciter un homme pour qu' il ait envie d' elle. Le black sent les tressaillements, les mouvements instinctifs de son bassin qui veut baiser sa bouche.

Gerald les entends s' embrasser. Il la déshabillée et il est à la hauteur de la culotte de sa femme qui a une jambe appuyée contre lui et l' autre, le pied posé sur le lit. Il épouse la forme de sa culotte sur ses lèvres et il voit bien qu' elle est toute mouillée.

- Tu m'as bien sucé. J'ai très envie de te baiser et que ton mari te voie telle que tu es quand tu as envie et que tu viens chez moi pour te faire enfileur comme une petite salope que tu es.

- Oui, je serai totalement à toi et telle que tu aimes. Tu peux tout me demander.

Il hoche la tête parce qu'il ne veut pas lâcher sa queue et il descend la culotte de sa femme dont le fond est trempé.

- Sens comme elle mouille et comme elle a envie.

Elle porte la culotte à son nez et il sent cette odeur suave et salée qui dénote qu'elle doit couler depuis un bon moment. Il la lèche un peu pour mieux en goûter la saveur. Mais le sexe de la femme l'attire trop pour qu'il s'occupe de la culotte de sa femme. Il regarde ses doigts ouvrir les lèvres de sa femme pour lui fouiller la chatte, faire rouler

son *clitoris* et la pénétrer avec deux puis trois doigts bien épais et gluant de *cyprine*. Soudain, il se retire de sa bouche, emporte sa femme sur le lit. Elle s'allonge, cuisses ouvertes, la *chatte* luisante de mouille. Alors, il lui dit:

- Lèche-là, je n' aime pas quand elle est trop lubrifiée.

Marc s' agenouille, penché sur le lit, pour plonger la tête entre ses cuisses et lécher toute la mouille qui enduit ses lèvres, l' entrée de son vagin et ses cuisses. Il aime la *lécher*, il aime la préparer pour un mâle qui veut la *baiser*; il aime sentir qu' il l' offre à un homme et qu' elle va lui donner tout ce qu' il veut. Elle relève les cuisses parce qu' elle sait qu' elle a coulé jusqu' entre ses *fesses* et qu' il n' aime pas ça. Elle s' offre son *cul* à *lécher*, à nettoyer et elle en profite pour l' *exciter* en la pénétrant légèrement de sa langue. Pendant qu' il réalise ce doux nettoyage, il s' est mis derrière lui et il lui caresse les *fesses*, se branle d' une main et lui dit comment la *lécher*.

- Elle aime beaucoup quand tu enfonces la langue dans son vagin comme une queue qui va rentrer. Regarde comme elle écarte les fesses pour que tu lui lèches le cul. J' aime beaucoup ta femme, elle se donne complètement quand elle vient me voir.

Et Gerald sent ses doigts qui l' ouvrent les fesses et viennent préparer l' entrée de son cul.

- Je sens que tu es comme elle. Tu aimes te faire enculer et sentir la queue d' un mâle qui te baise. Tu aimes t' offrir à un homme et surtout à celui qui baise ton épouse.

Gerald ne peut que hocher de la tête. Il avait envie de lui dire « Baise-moi, j'ai envie de ta queue, d' être ta salope et de sentir la bite qui fait jouir ma femme. » Il est allé prendre le gel dans le tiroir de la commode et une capote qu' il enfile.

- Avec toi, je vais mettre une capote comme pour une pute. Tu seras ma pute et j' ai

envie de te baiser. Avec elle, je n' en mets jamais ! Je lui ai montré mon dernier examen de MST et VIH. Elle aime sentir mon sperme la remplir et couler de sa chatte, tu verras !

- Ah, le salaud, il connaît toutes ses envies.

Il sent ses doigts qui l'écartent le cul, qui lui pénètrent et l' enduisent de gel. Il s' ouvre tout seul, sans difficulté, tant il avait envie de le sentir. Il l' entend enduire son sexe et ça l' excite encore plus. Il bande et il avait envie de se branler pendant qu' il se prépare. Mais il attrape ses bras et le maintient les mains dans le dos.

- Tu es prête, ma salope?

Il présente son gland à l' entrée de son cul et il n' avait qu' une seule envie, c' est qu' il lui pénètre comme elle, qu' il soit sa salope et qu' il sente qu' il se donne à lui comme Valerie. Il veut qu' il sache qu' il dispose de deux salopes pour son

plaisir et le vôtre. Il lui pénètre et il sent le *gland* qu' il avait sucé et *excité* s' ouvrir encore plus. Il y a cette douleur qui lui rappelle qu' il est un homme et qu' il aime se sentir rempli par un mâle et que cette *douleur*, ce sont les prémices à être *enculé*. Il aime cette *douleur* qui est de plus en plus fugace mais qui lui rend *salope*.

- *Baise-moi ! Encule-moi ! Je veux sentir ta bite et que tu aies envie de moi. Vas-y, Marc chéri, encule-moi ; t' en meurs d' envie, et moi aussi. Prends mon cul, remplis-moi.*

- *Assieds-toi sur ma bite, salope !*

Le *plaisir* est intense. Il s' enfonce délicieusement, centimètre par centimètre. J'ai la sensation d' être rempli, mais son *amant* continue sa progression. C' est une *colonne* de chair qui me visite; de ce *plaisir* indescriptible. Sa *queue* tendue face à lui et la sienne dans son *anus*, le *salaud* n' arrête toujours pas de lui dilater. Gerald avait l' impression que son *gland* touche le fond. Et il le *baise*, il l' *encule*. Ses coups sont longs et forts. Il lui

dit qu' il est une bonne *salope*, un bon petit *pédé*, un parfait *cocu enculé*. Il regarde *Valerie*. Il voit son regard mêlé d' *amour* et de *perversité* à le voir *baisé* par son *amant*. Elle se caresse devant lui, la *chatte* à dix centimètres de ses yeux. Elle a les cuisses grandes ouvertes et vient poser sa *chatte* sur sa bouche. Chaque coup de reins pousse sa langue dans son *vagin*, entre ses *fesses*, dans son *cul*.

- *Regarde, Valerie, son mari... Comme il aime ça, ton mari! Encore plus salope que toi quand je te sodomise.*

- *Perverse... Tu es un pervers de m' avoir donné à ton amant.*

- *Perverse! s' exclame Valerie. Oh! Je le reconnais. Mais alors, que dire de toi? Non, mon amour, ne regrette rien.*

Il va le faire *jouir* parce qu' il s' amuse à lui serrer la queue pour mieux la sentir.

- *Je sens les spasmes qui montent. Il me traite de tous les noms et rugit quand il lâche sa*

jouissance. Je sens sa queue gonfler et propulser son sperme dans mon cul. Je suis sa pute, sa salope et je l' ai fait jouir. J' en suis heureux et je le sens s' affaler sur mon dos, en sueur, comme moi quand je jouis dans ma femme. Je me sent sa femelle et j' aime ça.

Gerald vait senti sa queue se raidir et une chaleur l' envahir. Les soubresauts de sa bite déversent dans son cul un torrent de foutre ; le *salaud* l' inonde de sa crème. Il avait été baisé par lui, il a pris sa femme, il lui ai tout offert et il avait envie qu' il la revoie et la fasse encore jouir. Il avait envie qu' elle rentre encore couverte de son odeur et pleine de son sperme. Elle avait encore envie qu' il vienne la voir ou l' appelle pour qu' il puisse assouvir ses envies avec elle, en son époux. Ils se reverront quand l' un ou l' autre aura envie. *Gerald* reverrait le *vigile Marc* ici ou chez lui, parfois peut-être avec *Valerie*. Il n' y a pas de règle, pas de prévisions, juste une envie de reproduire et de perpétuer l' envie de chacun aux plaisirs qu' ils avaient connus ensemble.

Quarante un

Gerald Epazzio était de retour à sa vie conjugale avec l' aide de la *mafie sicilienne* qu' administre d' une main ferme sa vie. Sans que la moindre pitié viennent à l' effleurer, elle n' hésite pas à l' assener de tanner plus *vicieuses* les unes que les autres.

La sonnette retentit dans toute la maison et réveilla *Valerie*. Elle était confortablement lovée dans sa couette, hors de question qu' elle en sorte. Qui pouvait bien sonner à sa porte un dimanche matin si tôt? Son époux *Gerald* est déjà sorti... Elle jeta un coup d' oeil au réveil. Presque midi. La veille, avec sa copine *Thérese*, elles avaient passée la soirée ans un bar à vin du quartier, à papoter, se plaindre de la vie et rire de tout et de rien. La soirée avait filé, et *Valerie* va prendre une douche avant d' aller au lit. Elle s' était couchée à *4 heures*. La sonnette retentit de nouveau, plus longtemps cette fois. Qui cela pouvait il bien être ?

La voisine? Pour lui rappeler quelque chose? Probablement pas. Elle ne serait pas embêtée de l'ouvrir immédiatement. Elle était habillée de sa plus belle robe, une de soie bleu-gris, longue et plutôt moulante. Sa chute de reins, ses fesses et ses seins n'auraient pu être mis mieux en valeur. Elle est tout simplement splendide avec ses longues boucles brunes relevées en chignon révélant un dos magnifique.

- Il y a quelqu'un? Lance à la porte une voix d'un homme, et Valerie reconnut son léger accent.

- Oui, oui, j'arrive, une seconde, marmota-t-elle d'une voix endormie.

Elle ouvrit les yeux, tout à fait réveillée cette fois. Voilà qui était très curieux. Valerie s'étire, bailla, et de bon gré mal gré, finit par poser un pied nu sur le parquet glacé. Elle frissonna et se leva rapidement, sautillant jusqu'à la porte et regarda par le juda, personne. Elle ouvrit la porte et se pencha à droite et à gauche, personne non plus. Elle entendit des pas sur le trottoir devant sa maison,

Un inconnu devant elle. Il est grand et d' une carrure athétique, avec des cheveux bruns un peu rebelles et il devait avoir trente ans. Il avait la peau tannée par le soleil, et il portait un caban bleu marine et une grosse écharpe en laine d' alpaga. L' homme s' arrêta brusquement et leva les yeux vers *Valerie*. Ses yeux étaient d' un vert perçant qui la glacèrent. Ces yeux... Comment aurait jamais pu les oublier. Ces yeux lui rappelèrent ceux d' un autre, cinq ans plutôt. En un *flash* tout lui revint. Les virées en boîtes, la musique assourdissante, les soirées enfumées avec son groupe de musique, *drogues* et *rock in roll*, les baisers passionnés, et puis leur dernière conversation à l' entrée d' un *club*, quand sans prévenir il lui avait annoncé qu' il partait, qu' il avait décidé de rentrer à *New York*. Puis, le néant. Les soirées seules, vides de sens, à errer dans la maison désertée... Elle avait passé des semaines sans sortir chez elle, à commander des *pizzas* et à se laisser aller, béante, brisée, elle croyait qu' elle ne pourrait plus jamais être heureuse. Mais la vie avait repris ses droits, et cinq ans après sa blessure avait cicatrisé. Voilà que ses yeux verts à la *Allain Delon* l' avaient replongé, un

instant, dans cette tempête d'émotions qu'elle croyait avoir laissé derrière elle.

- Vous êtes Valerie? Demanda l'homme en la dévisageant.

- Qui... Qui êtes vous? Murmura-t-elle comme pour elle même.

- Je m'appelle Jacques Delayé. Inspecteur de police de Paris.

- Êtes-vous policier? Tu n'étais pas, musicien?

- Bien sûr... Policier et musicien...

Valerie resta une seconde interdite. Était-elle une hallucination? Il était à recherche de son mari Gerald? C'est ça? Même les yeux verts que ceux de son ancien amant qui un jour partit et qu'elle n'avait plus jamais revus?

- Je suis dans une enquête de trafic de drogues et mon chef m'a demandé de vous retrouver. Il ne savait pas si vous habitiez toujours à la même adresse.

- Et bien. Comme vous le voyez, je suis toujours là, dit-elle d'un ton sarcastique.

Valerie ne comprenait comme il se retrouvait là. Elle s'en voulut instantanément d'avoir laissé transparaître une pointe d'amertume. Après tout. Il avait bien longtemps qu'elle avait laissé derrière elle la tristesse, la colère, et Jacques parut noter le ton de la réponse mais ne fit pas de commentaire.

- Veux-tu entrer chez moi? Sûr vous plaît!

- Avec plaisir... Et le bandit Gerald, son époux cocu consentant?

- Il est absent...

- Ne t'inquiète pas: avec moi, ton secret est bien gardé.

Elle porte une belle petite robe d'été bleue et c'est là son seul vêtement, elle ne fait pas ça pour attirer l'œil, au départ, mais par confort. Il était tout près d'elle. Il ne put s'empêcher d'imaginer les lignes de son corps fin en dessous du

petit robe qu' elle portait. Elle avait probablement des *seins* énergiques qui pontaient vers le haut et qu'il devait être délicier de titiller – mais, il s' égarer. Elle leva les yeux vers lui. Il la regardait avec un rictus un peu carnassier, et imaginait-elle, méprisant. Il penche vers elle, lui souffla avec une voix un peu rouque:

- Vous continuez très belle!

- C' est la plus belle déclaration...

- Je te promets, on ne parlera pas de *Gerald* si tu ne veux pas. Sa maison est un espace mystérieux à nous.

- Alors nous sommes ici entre deux adultes consentants. Mais nous ne pouvons pas le faire sans demander une contrepartie, un signe d' engagement de sa part.

Bouche-bee elle releva lentement la tête. Le plaisir qu' elle avait resenti était venu par vagues sucessives avant d' exploser en elle, et elle n' avait pu retenir un gemissant quand, il avait s' intéressé par elle. Il sentait dans son dos la robe de *Valerie*

qui l'effleurait et son parfum que l'énivrait. Quelle était cette odeur délicieuse. Il avait envie de l'attraper et de la faire basculer sur lui, de pouvoir placer sa tête au creux de son cou, sentir chaque parcelle de peau entre son menton et sa cravicle, caresser ses cheveux. Il sentait son coeur s'accélérer et sa respiration devenait plus difficile à contrôler. Il se rendait compte qu'il délirait complètement. Il voit déjà la femme avec des choses *audacieuses*. Pour les scènes d'action, il ne manque pas d'idées... Mais, en chair et en os, moulée dans cette robe qui met en valeur ses courbes, elle est splendide.

- *Entrez, je vous en prie. Alors, suivez-moi.*

- *Tu es magnifique. Tourne-toi.*

- *Voilà, c'est mieux, dit-elle.*

- *Tu peux te mettre comme d'habitude, tu sais! Comme tu y vas, ma jolie! Je ne te couvrirai jamais d'or ou d'argent: je ne t'offre que ce que je pense être juste!*

- *Nous saurons cela rapidement!*

- Tu penses plutôt... Un beau mâle. Bien sûr, c' est à ça que je pense!

Elle se dirige vers l' entrée, ses talons claquent sur le carrelage. Sur le visage de *Valerie*, aucune anxiété, seulement de la surprise. Le plaisir est ailleurs, intellectuel, *fantasmatique*. Elle respire si fort qu' à chaque aspiration elle pense que le *sein* va jaillir et cela est plus que *sexy*. La sensation d' être une vraie femme, d' être le centre d' intérêt de ces doigts qui glissent entre chacune des phalanges du peton, d' être calmée par ces gestes si... Délicatement *féminins*. Pourtant, tout dans l' attitude de *Jacques* dénote de cette remarque qu' elle se fait intérieurement!

Il était subjugué par la *lascivité* qui émanait de son corps magnifique. Elle la voit du coin de l' œil tendre son menton vers la forte *érection* qui distend son apantalon. Il bande comme un âne, difficile de le nier.

- Difficile de résister n' est-ce pas ? Ça t' excite, mon gros cul.

- Mmmhh... Ouais, il est superbe. Super sexy, tu veux dire, je corrige ses mots, trop envoûté par cette scène pour me retenir.

Son sexe tendu jaillit mais ne garde pas longtemps sa liberté car la main de Valerie s'empare. Elle commence à jouer avec, s'extirpant quelques grognement de satisfaction. Valerie est toujours à genoux sur son sofa, les fesses courbées vers lui.

- Regarde sa chatte, comme elle est excitée et ouverte.

Elle était là, nue, offerte aux regards de son amant, cette belle chatte entre ses si belles jambes se désire de se faire pénétrer par son sexe. Elle comprend les intentions de son amant. Elle semble vouloir l'en dissuader. Elle l'enjambe, place son bassin au-dessus du sien, saisit son sexe raide comme de l'acier et se laisse la pénétrer. Il l'agrippe aux hanches, accélère, force et dans un cri, il s'arrête, tendu, fiché en elle. Elle crie en même temps, se cambre puis, s'écroule devant lui.

Ils sont secoués de spasmes tous deux. Il ne faut que quelques mouvements de ses bassins mutuels pour qu'elle *jouisse* à son tour, trop excité par cette soirée pour endurer plus longtemps cette overdose *d'érotisme*. C'est bon, il est gros, dur, vigoureux et commence aussitôt à la *baiser*.

- *Oui! Je veux! Encore. Plus fort! Je jouis. Je jouis. Je coule. Je crie mon plaisir.*

Elle sent le *sperme* de Jacques l'inonder la chatte, couler le long de ses cuisses. Que c'est bon. Elle ne peut que remarquer le filet blanc qui s'écoule le long de sa cuisse. Ça devrait lui dégoûter mais c'est plutôt le contraire.

- *Tu m'as fait l'amour divinement.*

- *C'était délicieux, tu es une femme merveilleuse. Je n'aurais jamais imaginé que tout ceci arrive plus une fois... Sincèrement, j'ai envie de faire plus encore!*

- *Toi aussi tu es un homme admirable et j'aimerais que tu me fasses l'amour!*

- Vous êtes sublime, lança-t-il d'une voix suave... Vos jambes interminables, vos lèvres rouge carmin, votre regard tellement fort et tout en même temps, si érotique. Donne moi l'espoir, laissez-moi y croire et demain... Je sera là.

Un jour de folie, ces moments là sont très forts... Sa tête est en perdition, son corps en ébullition. Elle veut rencontrer cet homme, elle veut... Qu'est-ce qu'elle veut ? Son regard se fit plus doux, plus tendre. Le plaisir, c'est comme la vie, plus les choses sont difficiles à atteindre, meilleur est le résultat. Et le hasard s'en est mêlé encore une fois. Ils faisaient l'amour avec tendresse, avec volupté, quelquefois avec une violence qui nourrissait ses désirs mutuels et ses fantasmes les plus fous. Elle devint la plus incomparable des maîtresses. Un dernier baiser les lie, pacte secret d'amoureux heureux de faire la fête des corps, heureux de s'aimer tout simplement. Il partit sans de retourner.

Quarante deux

Il faisait une chaleur étouffante. Elle avait oublié cette sensation de soif dans ce climat aride et sec. Mais, elle devait oublier tout ça. Tout ici n'est pas que *danger*. Un monde calme mais, qui inspire la méfiance. Les hostilités se cachaient dans ce paysage de désert, mais le *danger* était omniprésent. Une seule minute de inattention pouvait lui coûter la vie. La nuit allait tomber et dans ce décor si dangereux, la nuit pouvait se révéler encore plus inquiétante. Une pluie drue tombait depuis tantôt trois heures sur le sentines enténébrées des quartiers de la grand ville. L'onde diluvienne se deversée à loisirs depuis un ciel sinistre et noir dont la teinte de plomb mortifière était à la semblance d'un *enfer* aqueux. De place en place. Des éclairs zébraient et dardaient l'orbe sépia dont la pesanteur ténébriste eût pu inspirer et posséder jusqu'au sublime le pinceau exarcebé... Ce orage, que l'on eût voulu bienvenu, rompait

opportunément avec un de ces accès torride d' un été d' exception proluxe en moiteurs et en suffocation morbides. Le flot des eaux poursuivait sans relâche sa tache expiatoire, détrempant les rues, les corps, et les consciencies de celles et ceux, pécheresse et pêcheurs, que nul parapluie de toile dérisoire ne parvenait à proteger des gouttes. Les trottoirs et pavés gras voyant dégouliner les liquides des cieux depuis les goutières qui mais n'en pouvaient.

Elle se reveille brusquement dans son lit, en se redressant haletante, le souffle court. Quel rêve étrange! Elle ressent une mélande d' euphorie et de frayeur.

Gerald Spazzio en fuite gravite l' escalier de l' immeuble quatre à quatre jusqu' au dernier étage. Comme tous ces qe pratiquaient son métier, il se méfiait des ascenseurs qu' il considerait comme des pièges. Souffle court, sans menager sa fatigue, il mit son sac en bandoulière et décrocha l' echelle de secours. Il l' engagea dans la trappe du plafond. La porte de l' ascenseur s'ouvrit une voix l' interpella:

- *Que faites-vous cette échelle?*

Le sang de *Gerald* bouillonna. L'inconnu fit volte-face, un *pistolet 44 magnum* dans chaque main, l'adrenaline en effervescence et les neurones en *turbo*. L'homme qui sortait de l'ascenseur, des cadeaux pleins les bras resta tétanisé, muet, la mâchoire ouverte jusqu'aux genoux. Le physique de l'inconnu impressionnait. Tout petit déjà, ses camarades le confondaient avec un tracteur. De noir vêtu avec de gans rouge, pour attirer le regard plutôt que le visage, une cagoule et une arme à chaque main, il dégageait l'amour de *Tyson* en colère. *Gerald* tremblait, la sueur perlait son front.

L'inconnu le mit contre le mur. Il le fouilla. Il est un *bandit* et cacher une arme. Mas comme tout idiot que se veut intellectuel, il ne possédait qu'une batterie de stylos aux couleurs multiples et un portefeuille en cuir grenat offert pa la société.

- Je suis attendu par mon épouse, murmurait-il comme un *gosse prit en faute*.

- je ne suis pas qu'un petit comptable.

- Ah Oui... Comptable de la *mafie italienne* ? Tu va payer pour tous des atrocités qu'elle génère. Une

organisation criminelle que vendre drogues et armes.

Gerald ne savait plus où regarder.

- Alongez tous sur le sol.

- Mais ?

- Ne te fais pas chier. Fou toi à plat ventre.

Il ne n'aimait pas la violence par la violence. Mais *Gerald* avait été arrêté en fragrant délit. Il était armé et portait cocaïne. Ces faits sur une dénonciation anonyme et avec preuve matérielle.

- Soyez poli, voulez-vous? Répliqua-t-il en tapant du marteau sur la table.

- Moi , je défend ma vie, dit Gerald au tribunal.

- Tu la défend mal, trafiquant de drogues. Parler de votre ego n'est pas poli. Vous êtes un bandit. L'ennemi public numéro un. Chef de gangs.

- Tu m'accuse de tous les crimes que vous passent par la tête.

- *La lois vous déclare responsable de toutes les accusations.*

Gerald Spazzio est condamné à 15 ans de prison. Il fut également condamné à payer soixante dix mille euros de dommage à justice. Sa cellule, deux mètres et cinquante sur un mètre cinquante, ne possédait pas des toilettes. Mais un sceau appelé « tine » à vider tous les matins dans l'unique W.C turque de la corsive. Il endura son souffrance. Elle ne bonifie personne. Il ressassa son cauchemar: nuits, jours, heures, minutes, second après seconde. Son épouse Valerie avait disparue complètement. Calme et sans regret pou son mari laissé derrière elle, oublié et perdu dans son cerveau torturé. Des années durant le bandit touilla cette vengeance comme le diable agite la lave des volcans. Valerie avait resté avec l'argent qu' il avait gagné trafiquant haschich en Espagne.

La semaine lui avait paru étrangement longue. La météo même s'était montrée routinière et les chaudes journées gorgées de soleil s'étaient renouvelées sans aucune perturbation. Le soir, la

chaleur ne faiblissait pas et l'air était rare. Dehors il faisait nuit et les derniers frémissements de vie s'étaient tus. *Valérie* plus ses yeux, mais, trop tard. Car quelque chose en elle aussi s'était mis à brûler. Elle est énervée. Chaque soir, elle s'est masturbée, c'est devenu une habitude. Mais frustrée de ne rien sentir dans sa chatte à part ses doigts, elle a eu du mal à trouver le sommeil. Elle file dans la salle de bain, se douche rapidement, puis fébrilement se maquille, s'enduit les lèvres d'un rouge intense, se parfume. Vingt minutes plus tard, elle se rue dans la chambre. Elle enfile les bas, la petite robe, frémissante d'excitation, les escarpins noirs, les plus hauts. Vite, un collier de perles.

- Voilà, je suis prête, dit-elle.

Les talons des escarpins claquent sur le parquet du bar; la démarche est légèrement chaloupée, les nichons ballottent au rythme des pas. Elle perçoit le regard perçant de l'homme qui l'examine des pieds à la tête. Elle est fière du résultat. «*Ouf, je lui plais !* »

L'homme se leva, claqua sa porte et tourna la tête dans la direction de *Valérie*, cherchant son regard dans la pénombre. Il n'est lui pas inconnu ; avec son regard perçant et ses manières un peu distante, il avait déjà attiré son attention à plusieurs reprises. Elle souvint qu'il lui avait même trouvé une certaine distinction : la quarantaine, les cheveux denses et bien noirs, une fine moustache, toujours bien habillé. Il s'appellait *Sebastian*. Il attrapa une cigarette dans l'étui, le porta à ses lèvres, et s'avança d'une démarche faussement assurée. Dès qu'il passa devant elle. *Valérie* agrippa son bras fermement, mais sans agressivité. Le jeune homme s'arrêta et feignant la surprise il tourna ses yeux vers elle.

- Dit moi, *Sebastian*, c'est bien *Sebastian* son nom ?

- Vous êtes... absolument ravissante ! Qu'est qu'il y a ?

- Merci, Monsieur... Voulez-vous... Tu as vu quelque chose ?

- Vous me troublez, dit-il en riant.

Valerie avala la salive. À l'intensité de sa voix elle sentit qu'il ne pourrait pas se permettre de répliquer à la légère ni de contourner la question. Alors il répondit que oui. Alors elle croise les jambes, les paupières légèrement entrouvertes, en montant un genou plus qu'il ne le faudrait. Le haut des bas apparaît, les attaches des jarretelles, la peau nue... Devant le spectacle des cuisses découvertes, le boss sent sa queue durcir, coincée par le slip, à l'étroit dans le pantalon. Valerie avança son visage et planta son regard dans le sien. Quel pervers...

- Qu'est-ce que tu a vu ?

- Vous êtes d'une impudeur! J'ai vu que tu es venu chercher un mâle, et que tu n'est pas trouvé. Comment tu t'appelle ?

- Valerie Spazzio. J'ai l'air d'une pute, on voit tout! Ça ne va pas du tout! Tu regard mon derrière, mon... Mon cul! Mon gros cul ! Regarde-le bien. Tu l'aimes, mon gros cul, sale pervers? Tu vas le toucher. Vas-y, salaud, regarde, régale-toi...

- Vous avez une paire de nichons superbes; ils valent largement vos jambes. Vous êtes ravissante, délicieusement excitante et... Bandante!

Tu es vraiment bête ou quoi? Femme du dangereux Gerald Spazzio.

En fait, elle frissonne d'excitation; sa respiration devient difficile. Elle sait qu'il sait... qu'il sent bien qu'elle est folle d'envie d'être touchée plus haut. Les *seins* lui font mal, ils sont durs, la pointe irritée par le tissu du *soutien-gorge* qui les comprime. Le cœur cognant la chamade, elle attend, les bras le long du corps, immobile, soumise.

- T'en connais Gerald, toi?

- Non, mais pourquoi faire?

- Je sais pas. Peut-être rien.

- On ne peut pas laisser comme ça. Il faut l'aider.

- Tu crois que tu m'impressionnes. Allez y avant d'avoir des problèmes.

- Chacun retourna à ses problèmes comme si n'était rien.

- Vous êtes folle, on pourrait nous voir, lui dit-il.

C' est une belle femme, très distinguée et très cultivée. La situation est délicate. En cas d' erreur d' appréciation sur les intentions inconscientes ou secrètes de *Valerie*. Alors, qu' elle s' engageait dans le couloir , elle pouvait presque sentir les deux yeux de *Sebastian* sur son dos. Tel un fruit trôp mûr, encore toute fumante de la chaleur de la journée. Une porte s' ouvrit et ils disparaient dans l'obscurité d'une pièce de quatre ou cinq mètre de large. Les yeux de *Valerie* se posèrent sur le providentiel tapis barbare en lambeaux qui recouvrait le sol.

- *À cette table, vous serez protégée.*
- *Oui, tout à fait, me répond-elle.*

Elle s' assise devant la table ou se trouvaient un gobelet vide et une bouteille d' eau. Elle le remplit avec nervosité en fixant la porte comme si cela pouvait à maintenir le dande à distance. Veillant à ne rien laisser transparaître de l'aphreenstion qui montait en elle.

- Ça va ?

- Oui, ça va?

- Et ton mari ? Comment ça va ?

- Il est détenu. Je n'ai pas de nouvelles de lui. Je pense que ça va, aussi.

- Ça va me ferait plaisir de le revoir un jour. On a passé bons moments ensemble dans le temps.

- T'auras l'occasion. C'est des conneries tout ça. Tout ça n'empêche pas de les flics de s'intéresser à moi.

- C'est une autre chose, dit Sebastian.

- On se parle quand?

- Je t'appelle, dit Sebastian.

Il reprit d'une voix dure qui tranchait avec le ton amical des premiers instants. Le temps s'arrête. Valerie avait encore un peu de foutre au coin de la bouche mais cela n'avait nullement l'air de la gêner. Elle avait remonté ses cheveux sur sa tête, elle était belle, désirable, inconsciente, l'insouciance de la jeunesse sans doute. Elle sort et claqua la porte.

Il l' avait rencontré il y a quelques mois. Elle avait fixé un rendez-vous téléphonique. Elle venait rpegulièrement, elle était ponctuel.

Quarante trois

Dans la prison Gerald spazzio parlait avec un partenaire de cellule (tueur de la mafie connu comme le Palyboy à cause d' être u homme beau) de son épouse Valerie:

- Ma femme a avec elle 100.000 euros. Elle a dusparue de ma vie avec l' argent. Tu vas sortir de la prison demain pourrait me faire un service.

- Qu' est-ce que c' est que je fasse? Je t' écoute.

- Elle me trompait. J' aimerais que tu la bouscule, mais sans lui faire trop mal. Je vais lui

donné 20.000 euros. Il ne peut-être un meurtre. Le nez cassé faire son mieux. 3 ou 4 dents cassées.

- Qu'en pensez-vous ?

- D'accord... C'est mon métier. Je vais lui faire une visite. Lui parler et voir qu'elle dit.

Il insiste pour que ses mesures soient prises. Il ne devait pas être dévalisé par son épouse.

Dans sa maison Valérie a enfilé la jupe à boutons puis, assise sur une chaise, face au miroir de sa chambre, elle s'est observée, croisant et décroisant les jambes. Enlevant le bouton du bas de la jupe, elle a tenté de savoir si le haut de ses bas était visible. Puis un autre bouton; elle croise les jambes... Cette fois-ci, un œil averti pourrait apercevoir un morceau de chair nue et l'attache d'une jarretelle. Elle se trouve belle, *séduisante*. Elle se sent femme; terriblement femme. Un mot lui vient à l'esprit : "*femelle*". Une *femelle* faite pour *séduire* les hommes, faite pour être caressée, tripotée, *vicieusement*. Une fois de plus sa petite culotte, qu'elle a pris soin d'enfiler par-dessus le porte-jarretelles, s'humidifie au point de coller à sa vulve.

Playboy avait sorti de la prison et il allait chercher l'épouse de *Gerald* dans un restaurant qu'elle aime fréquenter. Entré dans *Bordeaux* vers midi, il est arrivé facilement dans la rue du restaurant grâce à la voix suave de son *GPS*. Était-ce à cause du stress ? Il avait galéré autour de la place du *Pont de Pierre*, le retrouvant dans un passage réservé aux bus. Bien entendu, il y en avait un derrière lui qui *klaxonnait* pour qu'il dégage de son chemin. Il était pourtant passé devant le restaurant sans même le voir, qui était tout simplement sur les bords de *Garonne* en face d'une caserne de *pompiers*.

C'est alors que il l'a découverte en vrai: de dos, assise devant une grande table ronde recouverte d'une nappe blanche, disposée contre la large paroi vitrée. Il s'est approché, l'a saluée tout en lui demandant de s'excuser pour l'abordage. Il vient déposer une bise sur sa joue. Elle était d'une tristesse infinie, celle d'une femme qui ne croit plus en rien. Ce n'était pas de la mélancolie, mais du désespoir. Il la sentait fragile, malheureuse. Il avait trouvé son visage amaigri, du moins par rapport aux photos qu'il avait vues d'elle. Elle éprouve un

besoin urgent d'uriner. Après avoir pris un café, elle est partie aux toilettes. Il l'avait enfin vu marcher: quelle allure! Elle fait partie de ces femmes qui, malgré la hauteur des talons, ont une démarche classe et *sexy* à la fois. Elle l'a parue plus à l'aise, moins triste, peut-être grâce à l'effet du seul verre de *vin* qu'ils avaient bu.

Au la voir: « *Quel cul, vous voulez dire!* » C'était elle, *Valérie*. Il est admiratif de jambes de femmes gainées de bas vintage tendus par un porte-jarretelles. On peut appeler cela être *fétichiste*. Tout simplement, il doit s'agir d'un souvenir d'enfance. Depuis cette époque, je *fantasme* sur des dessous identiques. Lors de mon adolescence, il était friand de revues où s'étaient étalées sur des pages glacées des photos de femmes *exhibant* leurs cuisses recouvertes de bas. Debout devant le *bar*, il avait attendu quelques minutes son retour. Lorsqu'elle est revenue, il avait tout de suite remarqué qu'elle avait rectifié son *maquillage*. Bien que très mince, elle était superbe. Et quelle allure lorsqu'elle marchait! Cette femme avait vraiment une classe folle. Elle devait avoir environ quarante ans, le visage carré, avec de grands yeux tristes. Elle

l'a parue un peu moins triste, plus décontractée. Ils avions peu bu, juste un verre de vin chacun. Ls sont sortis du restaurant. Ils avaient donc marché, côte à côte, sur le quai longeant la *Garonne*.

- Je t' ai jamais vu. Comment s' appelle tu? C' est quoi ton prénom?

- *Playboy*. Peu de gens me connaissent. Je te cherchait.

- À cause de quoi?

- De sa beauté, c' est ça... Tu es une femme magnifique.

- Merci. Tu es vraiment un homme beau.

C' est beau de voir une femme *séduire*, c' est courageux et elle était très admirative de l' estime qu' il faut avoir de soi pour y arriver. Arrivés à sa voiture. Elle s' est offerte, collée contre lui. Elle est alors venue se coller contre moi. Agrippant son cou de ses doigts fins, elle a posé ses lèvres sur les siennes, ou plutôt elle a saisi sa bouche, a enfoncé sa langue et ç' a embrassé encore plus profondément,

plus fougueusement que durant leur promenade, dans une sorte de *frénésie* trop longtemps contenue.

La soirée a passé très vite. Tout est rangé. Le soir, après son *dîner*, sachant par son personnel que l' *arrestation* et la *condamnation* de *Gerald* son mari. *Valerie* a reçu l' *amant* dans sa maison. Après un moment il murmura:

- Où est-il, son mari?

- *Gerald*?

- En prison? Vous l' ignorez, donc?

- Oui... vous connaissez *Gerald*?

- Non...

- Personne ne l' imagine aussi débile que ça. Je connais *Gerald*. Il n' est pas débile. D' autres petits malins savaient qu' il l' avait déjà faite.

- Où est le problème? Ça n' a pas d' importance. C' est de ça dont tu dois te méfier.

- Vraiment? Qu' est ce que tu as?

- Tu ne cacherais quelque chose. Je ne vous ferai aucun mal, si je n' y suis obligé pas.

Il s'installait un climat menaçant et pour la première fois, elle prit peur, de lui, de cette rencontre irrationnelle. Il allumait une *cigarette* et lui demandait sans la regarder de lui parler de son mari, ses mots se firent attendre, elle ne pouvait être que plus honnête. Elle avait senti qu'elle ne pouvait aller plus, avant au risque de le perdre à jamais, et une colère sanguine le prit d'assaut. Le problème qui se posait de plus en plus dans l'esprit de *Valérie* qu'en vraie. Il est un *tueur* avec beaucoup de preuves contre lui, il est complice de *cambriolage*, complice de *meurtres*. Il était de la *mafia*. Il est triste pour ce qui va lui arriver.

Alors, tout doucement, au rythme d'une *chatte* qui se fraye un chemin, elle avait flirté d'abord avec le *danger*, avec le feu. Il se tut l'espace d'un instant, puis posa sa main sur sa jambe avant de reprendre précisément là où il est en état.

De tous les villages situés autour de *Paris* et préservés de la spéculation immobilière, il n'en est peut-être pas de plus banal. Ce village n'était pas très différent de la majorité de ceux qui forment l'endroit. Comme nombre de villages de cette région, il avait sa vieille église en pierres datant du moyen-

âge. Desertée depuis par des fidèles sans foi, d'où partait, une allée bordée de platanes.

Il fait nuit, et une brume épaisse enveloppe la colline. Il fait froid. L'humidité ambiante le glace jusqu'aux os. Encore quelques dizaines de mètres de la maison s'arrêtera devant la grande grille en fer forgé. Le décor est lugubre. *Valerie Spazio* était isolée, dans une petite rue où il ne passait personne. Elle était située dans une vieille maison, qu'un tout petit bout de jardin séparait de la rue. Entre le portail et le perron, deux mètres. À gauche du perron, une immense vasque à fleurs, vague relique de la gloire passée de la bâtisse, lorsqu'elle était encore une habitation *bourgeoise*.

- *Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne sais pas ce que vous voulez, si c'est de l'argent que vous voulez, je peux vous dire que je n'en ai pas. Mais, ce que je possède, c'est un mari mafieux. Un vrai cachemar pour un type comme vous. Se vous me quitter tout se passera bien par vous. Ils vont t'attraper.*

- *Si je dégringole, vous dégringolerez aussi. La tolérance est égale la faiblesse. Où est les 100.000*

euros de Gerald? Vous savez exactement ce que vous faites.

- Si je te donne, tu fais quoi? Avec toi, je peux m'attendre au pire.

- Pourquoi pas le meilleur? Laisse-moi prendre cela. J'ai tout ce qu'il me faut. On y va...

Il entend alors, des bruits de pas dans le couloir et quelqu'un frappe à la porte. La porte était ouverte. Alerté par les cris, de nouveau une femme crie, elle hurle, elle supplie, elle rappelle, elle pleure, mais rien. Personne.

- Gerald veut que tu aies une seconde chance. Il veut savoir. Où est l'argent? où est ses 100.000 euros.

- J'en ne sais pas. Tuez-moi. Pas d'argent. Où est ses 100.000 euros.

- Pute, enfoiré.

- Enculé.

- Tu peux y remédier. Tu dois trouver l'argent de Gerald. Tu as le choix. Je déteste la voir partir comme ça.

Les deux personnes s'approchèrent horrifiés de l'endroit avant d'appeler d'urgence les policiers. Elle veut crier mais lorsque sa bouche s'ouvre un violent coup s'abat sur sa nuque. Valerie s'écroule à terre, inconsciente.

Les 12 coups de minuit, sonnent au coucou de la maison. Un cri abominable s'étend du dehors. Cri de bête. Un cri désespéré virent de la salle. Une femme criait « À l'assassin ! Au secours ! » L'obscurité et la proximité de cette femme lui gênait grandement. Elle s'immobilisa dans la pénombre et un long silence s'installa. Seul l'écho, le vide le néant. La douleur s'est tué. Elle ne ressent plus rien. Est-elle morte ? Les ténèbres lui répondent. Elle finit par se taire. Les cris et la détonation avaient été entendus dans les environs immédiats des deux quartiers. Il pense que s'il s'en sort vivant, il n'aura plus toute sa raison. Il sera complètement fou même ! Quel homme peut conserver ses facultés psychiques après avoir vu pareille chose ? Aussitôt les gens se rurent aux nouvelles. Regardant par-dessus du murs. Le voisin ne peut voir le visage du dangereux individu, en

permanence dissimulé par la pénombre. Il a compris que l'homme était *dangereux*. La *police* écarta les intrus. Il procéda aux premières constatations. Sa fenêtre à l'anglaise, très large, grande ouverte que donnait sur une pelouse étroite qui séparait la maison du jardin. La lune, à un moment, lui laisse entrevoir une paire d'yeux lugubres. Les hauts parleurs diffusent les instructions du commandant de l'officier de sécurité. Il se rendors à nouveau. Le ronronnement de basse des moteurs le ramené à la réalité. Il fait sombre. Il regarde sa montre, bientôt minuit. Il avait faim l'emporte. Mais il était en service, quoi le faire? Il prend son arme de service et la coince dans un étui sous son aisselle droite. L'illustre inspecteur Jacques Delayé de la P.J.

-Tu dois trouver le coupable, dit le chef.

Est déjà sur le lieux avec son équipe. Pourvu que ce policier, à la réputation de fin limier, ne démolisse pas ce beau mystère. Un *flic* parfait qui sait tenir un stylo et sait où trouve son revolver. Il leva la tête et sort. Le *commissariat* était à

quelques minutes et avec le *gyrophare* il y était rapidement.

Quarante Quatre

Valerie Spazzio, une belle femme mariée, elle ressemblait presque à une *Star* de cinéma ou à une *mannequin*. Elle est retrouvée *mort*, une balle dans la tête et des coups sur le corps. Un belle femme par terre. Il y a du désordre. Elle est pleine de sang. Griffé. De sa tenpe droite, un filet de sang coule. Constituant ainsi que petite mare sur le plancher, on peut conclure que l' *assassin* a tire deux fois. Question: « *Par où s'est-il évanoui?* » Par la fenêtre? Par chaminé? Pas de passage par un humain ou pour um être quel qu' il soit. Un homme a passé comme une ombre à travers les volets. Quand il entendit un *policier* décliner son identité,

Madame Valerie Spazzio, épouse d' un bandit condamné.

Elle semblait avoir une vie paisible selon ses voisins. Intégrée dans la société elle vivait les dernières années seule et sans enfant et aimée de tous. Mais, qu' est-ce il arrivé á elle? Son besoin d' aider les autres lui avait-il coûté la vie. Est-ce qu' une belle femme qui avait été *tuée* par son mari jaloux ? Cette homme avait été condamné pour *agression, trafic de drogues, vol d'argent de la banque, chantage*, à perpétuite dans la *prison* de la ville la plus proche d' ici. Et depuis, tout était paisible dans le coin. Heureusement pour elle, les autres blessures semblent avoir été faites *post-mortem* et elle n' a pas été *agressée sexuellement*. Qui était assez *dingue* pour *tuer* une personne? Pourquoi?

L' *assassin* sera passé par le fenêtre? Les barreaux de la fenêtre sont intacts, et les volets, ouverts.

Le jour suivant... Plus tard, lorsque les journaux mentionneront la mort de *Valerie Spazzio*, sauvagement *assassinée*. Au commissariat, l' agitation battait son comble. Ambiance de

guerre. Un *flash back* le ramena de nombreuses années en arrière. Le voilà avec une bombe sur les bras. Quelques minutes plus tard, les deux *enquêteurs* relisaient une fois de plus le dossier, qu'ils avaient brièvement complété par leurs découvertes de la nuit passée. Qui interroguer? Pourquoi pas, l'ex-mari de *Valerie*. Celui-ci avait un bon mobile pour en venir à un *crime*. C'était clair, il haïssait *Gerald* et rapprochait à *Valerie* de l'avoir quitté pour un autre. Après un moment de réflexion, déclara qu'il n'avait rien à voir avec la mort de son ex-épouse. Alors, il avait convoqué *Sebastian* l'ami de la victime pour un interrogatoire. Il était un grand homme fort musclé, il était encore jeune. Il se droguait. Est-ce la seule raison de son arrêt?

- *Sebastian*, pourquoi avez-vous essayé de fuir de la police?

- Je ne sais même pas pourquoi je suis ici, déclara-t-il.

- Si vous ne répondez pas, je vous ferai arrêter pour meurtre de la belle *Valerie*. Jusqu'à preuve du contraire, vous êtes mal barré.

- Pauvre femme, elle avait me dit qu'elle a commencé à recevoir des menaces de mort sur son portable. Elle savait que c'était, mais rien dit. Affirmait-il.

- Qui pouvait s'en vouloir? Demanda l'inspecteur.

Sebastian ne savait pas. Il avait peut-être bien une personne, son mari Gerald, mais il ne dit rien. La police savait qu'il, son époux est un neuroleptique. « Ce n'est pas dangereux ça? » Il avait resté un moment devant la salle d'autopsie sans bouger avant que le périte ne remarque sa présence. Il regardait le corps sans rien dire.

- L'heure de la morte? Je dirais entre vingt trois heures et minuit. Je n'ai pas trouvé sang autour de la plaie. Bizarre.

Dans une hotel près du lieu du crime,
Palyboy:

- As-tu une chambre à moi?

- Tu vas rester combien de temps?
- Un mois pour commencer.
- Ça vous feras 1.450 euros.
- - Les voilà.
- Chambre 332.
- J' aimerais qu' on ne fasse pas ma chambre. Jamais.
- Ok...

Valerie connaissait son *assassin*, tout entier. Le policier avait découvert rapidement les motifs du crime. Beaucoup d'argent qu'elle portait. Un mois plus tard, l'enqueteur savait déjà l'identité du *assassin* et sa fiche *criminelle*. La *victime* avait une double vie. Alcool, *drogues*, et plusieurs *amants* du hasard. Son mari condamné à la prison. De rage, desesperé, sans l'argent demada à un *tueur* de faire le service. C' est tout. L'inspecteur Delayé se souvient qu' un *tueur* de la *mafie* avait sortit de la prison une semaine avant de la mort de Valerie. Quelque chose lui dit qu' il est devant le vrai *assassin*. Il commença à lui chercher en tout les hotels de la ville. Alors il commence a supprimer les obstacles que le sépare d' *assassin*. L'inspecteur

Jacque Delayé localise l'hotel l'homme recherché pour plusieurs meurtres. Condamné à 8 ans pour d'homicide. Il a été libéré pour bonne conduite au bout de 7 ans. Il avait tué l'épouse d'un chef mafieux et fut trouvé mort dans un chambre d'hôtel. Dans un boîte d'outils une pistolet avec un 2eme chargeur. C' est un parfait malade. Alors, commence l'interrogatoire:

- Réveille-toi, tu dois se concentrer. Où est Valerie Spazzio? C' est tu qu'a merdé, son fil-da-pute. Regarde-moi, putain!

- Ahhh... Pas de violence. Ah! Bande de salauds! J' ai fais quoi? Bon Dieu, l' est pas vrai! Vous êtes qui?

- L' inspecteur Dalayé. Je suis la loi. Tu represente aujourd'hui un réel danger. C'e l'unique chance de parler tout. Beaucoup d' argent, où as-tu trouvé ça? Veut-tu même les menottes? Pourquoi voudriez ? Voulez-vous être arrêté? Accusé de meutre d' une épouse d' un mafieux.

- J' en ne sais pas.

- Je te tierais, toi et toute sa famille.

- Tu es pathétique. Je crois pas, non. Tu es mort.

- De quoi tu parles ?

- Je vais l'arracher ses ongles. Verser de l'acide sur sa peau.

Considéré comme un pervers intellectuellement limité « Playboy » comme il est connu a commis son premier meurtre à dix ans. Au hasard de ses vagabondages, de refuges en foyer d'accueil. Au fil des interrogatoires par l'inspecteur Jacques Delayé, il devient le recordman des crimes non élucidés rallongerait la liste de ses crimes.

Plus tard dans la gerdamerie une journaliste parle au Journal Le monde : « Les policiers ont interpellé un suspect dans l'affaire du meurtre de Valerie Spazzio. Agé 30 ans , l'homme est interrogé à la brigade criminelle. Son identité n'est pour l'instant pas dévoillée. »

Dans la chambre d'hôtel, Delayé avait trouvé près de 100.000 eures en espèces, fruits des aveux estorqué de la victime. Il avait avoué et donné des détails que seul le meurtrier connaîtrait. C'est

pourquoi la *brigade criminelle* est persuadée de tenir le coupable. Dans la chambre de l'hôtel :

- Tu as droit à la vérité. Tu es un voyou de merde, *Playboy*, fiché... au grand banditisme. Ce n'est qu'un au revoir, *Playboy*. Il n'est qu'un au revoir, animal.

- Je vous en supplie.

- Tu fais sa dernière connerie.

Maintenant L'inspecteur *Jacque Delayé* se leve et tiré deux fois sur la tête du *playboy*. Cette famille était une tragedie écrite. Quant aux relations amoureux d'inspecteur *Jacque Delayé*, il n'a vraiment pas le coeur à ressasser ces trois dernières années qui était aujourd'hui un douloureux souvenir.

Fin

Auteur :Ivan Ribeiro Lagos

teresinapr@hotmail.com

site_fabueleuse@yahoo.fr